

# **GRAINS de CAFE**

## **GRAINS de SABLE**

**« Nous ne sommes pas des constructeurs de cathédrales, nous écrivons tous sur du sable, et nos mots, nos pauvres mots, lambeaux de phrases pulvérisées, deviennent grain de sable à leur tour et vont rejoindre les plages.**

**Notre métier consiste, d'une certaine façon, à ne rien retenir. Ce qui s'est passé hier ne vaut plus, vive aujourd'hui !**

**Mais aujourd'hui est totalement inscrit dans ces petits grains de sable qu'on a laissés s'éparpiller au hasard des vents ...**

**Un jour il n'y aura plus rien. On ne se souviendra plus de rien. L'oubli aura gagné ...**

**Mais puisque c'est ainsi, donnons, partageons transmettons. »**

**Ivan Levaï « La République des mots. »**

**« Une CHRONIQUE à plusieurs voix pour chanter la Nostalgie des années vécues ensemble les uns près des autres, un pauvre patchwork improvisé, fait de bric et de broc, décoloré, déchiré, et usé jusqu'à la trame, mais qui espère que chacun y apportera sa pièce pour réaliser une vérité complexe et harmonieuse, chatoyante, changeante, mouvante tout comme la réalité de nos souvenirs ...**

Pierre Roussel (28 Décembre 2006)

## **PREMIERE EPOQUE**

Chaque individu rencontre toujours à un moment ou à un autre de son existence l'occasion de se demander quel peut bien être le souvenir le plus ancien de son enfance qu'il est en mesure de dater. La mémoire semble toujours pouvoir restituer avec une précision extraordinaire, jusque dans les moindres détails, des scènes vécues lorsque l'enfant portait encore des culottes courtes et, dans mon cas, certainement aussi des galoches. Mais afin de me garder de la propension naturelle à enjoliver le passé, j'ai pris la précaution de faire intervenir dans ce récit, d'ailleurs sans prétention historique, ceux de mes frères et sœurs qui ont accepté de répondre à mon invite ... et d'y incorporer des documents et des témoignages historiques. Et d'ailleurs, cette relation ne souhaite en aucune manière être considérée comme définitive et même, au contraire, continue à appeler des compléments, des enrichissements, des points de vue différents, et avant tout les souvenirs personnels et les confidences qui élaborent la réalité vécue, ressentie, parfois subie ou endurée par chacun.

### **Document**

« La Seconde Guerre mondiale se termine officiellement en Europe le **8 mai 1945**, à 23h01, au **lendemain** de la capitulation sans condition de l'Allemagne nazie.

Hitler s'étant suicidé une semaine plus tôt, le 30 avril, dans son *bunker* de Berlin, c'est à l'amiral Dönitz qu'il revient de demander la cessation des combats aux puissances alliées, les Anglo-Saxons et les Soviétiques. Karl Dönitz envoie le général Gustav Jodl, à Reims (France), nouveau chef d'état-major de la *Wehrmacht*, au Quartier-Général des forces alliées du général Dwight Eisenhower.

Celui-ci est installé dans le grand bâtiment de briques rouges de l'Ecole professionnelle de Reims (c'est aujourd'hui un collège qui porte le nom de Lycée Roosevelt).

Le général allemand signe dans la **nuît du 7 au 8 mai, à 2h 41**, la capitulation sans condition de l'Allemagne. En d'autres termes, il fait savoir aux Alliés que les troupes allemandes sont dans l'incapacité de poursuivre les combats et se mettent à la discrétion des vainqueurs. »

On peut imaginer le soulagement, la joie, l'allégresse de la population d'un petit village rural après ces années de guerre, d'occupation, de privations, de séparations, de deuils, de bombardements, de destructions et aussi de divisions, de clandestinité, de lutte, de résistance et de répression. Que d'angoisse ! Que d'épreuves !

**Flash-back : Histoire d'un jeune réfugié, mon parrain Michel Saunier : « L'exode. »**

« Le 11 Mai 1940, « Le Petit Hâvre » titre « à la une » en caractères gras : « Invasion de la Belgique, de la Hollande et du Luxembourg. » Le 17, les Allemands sont à Saint-Quentin, à moins de trois cents kilomètres du Hâvre. **Georges Roussel**, beau-fils de mon oncle **Alexandre Turet**, vient me chercher à la droguerie, le magasin de mes parents pour m'emmener à vélo via Rolleville et Turetot jusqu'à la Poterie où la famille Roussel était prudemment restée depuis les vacances de 1939. Et me voilà scolarisé pour quelques jours à l'Ecole de la Poterie.

Le 22 Mai 1940, j'ai « pris » mes dix ans depuis le 17 Mars, je me retrouve « embarqué » avec toute la famille Roussel qui a pris la décision, vu les circonstances, de partir au plus vite vers le Sud. L'affluence des voitures rend la traversée de la Seine par le bac impossible et oblige à faire un détour par Rouen pour traverser le fleuve par les ponts. »

D'après notre correspondant particulier sur le terrain **Roger** : « **L'Exode.** »

**Une véritable odysée de cette époque troublée :. Direction « le Sud ! »**

« Les habitants des autres villes avaient déjà commencé à fuir depuis longtemps, mais, tranquillement installés au calme loin du bruit et de la fureur à la Poterie, les enfants Roussel n'avaient nullement conscience d'un danger aussi imminent.

Dans leur infinie sagesse, les adultes prennent grand soin de dissimuler, sous les apparences les plus anodines et les plus rassurantes, la réalité des menaces et des dangers suspendus au-dessus des têtes : cette fuite « avec armes et bagages, » vers des cieux qu'on espère plus cléments, ne leur sera présentée que comme un banal départ en vacances ! Mensonge innocent qui éliminera toute appréhension, toute crainte, toute angoisse avant de se lancer dans la grande aventure que sera, malgré toutes ces précautions, l'Exode. « La vie est belle » reprendra presque soixante ans plus tard en 1997 le cinéaste Italien **Roberto Benigni** dans son film qui fait l'apologie de cette pratique du « pieux mensonge. »

Le Hâvre avait déjà été bombardé par les Allemands et dans le ciel flottaient immobiles d'énormes ballons en forme de saucisses censés dissuader l'aviation ennemie.

**Grand-Père Turet** est responsable du véhicule, une **Renault Monaquatre**. Les évacués sont au nombre de huit : **Maman** qui doit accoucher mi-Juillet, **Grand-Mère**, **Simonne**, **Roger**, **Jean**, **Josette**, **Mireille** et la **Tante Georgette**. Par crainte des bombardements, le mot d'ordre est « Sauve-qui-Peut ! » mais les étapes ont cependant été programmées grâce au réseau de relations commerciales ou personnelles dont Papa dispose. L'Agent « **Duparc & Roussel** » de **Bordeaux** négocie la location d'une partie du Château de **Marcillac-de-Blaye** où la famille va s'installer en attendant la naissance de **Pierre** et des jours meilleurs. A son arrivée dans une **Rosengart** conduite par le grand-père **Joseph**, la famille **Saunier** (sans **Raymond** dont on est sans nouvelles) sera logée dans

une des dépendances du Château. Les sources d'angoisse sur la route ont été nombreuses et variées : difficultés de circulation avec ses bouchons ou ses interminables files d'attente, de ravitaillement, d'hébergement, bombardements et mitraillages de civils sur les routes au mépris des lois de la guerre.

Pendant les deux mois de Juillet et d'Août, la famille reste « repliée » en **Gironde**, mais **Papa** est reparti au **Hâvre** ou à **Saint-Nazaire** pour son travail. Il revient toutes les semaines et sera présent le jour de la naissance de **Pierre**.

La vie reprend presque un cours normal : les enfants vont à l'école du village, **Grand-Père Saunier** répare le verrou de la barrière avec les moyens du bord, ce « bricolage » fonctionnerait toujours parfaitement à ce jour ...

Le mobilier de la maison du **Hâvre** a été par précaution replié dans l'Yonne chez un ami de **Papa**. Il sera légèrement endommagé par un début d'inondation. »

#### « Quelques notes ... le petit conservatoire de **Mireille**. »

« En 1940, je n'avais que deux ans, mais déjà mes petites habitudes ... et malgré les circonstances exceptionnelles que nous traversons ... je ne voulais faire pipi que sur **mon** petit pot ... qui, « Dieu Merci ! » n'avait pas été oublié lors de notre départ malgré la précipitation des préparatifs. »

#### **Julien Guillemard** « **L'Enfer du Havre.** »

« De tous ces Havrais, il n'en était pas un qui n'eût à raconter des aventures de caractère tragique. Certains étaient partis de chez eux sur leurs jambes, via **Berville**, avec une journée d'attente au bac, où des malades moururent, où des femmes accouchèrent. D'autres venus aussi à pied avaient traversé le fleuve sur des barques surchargées. Mais que de gens, partis dans une auto remplie de linge et d'objets précieux, firent la queue durant trois jours aux bacs de **Berville**, de **Guillebeuf**, de **Caudebec**, pour se voir contraints d'abandonner leurs voitures avec leur chargement, faute de ponts sur la **Seine** ... »

Histoire d'un jeune réfugié, mon parrain **Michel Saunier** : « L'exode. »  
(suite)

« La montée de la Côte de **Moulineaux** est particulièrement pénible. Première étape à **Selles** dans l'**Eure** le 22 Mai 1940 chez les **Revel** où je me retrouve en pays de connaissances. ( Cette famille avait hébergé mon père à **Conteville** entre 1915 et 1918 et avait approvisionné en pommes à brasser le restaurant que mes grands-parents avaient exploité au **Hâvre** rue Charles Lafitte. Un cousin des **Revel**, Jean (pseud. de Paul Toutain, 1848-1925) est l'auteur d'une nouvelle, *Une Exécution* publiée en 1890, qui se déroule près de Rouen au moment de la Débauche de 1870 : « En déroute, l'armée, battue à La Londe et à **Moulineaux**, s'est répandue en arrière, éparse, comme une marée tumultueuse ... »

Télégrammes de mon oncle **Turet** à **Saunier** 6 route Nationale Le Hâvre :

« Bien arrivés Revel/Selles. **Michel** vous embrasse » (déposé le 22.05.40 à 18h30 ; arrivé le 23 à 8h15) ;

« Si venez Revel, apportez essence. » (déposé le 23.05.40 à 9h45 ; arrivé le 24 à 8h30)

et après la traversée de la Loire et une nouvelle étape à **Etauliers**,  
(**Gironde**)

Télégrammes de mon oncle Turet à Saunier route Nationale Le Havre :

« Bien arrivés Bordeaux. **Michel** vous embrasse comme nous. Nouvelles demain » (déposé le 24.05.40 à 17h20 ; arrivé le 25 à 9h30)

« **Georges** rejoignant **Nantes** ferai installation Château Lundi. Rejoindrai **Havre** aussitôt après. Ecrivez Château **Marcillac Gironde**. Embrassades. (déposé le 31.05.40 à 14h15 ; arrivé le 31)

finalement installation le Lundi 3 Juin 1940 au Château de **Marcillac de Blaye**, le « Domaine de Bellevue, » propriété du **Docteur David**. Il fait si beau et si chaud déjà quelques semaines encore avant l'Eté que, malgré les bouleversements dans notre vie quotidienne, nous serions presque tentés, avec l'inconscience propre à l'enfance, de nous croire en vacances alors que tout autour de nous se déroulent des évènements tragiques.

Mon oncle **Alexandre Turet** repart le 6 Juin rechercher ma mère et mes grands-parents qui nous rejoindront le 13 Juin 1940, le jour même où les Allemands entrent dans **Le Havre**. Nous sommes toujours sans nouvelles de mon Papa, **Raymond**, et son sort devient d'autant plus inquiétant que tous les courriers et « appels à recherches » sont jusqu'alors restés sans réponse. »

Lettre de **Jeannette Roussel** à la famille **Saunier**

Le 6 Juin 1940

Bien chers tous,

« Nous avons reçu ce matin votre télégramme nous donnant des nouvelles de votre santé, ainsi que votre lettre qui nous a fait bien plaisir ; ainsi nous nous sentions un peu moins seuls. **Mimi** aussi était content quoique je puisse vous affirmer qu'il ne s'ennuie pas et c'est ce qu'il faut, n'est-ce-pas ? Sa santé est très bonne ; pas de mal au ventre. Les enfants ont eu un peu chaud au début que nous étions arrivés car il y a une différence de température, mais maintenant je peux les habiller légèrement et ça va.

Monsieur **T.** est parti ce matin 6 heures du Château. **Georges** va bien : il a trouvé ce qu'il cherchait à peu près ; il attend. Je compte le voir demain s'il n'y a pas de changements.

Je commence à trouver le temps long et je suis très mal à mon aise, et malgré tous ces tourments le temps passe et le moment pour moi arrive. Tous les enfants s'entendent bien, ne vous inquiétez pas et lorsque cela va mal, on remet l'ordre. Les enfants font toujours leurs prières pour que la guerre finisse et surtout pour le Papa de **Michel** qui, lui, la fait très pieusement ... Je vous quitte en vous embrassant tous de tout cœur.

Lettre de **Simonne** à la famille **Saunier** (au crayon, difficile à déchiffrer )

Le 6 Juin 1940 Jeudi

Chers tous,

Nous avons reçu ce matin votre lettre et votre télégramme : le télégramme est arrivé à 9 heures trente et la lettre à 11 heures. Nous croyons que **Papa** arrivera Vendredi soir.

**Michel** couche avec **Roger** et **Jean** ; **Jean** couche au pied du lit, et moi je couche avec **Maman**, et **Josette** dans un lit d'enfant et **Mireille** couche sur deux

fauteuils, et **Mireille** (deuxième) a couché dans une malle de marié, et **Michel** et **Roger** sur un matelas et je vous assure que le lendemain ils avaient mal aux reins.

Et aujourd'hui on joue très bien au Château de **M-----c** sauf quand on a eu un peu chaud l'après-midi, on se met au frais.

Et tous les matins, nous faisons une corvée de bois pour le fourneau. Et nous irons sans doute à l'école Lundi. Et nous faisons notre prière ; même nous avons prié Dieu, même si nous n'en avons pas (envie), on la ferait quand même et nous faisons surtout notre prière pour que la guerre finisse et pour que nous

puissions revenir et se « réunir » tous et surtout pour que **Raymond** revienne aussi.

Bons baisers de **Roger**, **Jean**, **Josette**, **Mireille** et **Simonne**.

Histoire d'un jeune réfugié, mon parrain **Michel Saunier** : « L'exode. »  
(suite)

« L'enfant paraît le 15 Juillet 1940, le cercle de la famille **Roussel** s'élargit avec l'apparition si loin de ses foyers de ce nouveau-né, et « l'heureux papa » annonce fièrement la naissance de son sixième enfant, un troisième garçon qu'on baptisera **Pierre** ; il aura la délicate attention d'ajouter à ce premier prénom celui de mon père, **Raymond**, ... dont nous sommes toujours sans nouvelles, et je mesure encore aujourd'hui avec émotion les liens qui unissaient nos familles tenaillées par la même angoisse. Deux semaines plus tard, une lettre en date du 28 Juillet viendra finalement nous informer que mon **Papa** a été fait prisonnier par les Allemands. »

**Michel Saunier** : « La Vie Quotidienne en attendant la Libération ... »

Depuis le 23 Juillet 1940, ma famille est rentrée au **Hâvre** avec mon oncle **Alexandre** et je vais partager la vie de la famille **Roussel** qui, par prudence, ne remontera qu'à la mi-Septembre à **La Poterie** où elle va m'accueillir jusqu'en Juillet 1942. Ma **Maman**, ébranlée par l'absence de mon père, viendra m'y rendre visite en trouvant le courage de faire la route à vélo pour retrouver quelques heures son petit garçon, malgré le froid de l'hiver ou la pluie et le vent si fréquents dans notre région.

Même si j'ai dû renoncer, contraint et forcé, à mes petites habitudes de « fils unique, » je ne me sens ni abandonné, ni privé d'affection, et en vertu de ma qualité d'ainé au sein de ma famille d'adoption, je découvre avec une certaine fierté qu'on n'hésite pas à me confier la responsabilité des plus jeunes. Je suis aussi invité à participer aux corvées, comme par exemple le sciage des bûches à la cave avec **Roger** et son père après la tornade dont la violence avait abattu les sapins de l'allée.

Lettre de **Jeannette Roussel** à la famille Saunier

Marcillac le 28 Juillet 1940

Chère **Marie**,

Je reçois à l'instant la lettre de prisonnier de **Raymond**. Et c'est une grande joie pour nous malgré que ça ne soit pas gai pour lui. Et cette carte est

datée du 30 Juin. Voilà presque un mois qu'elle voyage. Voyez, il fallait espérer. (...) **Michel** est heureux de savoir son **Papa** prisonnier. C'est préférable au doute. (...) Je n'ai pas encore la tête très solide. A midi, je dois descendre pour la première fois. Petit **Pierre** va bien. Il est toujours sage. Il rit presque, c'est-à-dire que sa petite figure devient souriante. La santé de tous les enfants est bonne. Ils vont toujours en classe (...) Aujourd'hui Dimanche, je pense que vous êtes tous réunis et joyeux. Tout le monde vous embrasse bien.

Correspondance : **Georges Roussel**

Le Havre, le 20 Août 1940

Chère Jeannette

Bien rentré hier à 14h15 après un voyage sans péripéties extraordinaires & malgré la chaleur torride Dimanche dans un train complet.

Ici tout va bien sauf le travail qui est nul & qui nous oblige à poursuivre nos opérations de démobilisation, ce qui est bien triste particulièrement pour les soldats qui rentrent actuellement à une cadence accélérée.

J'ai retrouvé la maison en parfait état ... Quant à **La Poterie**, aucune nouvelle, mais là encore le plus gros est sauvé.

Pas d'autres nouvelles de **Raymond**, ce qui commence vraiment à tarder.

Concernant votre retour, patientez un peu car il faut voir se dérouler les 3 ou 4 prochaines semaines qui doivent être décisives d'après les oracles.

En outre, il est primordial que les transports s'effectuent plus normalement car ce n'est pas dans les trains bondés & avec l'obligation de se présenter une heure & davantage avant le départ du train que vous pouvez escompter votre retour.

Ici hier toute la journée il y a eu des essais d'artillerie pendant que d'autres expériences qui inquiètent fort les riverains de la mer avaient lieu sur la plage. Je vous laisse, convaincus que vous comprendrez la situation, car ce n'est pas pour notre plaisir que nous sommes séparés étant donné que nous aspirons tous, y compris nos pensionnaires de Juin/Juillet, à nous retrouver.

Bien des choses aux enfants.

Bon Baisers et à Bientôt

**GRoussel**

Correspondance : **G. Roussel**

Le Havre, le 26 Août 1940

Chère Jeannette

Voici une semaine écoulée sans grands événements ici, devant d'ailleurs ajouter que la sobriété des journaux ne nous permet d'apprendre que peu de choses.

J'espère que tu es en bonne santé ainsi que **Maman** & les enfants & que tu prends ta quarantaine avec philosophie.

Celle-ci ne devrait guère se prolonger maintenant car le calme semble devoir régner ici à part les tirs d'artillerie, à titre d'essai, qui font un peu de bruit, mais auxquels on s'habitue progressivement.

Samedi, j'ai fait du travail utile ... obtenu du Maire de **La Poterie** un papier faisant office de bon de réquisition pour toute la literie ... En outre, j'ai récupéré le vélo à **Michel** des mains d'un Allemand qui en faisait usage. C'est encore cela

de pris ... Et puis nous avons ramené un plein chargement ... sauvé le maximum et déposé quantités d'autres choses chez Madame **Dubuc** dont la machine à coudre, de la vaisselle, du linge, etc. Il ne reste encore que quelques bricoles au 2° que nous évacuerons à prochaine occasion.

La maison serait réquisitionnée par un Lieutenant commandant une batterie d'artillerie & bien qu'elle n'ait été occupée que 3 jours, il semble qu'elle soit maintenant protégée par l'inscription dactylographiée apposée par cet officier car d'autres nouveaux venus se sont retirés après en avoir pris connaissance.

D'autre part, Madame **Dubuc** va rentrer notre charbon chez elle et elle va récolter les pommes de terre, au fur et à mesure qu'elles seront à point, en même temps qu'elle va soigner le potager & nous saler le beurre car c'est une marchandise qui devient rare ici aussi.

Hier matin j'ai rangé tout le déménagement & tu peux notamment dire aux filles que leurs poupées sont là, j'en ai compté six entre les poupées & les baigneurs sans compter les toutes petites et les Alsaciennes ...

Hier Mont-Trottin, métienne\* l'après-midi, dîner, retour, coucher 10 heures.

A bientôt Bons baisers

GRoussel

\*Métienne : Déformation de la méridienne. C'est le repos, le sommeil de l'après-midi pour les ouvriers des champs, moissonneurs et autres. Il n'avait lieu qu'à l'époque des grosses chaleurs et était, en principe, inconfortable, dans les greniers, sous les arbres, etc. (NDLR)

Correspondance : G Roussel

Le Havre le 28 Août 1940

Chère Jeannette

Que signifie ce silence prolongé car ta dernière lettre du 20 nous est parvenue vendredi & depuis rien.

Je veux croire que c'est parce que vous avez trouvé tous une source de distraction & que le temps passant trop vite, nous n'avez plus une minute pour nous & nous tenir au courant de évènements.

Je souhaite qu'il en est ainsi & qu'il n'y a d'autres causes désagréables de votre silence général ...

Je vous espère donc en bonne santé & bien que rien présentement me laisse augurer un prochain déplacement, je voudrais bien vous surprendre à nouveau.

C'est peut-être là-dessus que tu as compté pour ne pas écrire, erreur !

A Bientôt Bien des choses à tous

GRoussel

D'après notre correspondant particulier sur le terrain : Roger

**Une véritable odyssée de cette époque troublée : l'Exode. Le Retour**

« Deuxième quinzaine de Septembre, enfin sonne l'heure du retour tant attendu et des retrouvailles. Voyage dans la **Renault** **Monaquatre** pour les réfugiés **Roussel** et la **Rosengart** pour les **Saunier**. **Grand-Père** fera un second voyage avec la **Traction** pour ramener différentes choses indispensables en

compagnie du **Grand-Père Saunier**. Au troisième voyage, suite à une rupture de cardan, **Grand-Père** a dû se résigner à abandonner sa **Citroën** au Bac du Hode : au moment de leur arrivée, les Allemands la précipitent dans la **Seine**.

A leur retour à **La Poterie**, **Papa** et **Grand-Père** arrachent l'Ordre de Réquisition affiché sur la maison. Après discussion avec les autorités d'occupation, compte tenu de la présence de nombreux enfants, les Allemands acceptent de se contenter de la mise à disposition d'une seule chambre pour un officier et installent une ligne téléphonique. Malheureusement, **La Poterie** a été pillée ... les villageois n'escomptant pas le retour des réfugiés. Je reconnaîtrai une partie des objets volés chez des voisins ... Un officier Allemand « emprunte » la machine à écrire de **Papa** ... »

### D'après notre correspondant **Roger : Vie Quotidienne en attendant la Libération ...**

« C'est l'époque du « black-out. » Les fentes des volets sont recouvertes de papier noir opaque, tout est rationné, même le pain. Le « système D » se met en place : l'abattage dans les fermes est une pratique courante et nous n'avons jamais manqué de viande de bœuf ; la femme d'un pêcheur d'Yport amenait son poisson par le car. En cette époque de pénurie et de troc, le café est une bonne monnaie d'échange.

Le village vit « à l'heure allemande » : La population de 300 habitants doit accueillir un millier de soldats des troupes d'occupation qui font creuser, par des hommes réquisitionnés, des tranchées anti-chars ou planter « les asperges à Rommel » pour empêcher les atterrissages. Les Allemands installent une station de radars et construisent des « blockhaus » et des abris souterrains (Salles d'Opérations, Poste de Commandement relié directement à Berlin, logements des troupes.)

Le danger est partout : les zones proches des installations stratégiques sont évacuées et minées.

La menace vient aussi du ciel : mitraillages et bombardements par les avions alliés sont fréquents à partir de 1942. Mille bombes furent larguées, heureusement sans faire de victimes. Mais cependant, au cours de ces opérations, la maison fut mitraillée et le garage et la buanderie touchés par des obus perforants.

Le 27 Février 1942, les Anglais réussissent une audacieuse opération - commando à **Bruneval** avec le concours d'un réseau chargé de désorganiser les arrières des troupes ennemies et ils s'emparent d'un radar allemand dernier modèle. En fait, c'est bien à **La Poterie** que les parachutistes avaient atterri et nous avons découvert des postes de mitrailleuses en batterie sur les talus autour de la maison. Les commandos rembarqueront à **Bruneval** sur des vedettes anglaises après avoir neutralisé le poste de veille, laissant derrière eux quelques prisonniers ; d'autres plus chanceux furent recueillis par un cultivateur de **Turretot**, Monsieur **Avenel**. Le réseau de Résistance « Le Vagabond Bien Aimé » collabora à la préparation de ce « coup de main » ; il se réunissait au 7 rue François Millet où **Grand-Père** disposait d'un faux cachet de la Kommandantur lui permettant de contrefaire les autorisations de circuler en automobile, et où il détenait un pistolet Herstal et une carabine non déclarés.

Les Canadiens tentent courageusement « un coup de main » le 19 Août 1942 à **Dieppe** malgré des conditions particulièrement défavorables ; ils furent malheureusement repérés et décimés. C'est une « première » dans l'apprentissage

d'une opération de débarquement de troupes : l'opération fut désastreuse, les pertes en vies humaines effroyables, mais cette leçon durement acquise servira efficacement à une meilleure préparation de l'Opération « Overlord » du « Jour **J** » 1944.

Des centaines de bombardiers et de forteresses volantes en route pour l'Allemagne survolent Antifer à basse altitude protégés par des chasseurs ; les combats aériens entre chasseurs ennemis pouvaient être contemplés depuis « le plancher des vaches. »

Le Phare d'Antifer sera détruit par les marins allemands au moment de leur départ forcé en Septembre 1944. L'occupant est impitoyable, à plus forte raison quand il se rend compte que le vent a tourné : **Papa** est emmené par un officier revolver au poing pour réquisitionner chevaux et charrettes quand les troupes doivent commencer à battre en retraite. Il parviendra cependant à récupérer un jeune poulain non ferré et à le restituer à son légitime propriétaire.

Tous les postes de TSF furent apportés à la Kommandantur le 6 Juin 1944 et la Poterie se transforma en camp retranché. Seul le Maire fut autorisé à conserver le sien pour afficher sous le contrôle de l'occupant le Communiqué du Jour. »

**Le Petit Havre** : 20 Avril 1942.

Mémento : Camouflez vos lumières : Du Lundi 20 Avril, de 21h17 au Mardi matin, 4h21.

Feuilles de Ticket de Pain, Viande, Matières Grasses, etc. : Distribution de 9h45 à 16h45 sans interruption à la Lyre Havraise, pour les personnes dont les noms commencent par la lettre **A**.

Chaussures d'usage et Chaussures spéciales : Distribution de bons d'achat à l'ancienne Ecole des Beaux-Arts 4 rue Jules Lecesne, pour les personnes dont le nom commence par la lettre **M**.

**Michel Saunier** : « La Vie Quotidienne en attendant la Libération ... »

« Je vais rejoindre fin Juillet 42 pour deux années ma Maman et de mes grands-parents d'abord au **Hâvre** où bombes alliées et passages de V1 sèment la terreur, puis à **Fontaine-la-Mallet** où depuis 1938 mon **Grand-Père** possède une petite maison de campagne. »

### **Document**

La bombe volante **V1** (de l'allemand *Vergeltungswaffe* ou *arme de représailles*) fut le premier missile de croisière de l'histoire. L'engin pouvait être catapulté sur une rampe lui permettant d'acquérir la vitesse nécessaire au démarrage du pulso-réacteur et une certaine altitude, ou largué depuis un avion porteur. Le moteur était un pulsoréacteur (réacteur très simple et bruyant) attaché au corps par un pylône. Le fuselage qui contenait la charge explosive, le carburant et une centrale à inertie assurant un guidage sommaire, était muni de petites ailes et d'un empennage stabilisateur. Après quoi la bombe se débrouillait toute seule. Le point de chute était très approximativement déterminé par le carburant embarqué. Elle tombait une fois celui-ci épuisé. Les populations survolées écoutaient avec angoisse le bruit particulier du pulsoréacteur en espérant ne pas l'entendre s'arrêter. Beaucoup se sont simplement égarées et sont tombées au hasard.

La famille se réfugie au hameau du Mont-Trottin au milieu des poules et des lapins, mais la commune de **Fontaine-la-Mallet** est truffée de batteries. Après avoir passé avec succès le CEP en Juillet 1944, je rejoins de nouveau **La Poterie** avec ma famille à vélo fin août 1944 sur les conseils bien inspirés de **Georges** ; ce dernier a organisé, grâce à la voiture à cheval du fermier **Dubuc**, le déplacement de ma grand-mère **Angéline** et le déménagement de quelques affaires de première nécessité. La vie continue rythmée par le passage des avions, les mitraillages, les explosions, et le 4 Septembre 1944, **La Poterie** voit finalement arriver les Ecossais. Ce n'est pas encore la fin du calvaire, et le lendemain, Mardi 5 Septembre, c'est véritablement une vision de fin du monde qui s'offre à mes yeux : en fin d'après midi, le ciel tout entier est embrasé de lueurs rouges et à l'horizon les nuages semblent rejoignent la terre. Il faudra attendre le 12 Septembre pour que la garnison allemande capitule et que **Le Havre** soit enfin libéré.

A 70 ans, dès l'annonce de cette nouvelle, mon grand-père **Joseph** enfourche son vélo, un prestigieux **Sunbeam** 1914 (deux vitesses dans le pédalier, souvent attelé à une remorque pour les livraisons) et sur cet engin part en reconnaissance : Le Mont Trottin est complètement détruit, le magasin est éparpillé, la maison de la route Nationale à Graville est réparable.

Et après encore de long mois d'attente et d'inquiétude arrivera enfin le 24 Avril 1945 le message tant attendu de **Raymond**, mon père que je n'ai pas revu depuis cinq longues années : « Je suis libéré. »

### **9 Mai 1945 :**

Du haut de mes quatre ans, je n'ai guère conscience de l'importance de ce tournant décisif dans l'Histoire (avec un H majuscule) de notre Patrie et même de l'Humanité à l'échelon de tout l'univers. Pourtant je ne suis pas insensible au remue-ménage insolite qui perturbe la vie habituellement plus calme de la maison et de ses alentours. Le parc est assez vaste, mais sur mon vieux vélo rouillé et grinçant, déjà mis à rude épreuve par mes deux frères aînés, **Roger** et **Jean**, je peux faire des rondes silencieuses sans être observé et essayer de découvrir par moi-même « ce qui n'est pas pour les enfants » et qu'on est bien décidé de part et d'autre à me cacher. Comme on le verra en conclusion, un mystère peut en cacher un autre ... et alors que la sagesse populaire soutient qu'un malheur n'arrive jamais seul, en ce beau jour du 9 Mai 1945, au milieu des bouleversements qui agitent la planète (celle des grands en tout cas), dans l'espace clos que borne mon horizon limité d'enfant, c'est une naissance qui viendra éclipser un tragique accident.

Côté jardin, puisque l'entrée de la maison m'est rigoureusement interdite, deux voitures inconnues en stationnement, phénomène insolite en cette période de rationnement : les « grands » auront reconnu la « traction avant » du **Docteur Fidelin d'Etretat** et la « Simca 5 » de la sage-femme de Criquepôt-l'Esneval, Madame **Dumouchel/Lorchais**.

En fin d'après-midi (**André** est né vers 16 heures), je découvrirai à travers un voile de tulle que j'ai un petit frère couché près du lit de **Maman** dans un grand berceau en osier monté sur des roues pleines en bois. A cette époque, on pensait que de parler de l'arrivée d'un nouveau bébé qui sortirait du ventre de sa maman ne pouvait que perturber les enfants, et la surprise était totale. Pourtant

les adultes évoquaient parfois entre eux en chuchotant des accouchements difficiles, « tu enfanteras dans la douleur » restait une incontournable malédiction biblique, les femmes mettaient leur enfant au monde à domicile allongée sur une planche à repasser et en l'absence de toute forme de préparation, ne disposaient comme information que de l'expérience de leurs proches ou des histoires effrayantes colportées de bouche à oreille.

**Mireille**, de deux ans mon aînée, avait été frappée par une scène insolite : **Maman** n'avait pas quitté sa robe de chambre ce jour là et elle se promenait ainsi vêtue avec **Grand-Mère** dans le jardin. Voilà qui était inhabituel et à coup sûr bien intrigant !

L'accouchement à domicile est la règle : **Simonne**, **Roger**, **Jean**, **Josette**, **Mireille** sont nés dans notre pavillon de la rue Jean Bouin du **Hâvre** ... La Sage-femme, Madame **Avenel** (et avant elle sa belle-mère Madame **Legac**) habitait tout près rue Lestorey-de-Boulongne. Seul **Pierre**, naturellement toujours prêt à se faire remarquer a vu le jour à Marcillac-de-Blaye, en **Gironde**, pendant l'Exode !

### **Etat Civil**

Le quinze Juillet mil neuf cent quarante à vingt heures quarante, est né au Bourg de Marcillac Pierre Raymond Georges Roussel, du sexe masculin, de Roussel Georges Henri Pascal né à Sanvic (Seine Inférieure) le vingt-trois Octobre mil neuf cent deux et de Launé Jeanne René née au Havre le neuf Août mil neuf cent dix, sans profession, son épouse, domiciliés à Marcillac en qualité d'évacués venant du Havre ; Dressé par Nous, le dix sept Juillet mil neuf cent quarante à dix heures et déclaration faite par le père de l'enfant qui, lecture faite, a signé avec Nous Henri Vergez, Chevalier de la Légion d'Honneur, Officier public de l'Etat Civil.

### **Croquis, Esquisses et Portraits : Jean**

« **Naissance d'André - « Le Père la Victoire.»** -

9 Mai 1945 : Activités domestiques inhabituelles chez les « villageois » au début de l'après-midi.

Maman a disparu. Georgette actionne la pompe et transporte les seaux d'eau à l'intérieur de la buanderie où Grand-Mère s'active autour de la chaudière. Papa est là. Sa présence inhabituelle surprend les enfants cantonnés à l'extérieur de la maison. Soudain, Papa sonne le ralliement de notre joyeuse bande et nous annonce le départ à bicyclette à destination de Villainville sans autre information. Le mystère règne.

Arrivés à bon port, nous nous trouvons devant une belle maison. Papa nous laisse « en plan » et pénètre à l'intérieur de la demeure. Que se passe-t-il ? Tout à coup, une dame sort, s'habille en courant, monte dans sa petite Simca et démarre en trombe. Papa réapparaît et nous rejoignons la maison en sa compagnie le plus rapidement possible (belle partie de manivelles !)

De retour à la maison, nous devons rester dans le jardin alors que Papa se précipite à l'intérieur. Je me faufile derrière lui et constate que le rez-de-chaussée est désert. En revanche, il y a beaucoup d'animation à l'étage ponctuée de petits cris stridents.

J'informe mes frères et sœurs de la situation et la petite troupe s'interroge.

Soudain, à la fenêtre de la chambre des parents, apparaît Grand-Mère qui nous invite à monter calmement. Dans la chambre, au milieu des bassines, Maman est allongée sur son lit avec un petit paquet ... hurlant dans les bras. Nous comprenons que la Dame de Villainville n'est pas jardinière mais sage-femme. Un mythe s'écroule : les petits garçons ne naissent pas dans les choux !! Toute la famille découvre le dernier-né et la vie.

La joie illumine les visages. Il est né le « divin enfant. »

Tous les frères et sœurs sont présents à la maison le jour de la naissance d'André en raison d'un Congé exceptionnel consécutif au 8 Mai, date officielle de la capitulation allemande, ainsi que notre grand-mère paternelle et son époux, la Tante Georgette, et aussi une bonne.

« Quelques notes ... le petit conservatoire de Mireille. »

« J'avais sept ans, je n'avais pas soupçonné que Maman était enceinte et sur le point de mettre un enfant au monde. Sur le moment, je n'ai pas trop compris ce qui se passait : jamais on ne m'avait laissée écouter battre le cœur du bébé ou toucher le ventre de Maman pour voir bouger ses membres. Mais le lendemain, debout près de son berceau, je ne pouvais pas le quitter des yeux et caressais timidement ses petits doigts. »

Côté cour, ce même jour, à quelques mètres seulement, se déroulait un drame : Monsieur Barré, oncle des Dubuc, les fermiers voisins, se faisait écraser par un semi-remorque de l'Armée Américaine alors qu'après avoir quitté la ferme par une longue allée rectiligne empierrée, il débouchait sur la route à bicyclette. Un groupe de personnes se pressait faisant cercle sous un pommier, et malgré ma curiosité provoquée par un attroupement aussi inhabituel, je ne pouvais qu'entr'apercevoir le corps allongé sous l'arbre sur une ridelle de camion. Je n'affirmerais pas que j'étais conscient de voir un cadavre pour la première fois de ma vie, mon attention tout entière se concentrait sur les motocyclettes de l'armée américaine, et plus encore sur cette incroyable apparition, le visage d'un soldat noir sous un casque blanc de l'U.S. "Military Police". Comment le petit campagnard que j'étais aurait-il pût imaginer pareille vision ? Un être humain qui ne serait pas blanc comme moi et tous ceux de ma connaissance, et qui non seulement serait de couleur, mais de plus noir comme on dépeint les malheureuses créatures condamnées à l'Enfer ?

Quelle journée extraordinaire ! Il y avait décidément « plus de choses entre le ciel et la terre » que l'expérience parcimonieusement dévoilée, au compte-gouttes pour ainsi dire, dans mon petit monde ne m'en avait révélé jusqu'alors.

« There are more things in heaven and earth, Horatio, Than are dreamt of in your philosophy. » "Hamlet," (I, V), by William Shakespeare.

Ce petit monde est en fait pour un enfant un environnement privilégié à plus d'un titre surtout compte tenu des temps troublés que vient de traverser notre pays et la planète en général.

La façade de la maison en briques et silex et le toit de tuiles surmonté d'un clocheton confèrent à notre demeure une allure prestigieuse lorsqu'on la contemple entre les barreaux de la grille du portail. Les visiteurs et les invités accèdent au vestibule par un perron en traversant une véranda recouverte de glycine après avoir remonté l'allée circulaire qui entoure une vaste pelouse qui s'étend au milieu d'un parc arboré. Un talus bordé d'arbres le délimite au nord et à l'est.

**Bernard Alexandre « Le Horsain, Vivre et Survivre en Pays de Caux. »**

« Le Cauchois possédant ... - en propre - tout ce qui lui était nécessaire, sans avoir besoin de recourir « à z'autes, » veut être vraiment chez lui et creuse la terre pour dresser un fossé en forme de trapèze afin d'entourer sa cour-masure. De surcroît, le vent de mer soufflant très fort en Pays de Caux, il plante un rideau d'arbre le long de son fossé.

Cette délimitation de la propriété – et par conséquent sa solitude – l'amène à pratiquer l'autarcie : ses bâtiments comme sa nourriture sortant de son propre sol, il va se suffire à lui-même sur tous les plans. (...) Le sens de « l'avoir » et du « chacun pour soi » est essentiel si l'on veut comprendre la mentalité cauchoise et les exemples ne manquent pas... »

Cette propriété de **La Poterie** aurait porté le nom de « Château des Pins » mais cette appellation n'est nullement contrôlée ; l'adresse est plus prosaïque : Départementale n° 40, km 21,5 Route d'Etretat, **La Poterie Cap d'Antifer par Criquetot-l'Esneval (Seine-Inférieure)**. La **Seine-Inférieure** portera le nom de **Seine-Maritime** à partir de Janvier 1955.

En fait, les jours ordinaires, on accède à la maison depuis la route par une allée qui mène à une ferme mitoyenne et permet de rejoindre la porte de la cuisine après avoir contourné des dépendances comprenant une buanderie, un garage et un grenier avec son escalier extérieur.

Cette belle maison de campagne située à 21 km du **Hâvre** a été acquise en 1938 et elle accueillera notre famille nombreuse pendant toute la durée de la guerre, un abri dont on pouvait à juste titre penser qu'il serait relativement plus sûr que notre maison du **Hâvre**, même si cette dernière devait finalement échapper aux bombardements qui détruisirent la partie basse de cette ville.

**Julien Guillemard « L'Enfer du Havre : 1940-1944 »**

**Nantes**, ce fut pour un très grand nombre de Havrais, en l'été de 1940, un autre **Havre** ... Les postiers, les gaziers, l'armement, les banques, le grand commerce d'importation, les torréfacteurs de café, tout **Le Havre**, ou presque, se retrouva sur les quais ensablés de l'Erdre, et avec le plus profond étonnement ... C'était l'exode dans toute son horreur ... Toute la population avait fui dans une espèce d'affolement collectif provoqué par les récits des réfugiés, les bombardements, l'immense incendie des réservoirs d'essence qui plongea la région dans les ténèbres, l'ordre officiel d'évacuation, et le départ dans un canot de sauvetage du sous-préfet, du maire, de l'archiprêtre de Notre Dame et du pasteur le plus en vue, en le sombre dimanche 9 Juin (1940), sur une injonction, m'a-t-on assuré, du ministre Mandel. »

« Le 11 juin 1940, ils sont des milliers de civils, terrifiés par l'avance très rapide des troupes allemandes, et par les bombardements sur la cité, à embarquer à bord des navires, et fuir par la mer. A bord du charbonnier «**Niobé**», amarré quai Joannès-Couvert, 1200 réfugiés se sont entassés ... Parmi les passagers, beaucoup d'israélites, des Hollandais et des Belges. Les flancs du navire sont pleins de 800 tonnes de munitions, obus et autres engins de guerre. A 16h55, entre Antifer et Saint-Jouin, le «Niobé» est attaqué par un avion «Stuka» allemand qui lâche quatre bombes qui firent toutes mouche. Onze survivants seront secourus et sauvés ... Il était certes absurde d'embarquer tant de civils sur un cargo chargé de munitions. Mais dans la pagaille, et parfois la panique qui régnaient alors, cela ne choqua sans doute personne ...»

A **La Poterie** cependant, les tentatives des avions alliés pour détruire le **phare d'Antifer** et les installations de l'armée allemandes implantées dans ce modeste village ainsi que les bombardements massifs qui préparèrent le débarquement nous obligèrent néanmoins à plusieurs reprises à coucher dans la cave et même dans une tranchée creusée sous les marronniers près de la porte de la cuisine.

#### D'après notre correspondant particulier sur le terrain **Roger**

« Une bombe incendiaire était tombée à deux cents mètres de la façade de la maison. **Papa** et **Grand-Père** décidèrent alors de creuser sous les marronniers qui s'élevaient face à la cuisine une « tranchée » et construisirent un abri souterrain recouvert de rondins et de terre. Avant cette date, la famille se réfugiait à la cave en cas d'alerte. **Mireille** avait peur des limaces ...qui laissaient sur le mur des traces luisantes que l'éclairage de fortune faisait briller dans la pénombre ...»

En dehors de ces circonstances exceptionnelles, la vie est paisible à **La Poterie** et se déroule selon une routine bien rôdée. **Papa** a succédé à son beau-père à la tête de la Torréfaction Hâvraise et rejoint le plus souvent son bureau de la rue Casimir Delavigne au **Hâvre** à bicyclette, le cyclotourisme ayant été le passe-temps favori de sa jeunesse.

**Georges Henri Pascal Roussel** est né le 23 Octobre 1902 quelques années après son frère aîné **Alfred**, et a perdu son père très jeune. Veuve, sa mère **Marguerite Roussel** née **Lapert** s'est remariée avec **Monsieur Alexandre Turet** qui avait fondé avec un associé, Monsieur Duparc, la maison d'importation et de torréfaction de café où il avait installé son beau-fils avant de se retirer des affaires en 1928. **Grand-Père** et **Grand-Mère** habitent avec nous à **La Poterie** où ils ont fait l'acquisition en même temps que **Papa** d'une ferme et d'une charmante maisonnette situées sur un terrain mitoyen.

**Papa** a obtenu son permis mais a renoncé à conduire après une première tentative malheureuse où il aurait renversé la voiture d'une marchande des quatre saisons ! La Ligne Fécamp-Etretat-Le Hâvre de la Société Arcangioli, « Les Cars Gris, » future Compagnie Normande d'Autocars, passe devant la maison : l'arrêt de **La Poterie** est tout proche et la Gare des Cars au **Hâvre** est à proximité de la brûlerie, rue Casimir Delavigne. Mais en raison des contraintes d'horaire de travail, la bicyclette restera une solution plus appropriée et chaque jour **Papa** « soignera sa forme » et fera sa séance d'entraînement en accomplissant son étape de 44 kilomètres aller-retour ! Par mauvais temps, **Papa** avait également la ressource d'aller prendre le train à la gare de **Turretot** à 8 km de **La Poterie**.

**Julien Guillemard « L'Enfer du Havre : 1940-1944 »**

« Dans la matinée du 13 (Octobre 1941), on s'amuse bien, rue Casimir-Delavigne, tout à côté de mon bureau, lorsqu'on vit des Allemands ayant festoyé et bu toute la nuit se précipiter sur une voiture à bras, en écartant le jeune garçon qui la tirait, puis montés à trois dedans, le quatrième faisant office de bourricot dans les brancards, gagner le cantonnement tout proche de la rue de Phalsbourg en chahutant, suivis par le gars inquiet sur le sort de sa voiture. A la porte de cantonnement la bagnole lui fut restituée, cependant que la sentinelle saluait réglementairement les arrivants : deux lieutenants et deux sous-officiers devant partir pour le front russe avec le détachement. La nuit qui suivit, dans cette école caserne, et dans l'immeuble d'en face, les Allemands firent un vacarme incessant, beuglant et se disputant, se menaçant et se battant, jetant le matériel par les fenêtres. Au matin, l'un d'eux entra dans l'atelier de torréfaction voisin, prit un sac de 35 kilos du café torréfié sans dire mot et, le chargeant tranquillement sur son dos, partit devant le magasinier éberlué qui lui décocha un coup de poing auquel il ne répondit pas. Au casernement, le feld-webel déclara que cela ne le regardait pas ; menacé énergiquement d'une plainte, il fit tout de même payer la moitié du café volé ... Nous les vîmes partir en chantant par ordre. « Ein ...vier !... » mais on sentait bien que la conviction leur manquait. »

**Croquis, Esquisses et Portraits Jean**

**« On a perdu Grand-Mère. »**

C'est l'Automne 1942.

Rituellement, chaque soir, après la traite des vaches, vers 19h00, un membre de la famille, (généralement un enfant) s'empare des cruches pour aller chercher le précieux liquide à l'étable de la ferme Dubuc située à environ 700/800 mètres de la maison.

Ce soir là l'inquiétude règne car Papa qui revient du Havre à vélo n'est pas encore rentré à cause du brouillard : une véritable purée de pois !

Compte tenu des conditions atmosphériques, Grand-Mère décide de jouer à la laitière. Il est 19h00. Elle saisit une lampe tempête, s'enfonce dans le brouillard et disparaît. Seules résonnent dans la nuit les chaînes des cruches.

C'est lugubre !!

Le trajet aller-retour dure en général 30mn.  
A 20h00, pas de Grand-Mère, pas de lait et pas de Papa !

Sacré brouillard !  
Que faire ?  
L'angoisse monte.

Nous décidons de nous mettre sur le talus à proximité de la maison : Grand-Père prend une trompe qui fait « poët-poët » tandis que le reste de la famille hurle à tue-tête « Grand-Mère » afin d'orienter notre aïeule.

Soudain, deux taches lumineuses percent la nuit, le brouillard. Une conversation se fait entendre. C'est Papa et Grand-Mère qui devisent tranquillement. Grand-Mère a retrouvé son fils et la maison.

Nous ne manquerons pas de lait ce soir !! »

**Grand-Mère** est très active et, assistée d'une petite bonne, participe efficacement à la vie quotidienne de la maisonnée : depuis son mariage au Havre le 31 Août 1929, **Maman** née **Jeanne Renée Launé** (le 9 Août 1910 à Paris) a donné naissance à sept enfants, trois filles et quatre garçons. Le matin, **Simonne**, née le 2 Juillet 1930, et **Roger**, qui a vu le jour le 29 Mai 1931, enfourchent leur bicyclette pour aller poursuivre leur scolarité à La Roncière ; **Jean**, né le 2 Mars 1934, et ses deux sœurs, **Josette**, née le 5 Octobre 1935, et **Mireille**, née le 10 Mai 1938, prennent le petit chemin qui les mènera à l'école primaire du bourg.

Patriotisme, Morale et Hygiène reflètent « l'ordre du jour » et dans les expressions « Education Nationale » et « Instruction Publique, » l'accent est mis d'abord sur les qualificatifs et « l'éducation civique » fait l'objet d'un enseignement renforcé.

Au-dessus du bureau du maître perché sur l'estrade est accroché le portrait officiel du Maréchal Pétain. La chanson « Maréchal, Nous Voilà » chantée en chœur par les écoliers précède la leçon de morale :

#### Refrain

Maréchal, nous voilà !  
Devant toi, le sauveur de la France,  
Nous jurons, nous, tes gars,  
De servir et de suivre tes pas.  
Maréchal, nous voilà !  
Tu nous as redonné l'espérance.  
La Patrie renaîtra !  
Maréchal, Maréchal, nous voilà !

Les programmes officiels recommandent de faire entonner ce chant comme "support à la marche cadencée et au buste droit » par exemple au moment du lever des couleurs dans la cour de l'école. La discipline est rigoureuse et la récréation attendue avec impatience pour sa distribution accompagnée d'un verre de lait des « biscuits du Maréchal, » organisée pour pallier les carences alimentaires et l'avitaminose liées aux restrictions.

Seul **Pierre**, né le 15 Juillet 1940, n'est pas encore scolarisé et peut s'intéresser à ce qui se passe à la maison, traîner dans les jupes de sa grand-mère, de sa mère ou de la bonne. Il peut aussi accompagner le jardinier, le père **Cressent**, qui entretient le jardin et surtout s'occupe du potager dont les récoltes contribuent à nourrir sainement la famille.

« Quelques notes ... le petit conservatoire de **Mireille**. »

« Toute la famille peut se trouver réquisitionnée pour la récolte des pommes de terre ou pour éliminer les doryphores, ces « bêtes du Colorado » jaunes rayées de lignes noires qui ravagent les plants en dévorant les feuilles. »

Et il reste encore une grande source de distractions et d'émerveillement : la ferme voisine avec la famille **Dubuc**, les chiens, les poules à qui on donne le

grain, les cochons qu'on nourrit, les chevaux qu'on attelle, les vaches à l'heure de la traite, et même une virée en voiture, l'As de Pique de chez Citroën jusqu'au marché de **Gonneville-la-Mallet** ... bref, de quoi bien occuper une journée ... Une autre distraction attendue avec impatience : accompagner les **Liberge** (un couple de fermiers retraités installés dans une coquette chaumière fleurie à proximité) quand ils attellent leur poney au cabriolet (un buggy) les jours de marché ... Et fouette, cocher !

Comme on peut le constater, les voitures sont encore rares sur les routes au lendemain de l'Armistice ... **Grand-Père Turet** a la sienne, CITROEN Traction Avant 11 CV, bichonnée et entretenue avec soin, et la légende prétend qu'il aurait obtenu un des premiers permis de conduire de la ville du **Hâvre**. C'est un véritable personnage qui a appris à ne jamais passer inaperçu en dépit de sa petite taille ; le menton volontaire, l'œil perçant, le verbe haut, il ne manque jamais de focaliser l'attention sur sa personne : vêtu avec élégance quand les circonstances l'exigent, protocolaire, très à cheval sur le respect des convenances (surtout pour les autres), il n'hésite ni à exprimer en public ni à mettre en pratique des théories singulières, personnelles, souvent originales, toujours surprenantes, voire bizarres, et même parfois provocantes ... Il ne craint pas d'afficher son originalité qui peut parfois confiner à l'excentricité. « Self-made man, » parti de rien dans des circonstances certainement très difficiles, mais farouchement décidé à échapper à sa condition, ambitieux et convaincu que le succès d'une entreprise est une affaire de volonté et de courage, il parvient à illustrer par sa propre réussite sociale le bien-fondé de ses convictions. Cette ferme croyance dans le rôle déterminant du caractère l'entraînera jusqu'à l'admiration imprudente de certaines fortes personnalités de l'époque dont les discours musclés résonnent encore de façon menaçante aux oreilles de ses contemporains. Il prétend avoir serré la main d'Hitler à l'Exposition Internationale de Munich ... Mais on sait aussi par ailleurs que sa maison de la rue François Millet au **Hâvre**, qui a l'avantage de posséder deux entrées sur deux rues différentes, accueillait les réunions clandestines des résistants de son quartier des Quatre-Chemins, le réseau « **Le Vagabond Bien-Aimé**. » On peut s'étonner aussi de la facilité avec laquelle il circulait librement au volant de son automobile ... muni de faux laissez-passer validés avec des tampons imités de ceux des autorités d'occupation ...

## **Documents**

Les premiers actes de résistance font leur apparition au **Havre** fin 1940-début 1941 : coupures de lignes téléphoniques, manifestations, sabotages de trains... A l'époque, c'est un professeur du lycée de garçons, **Gérard Morpain**, qui prend la tête de cette résistance clandestine. Il fonde le réseau « **Vagabond Bien Aimé**, » qui publie des tracts, colle des affiches en ville, coupe les lignes téléphoniques et imprime le journal Le Patriote, qui est à l'époque le préféré des Havrais. Arrêté le 16 avril 1941 sur dénonciation, Gérard Morpain sera torturé par la Gestapo, puis condamné à mort et fusillé le 7 avril 1942.

Le Point 09 / 09 / 2004 (Le Hâvre fut libéré le 12 Septembre 1944)

### **Extrait du Journal Officiel du Réseau « Vagabond Bien-Aimé »**

Formé en Juillet 1941, un petit groupe de résistants se spécialise aussitôt dans l'impression de tracts. Le 14 Juillet, des membres du réseau installent un drapeau anglais au Monument aux Morts. Les mois suivants, le groupe commence ses coupures de câbles téléphoniques ainsi que l'interception de courriers de dénonciation, prévenant les personnes avant qu'elles ne soient arrêtées.

Le 11 Novembre, un drapeau Anglais et un Français sont posés au cimetière Britannique de Sainte Marie.

En Février 1942, **Svetislav Tsiritch** entre dans le groupe. Les actions contre le réseau téléphonique et la propagande par tracts continuent de plus belle. Ces tracts, signés « Le Vagabond Bien-Aimé » sont imprimés et collés afin de décourager les départs en Allemagne, ou, comme cet autre sur lequel est inscrit : « Tous la tête haute, nous ne sommes pas vaincus. On les aura. Le Vagabond Bien Aimé » et encore plus tard celui du 10 Août 1942 : « Le seul gouvernement auquel il faut obéir, c'est celui de De Gaulle. Signé Le Vagabond Bien Aimé. »

(Document obligeamment communiqué par **Michel Saunier** qui précise que **S.Tsiritch** était le garagiste de son oncle **Alexandre Turet** et qu'il sera hébergé dans sa villa rue François Millet.)

### **Julien Guillemard « L'Enfer du Havre : 1940-1944 »**

Fête du 11 Novembre (1942) non chômée naturellement. Mais une surprise qui fit bien rire les Havrais. A midi tapant, au faîte du Grand Théâtre, face au Monument aux Morts, un drapeau français se déploya tranquillement tout seul. Grande joie des nôtres. Fureur des occupants. Un feld-gendarme ordonne à la police d'aller enlever l'emblème séditieux. Il envoya chercher la grande échelle des pompiers ; celle-ci finit tout de même par arriver mais eut bien de la peine à fonctionner. Et là-haut, le drapeau français flottait toujours triomphalement. Ce fut le feld-gendarme qui monta, le plus dignement qu'il put ; il s'engagea bravement sur le toit, enleva le drapeau français et, face à la foule, il poussa un retentissant « Heil Hitler ! » Alors, et ce fut un véritable délire de gaieté, tout près de ce sot fonctionnaire boche bombant le torse orgueilleusement, se déploya tout aussi simplement un drapeau anglais ... (Ce fut seulement après la Libération, et lorsqu'il fut décédé d'une affection cardiaque, que l'on sut le nom de l'ingénieur homme qui avait joué ce bon tour aux Allemands : **Tsiricht**, un Serbe combattant de l'autre guerre établi garagiste au Havre. Son nom de guerre était « **Le Vagabond Bien-Aimé**. » Devant tout à la France, disait-il, il avait inventé pas mal de mécanismes pour faire tomber une pluie de tracts sur les foules, et pour incendier à l'heure fixée des dépôts de fourrages, de munitions ou autres. Il avait autour de lui un groupe de résistants portant son surnom, équipe de jeunes garçons qui en firent voir de dures aux Allemands. Seules les punitions infligées à la population lui firent cesser ces agissements. En place, il fonda en 1943 le journal clandestin mensuel « Le Patriote, » dont le dernier numéro tira à 3.000 exemplaires. Deux fois, il fut arrêté, emprisonné et relâché. « On n'a rien donné quand on n'a pas tout donné ... » se plaisait-il à dire, tel Guynemer. »

### **D'après notre correspondant particulier dans la clandestinité **Roger****

« Le coup de main de **Bruneval** » aurait dû s'appeler en réalité « Coup de main de **La Poterie** » car c'est en fait sur le territoire de cette commune que les parachutistes ont atterri pour s'emparer des dispositifs équipant les radars. Ils rembarquèrent à Bruneval à bord de deux vedettes anglaises après avoir neutralisé le poste de veille de Bruneval. Ce jour là, nous nous sommes retrouvés avec des postes de mitrailleuses sur les talus de la maison. Quelques anglais ont été faits prisonniers. Deux d'entre eux ont été recueillis par un cultivateur de Turretot, Monsieur Avenel.

Monsieur Pestrimost, Secrétaire de Mairie de la commune, concessionnaire des Automobiles « Delage » au Hâvre, et un ami de **Grand-Père**, Monsieur Chauveau, garagiste au Hâvre, au sein du réseau de résistance du « **Vagabond Bien-Aimé** » dirigé par Monsieur **Tsiritsch**, ont organisé cette opération. Le

réseau ci-dessus logeait rue François Millet chez **Grand-Père**. Ce dernier disposait à la maison de fausses autorisations de circuler en voiture, d'un faux cachet de la Kommandantur et, sans les avoir déclarés, d'un pistolet Herstal et d'une carabine. Son laissez-passer lui permettait de faire la liaison entre **Le Havre** et **La Poterie** avec sa voiture. »

**Grand-Père Turet**, c'est un visionnaire ... très (certainement parfois trop) en avance sur son temps ... convaincu de l'avance inexorable du progrès, fasciné par les découvertes scientifiques et techniques ... pionnier du modernisme et toujours impatient de voir, d'expérimenter et de tester de nouvelles machines. Sa passion, c'est la voiture, et pour rien au monde il ne raterait le Salon de l'Automobile ou la sortie des nouveaux modèles.

Homme de progrès avisé, il agrandit et modernise la chaumière acquise en 1938 et louée aux **Dubuc**, une famille de fermiers. En 1941, branle-bas de combat à la maison : l'isolation défectueuse du conduit de cheminée de la chaudière provoque un début d'incendie en plein milieu de la nuit. Avec les « moyens du bord, » le voilà qui effectue une « mise en conformité » ingénieuse en ceinturant le conduit d'un entourage d'argile pour l'isoler du parquet. Comme l'écrit si justement le Père Bernard Alexandre, Curé de Vattetot-sous-Beaumont, dans son ouvrage autobiographique « Le Horsain, Vivre et Survivre en Pays de Caux, »

« C'est seulement lorsqu'on ne parvient pas à « **fé cha sai-même** » qu'on fait appel à un (artisan) ... De cette manière, l'argent « rentré » ne sort pour ainsi dire plus (le bénéfice, c'est ce qui reste quand on n'a rien dépensé ... »

Homme de décision, homme d'action, Grand-Père Turet gardera même à un âge avancé un côté « aventurier, » évoquant les souvenirs de ses voyages ou formulant de nouveaux projets toujours aussi audacieux.

### Croquis, Esquisses et Portraits **Jean**

#### **Une odeur suspecte.**

« L'action se passe en hiver et se déroule sur une journée entière.

Un problème préoccupe la famille Roussel : des suintements apparaissent à la surface de la dalle cimentée de la fosse septique qui est située à l'arrière de la maison. Il faut savoir qu'à cette période, 12 à 15 personnes séjournaient à la maison. La fosse en a eu rapidement plein le dos ... !! Après divers conciliabules, Grand-Père, Papa, M. Cressent (le jardinier) et M. Dubuc, décident d'ouvrir la fosse. Elle est pleine, à ras bords. Il va de soi qu'il faut la vider.

Sont utilisées des moques et la tonne du « pé » Dubuc pour entreprendre la vidange de la fosse. Plusieurs voyages sont effectués en direction de la fosse à purin du « pé » Dubuc.

Après une journée d'efforts et de réconforts (une petite goutte de Calvados), la fosse est vide. Papa, et Grand-Père, habillé d'une salopette mais chapeauté, descendent au fond de la fosse pour inspecter les parois. Tout étant en état, la fosse est refermée.

Tout va bien. Les participants lavés et blanchis se retrouvent pour le repas du soir. Mais une odeur pestilentielle règne. Tout le monde s'observe. Des recherches sont entreprises. Horreur : c'est le chapeau de Grand-Père, orné d'un étron, qui parfume l'ensemble de la maison.

Etait-ce nécessaire de porter un chapeau pour accomplir cette tâche ? »

Son anti-conformisme peut choquer les adultes et provoquer des altercations assez vives, mais il séduit et fascine les enfants : Bricoleur, il nous fabrique des fusils en bois dans son atelier de **La Poterie** ; inventeur et inventif, « petit chimiste » débrouillard, » il nous concocte des mélanges explosifs qui, percutés par une masse sur une enclume (livrés à domicile rue Jean Bouin) s'avèrent plus performants que les amorces et pétards du 14 Juillet ! Accueil mitigé des parents et des voisins, on s'en doute, mais quelle complicité établie avec les enfants !

Vérité ou légende : la claudication dont souffre « **Grand-Père** » **Turet** remonterait à son enfance et résulterait d'une tentative de « saut en parachute » ... accroché à un parapluie ! Casse-cou imprudent ou pionnier intrépide, il faut savoir essayer les plâtres !

#### Croquis, Esquisses et Portraits **Jean**

##### **Le dentier de Grand-Père.**

« Fin de matinée d'une journée d'été : Grand-Père, élégant comme à l'accoutumé, c'est-à-dire vêtu d'une chemise blanche, d'un gilet de costume sombre, pantalon assorti, cravaté, chapeauté et chaussé de souliers noirs, m'interpelle :

« Jean, viens avec moi au garage près de la citerne. »

Sur place, nous retrouvons Rémi Dubuc muni d'une moque. Grand-Père se dote d'une lampe de poche qu'il accroche autour de son cou. C'est là que commence mon étonnement qui ne va pas cesser de croître.

Grand-Père nous entraîne vers le puits situé à proximité du garage et nous ordonne de maintenir fermement la manivelle de la citerne. A ce moment, Rémi et moi voyons Grand-Père enjamber la margelle et poser ses pieds à l'intérieur du seau. Il prend alors la moque dans sa main droite et la positionne verticalement. Selon ses conseils, notre tâche consiste à le descendre doucement jusqu'à la surface de l'eau. Arrivé à destination ... après maints hurlements qui résonnent sur les parois du puits, il allume la lampe et, à l'extérieur, Rémi et moi apercevons le faisceau qui rayonne. C'est alors que des remous provoqués par le mouvement de la moque dans l'eau nous font penser qu'il recherche quelque chose. Est-ce un trésor ?

Au terme d'un certain temps ..., il nous demande de le remonter à l'air libre : il a l'air très heureux. Que s'est-il passé ? Qu'a-t-il trouvé ? Rémi et moi n'avons eu aucune information. Mystère !!

J'apprendrai plus tard, fortuitement, que Grand-Père a récupéré ce jour là son dentier – prothèse introuvable en ces temps de guerre. »

NDLR : une « moque » est un « pucheux, » ustensile cylindrique, en tôle galvanisée, muni d'un long manche (Raymond Mensire, « Le Patois Cauchois ») ; « pucheu ; long manche auquel était fixé un cul de seau. » (B. Alexandre)

Le souvenir des aventures de sa propre jeunesse (rappelons qu'il était né le 1<sup>er</sup> Février 1877 au Havre) a induit une certaine compréhension du caractère des adolescents et une certaine forme de tolérance : Roger brûle de prendre le volant, au moins pour prouver qu'il peut faire le tour de la pelouse de **La Poterie** ! Bilan : un virage pris trop vite et une aile fracassée contre le tronc d'un acacia. Rien de bien dramatique, on redressera la tôle et avec quelques raccords de peinture, il n'y paraîtra plus !

Bref, un personnage attachant, complexe, compliqué, « multiple et divers, » déroutant jusqu'à paraître bien déconcertant, volontiers impénétrable, il garde sa part de mystère et laisse derrière lui des interrogations et des énigmes. Il se laisse (dangereusement) fasciner par l'organisation et l'efficacité de l'occupant et annonce et proclame ouvertement de façon prématurée qu'il faudra bien un jour se réconcilier avec l'Allemagne au sein de l'Europe ...

Enfin, la guerre est terminée, les Allemands s'enfuient en désordre, les alliés ont débarqué et libéré une bonne partie du territoire national, les Américains victorieux distribuent généreusement autour d'eux cigarettes et friandises ... la page douloureuse de l'occupation semble définitivement tournée ... mais cette époque difficile laisse derrière elle son lot de désolation et de mauvais souvenirs ...

Le **Général de Gaulle** vient à **Bruneval** prononcer un discours à l'occasion de la pose de la première pierre d'un monument commémoratif du « coup de main » en présence des maires du canton, des résistants et de la population. La cérémonie fut suivie d'un repas au restaurant « Les Vieux Plats » à Gonneville-la-Mallet.

Revue de Presse : « **L'Appel de Bruneval** »

Le 30 mars 1947, à l'occasion d'une cérémonie en mémoire de la Résistance à Bruneval, en Seine-Maritime, il (de Gaulle) laisse prévoir la création du RPF en concluant ainsi son discours : « Le jour va venir où, rejetant les jeux stériles et réformant le cadre mal bâti où s'égarait la nation et se disqualifiait l'Etat, la masse immense des Français se rassemblera sur la France. » De la foule immense de quelque cinquante mille personnes, furent quelques rares " de Gaulle au pouvoir ".

André Passeron, Le Monde du 12 Février 1985

Maire de la Poterie, Papa a reçu De Gaulle dans sa commune ; Le Général lui a fait remarquer qu'il ne portait pas son écharpe tricolore ... Papa la trouvait « trop usagée. »

Papa prononça un discours mémorable lors de l'inauguration du calvaire reconstruit :

« Il y a trois ans, à quelques jours près, nous poussions tous dans notre village un soupir de soulagement, bien que la guerre ne soit encore achevée, car nous venions de franchir un grand pas, notre région venait d'être libérée.

Les Allemands qui nous avaient opprimés pendant plus de quatre ans avaient plié bagage et battu en retraite sans combat car les troupes alliées approchaient de la Haute Normandie après trois mois d'une glorieuse Campagne de France et, en quelques jours, elles contraignaient les troupes du camp retranché du Hâvre à la reddition.

C'était pour nous un grand jour car nous avons recouvré la liberté et nous nous acheminions vers la fin de ce cauchemar qui avait ensanglanté le monde et couvert l'univers de ruines.

Pendant cinq ans nous avons payé un lourd tribut à la guerre ; pillage, occupation par un effectif supérieur à la population, camp de requis, servitudes, corvées, bombardements, mitraillages, déportations, deuils, évacuation, destruction systématique de Theuville et Jumel, construction de blockhaus dont nos terres restent farcies, disparition de notre phare, orgueil de la commune, minage de nos terres.

Notre village est sorti de ces épreuves ruiné, mutilé, rien n'ayant été épargné : bâtiments publics, église, exploitations agricoles et même notre calvaire, ébranlé par la chute d'un chapelet de bombes à proximité, fut terrassé par la tempête, symbolisant ainsi nos ruines, nos souffrances.

Malgré les difficultés, les déboires de ces dernières années, vous vous êtes remis courageusement à l'ouvrage, vous avez récupéré vos foyers dévastés, vos exploitations minées, bouleversées par les trous de bombes et la tranchée anti-chars, et souvent sans attendre l'aide officielle qui tardait à venir, vous vous êtes mis en devoir de remettre vos bâtiments en état, vos terres en culture, prenant parfois le risque de les déminer vous-mêmes.

Vous avez apporté la preuve de votre courage, de votre attachement à la terre et de votre désir de remettre le pays à l'ouvrage après cette dure épreuve afin que la France vive et qu'elle reprenne son rang parmi les grandes nations.

Chacun de vous s'est remis à la tâche sans se soucier de querelles et des divisions car, Paysans de France, vous savez mieux que quiconque que c'est dans le travail & dans l'union que se réaliseront le Redressement et la Paix.

La destruction de notre calvaire ayant été le symbole de notre misère, vous avez voulu qu'il soit le symbole de notre résurrection et vous avez magnifiquement répondu à l'appel du Comité pour sa remise en état et sa réédification.

Grâce à votre générosité car tous, habitants de La Poterie, habitants du canton, tous ceux qui de près ou de loin ont quelques attaches à notre village, tous, dis-je, ont répondu à notre appel, des souscriptions nous étant parvenues de tous les coins de France, nous avons pu restaurer notre calvaire, afin que ceux qui dorment leur dernier sommeil dans notre cimetière communal reposent à nouveau à son ombre. Que les souscripteurs trouvent ici le témoignage de notre reconnaissance.

Et cette restauration marque bien la résurrection de notre village car c'est bien la première année depuis la Libération que les terres enfin déminées ont été remises en culture et qu'elles ont apporté leur précieux appoint à une récolte qui, sans elles, aurait été davantage déficitaire.

Aussi en ce jour anniversaire, ayons une pieuse pensée de reconnaissance envers tous ceux, chefs & soldats avec ou sans uniforme des armées françaises et alliées qui ont contribué à notre Libération & au succès du Droit et de la Justice sur la Force barbare.

N'oublions pas les souffrances de nos déportés, de nos prisonniers, et recueillons-nous devant ceux qui ont fait le sacrifice de leur vie sur des champs de bataille les armes à la main ou victimes de la barbarie nazie dans les camps et les bagnes nazis ou victimes des bombardements, des mitraillages ou des autres engins de guerre.

Formulons le vœu de travailler dans l'Union afin que leur sacrifice n'ait pas été vain et notre pays et l'univers vivent une ère de prospérité et de paix.

Je confie ce monument aux autorités religieuses et à vous tous, habitants de la Poterie en déposant ces fleurs au pied de ce monument. En témoignage de reconnaissance, je vous demande d'observer une minute de silence en hommage à nos glorieux morts, aux victimes des deux guerres et à tous ceux qui reposent à l'ombre de ce calvaire. »

Cette cérémonie fut suivie d'un banquet à la maison auquel étaient conviées les autorités civiles et religieuses et le discours lyrique de Papa en plein air et sans micro se solda par une extinction de voix.

En dehors du Discours de Papa qui reste un morceau d'anthologie, un témoignage historique de première main et un appel à l'union, à la tolérance, à l'oubli des divisions de cette « époque grise » où il était bien difficile de distinguer ce qui était « blanc » et ce qui était « noir, » une phrase restera gravée dans les mémoires et passera à la postérité au sein de la famille sous forme de mise en garde envers les goinfres qui se jettent sur leur assiette en oubliant toute forme de politesse : « Tu n'es pas le doyen de **Criquetôt**, » adresse que Papa lançait à table au malheureux qui n'avait pas attendu que Maman se soit enfin servie après avoir rempli les assiettes de tous et de chacun. Le jour du Banquet, le fameux Doyen de **Criquetôt** avait dû manifester sans restrainte son goût pour « les nourritures terrestres » à l'image du révérend dom Balaguère du conte « Les Trois Messes Basses » d'Alphonse Daudet ! Avait-il voulu proclamer « in petto » à quel point il appréciait la cuisine de grand-mère : son « for intérieur » devait être situé plus près de son estomac que de sa poitrine.

D'après notre correspondant sur le terrain **Roger**

### **Un peu de distractions innocentes dans un monde brutal**

Papa, Maire de **La Poterie**, était également Président du Club de Football et arbitre. Il organisait tous les ans des tournois avec les équipes de la région et même du **Hâvre** qui étaient heureuses de repartir avec du ravitaillement. Pour améliorer les finances du club, il organisait tous les ans une Fête Locale avec Chamboule-tout, Jeu de Massacre, Loteries ou Loto avec plaques en contreplaqué. Il y avait également à **La Poterie** une équipe féminine de Basket avec des institutrices, **Yvette Dubuc**, **Simonne** et également des jeunes filles du **Hâvre** réfugiées dans le village.

Chaque Noël était l'occasion d'une Fête des Ecoles avec saynètes et Goûter pour les enfants et leurs parents. Des Bals avaient lieu au Tilleul.

En Septembre 1944, Papa organisa un voyage scolaire au **Hâvre** pour montrer aux villageois la « ville martyre » libérée depuis le 12 Septembre mais ruinée, victime des bombardements.

Témoignage extrait du Magazine **OCEANES** Sept. 44 : Chronologie de la Libération.

« MARDI 5 SEPTEMBRE 1944 : Jour d'apocalypse... : La ville est calme, dans les rues ne circulent que quelques personnes qui se rendent chez les rares commerçants ouverts ou aux organismes municipaux d'entraide ou de renseignements. Les Havrais et leurs voisins des communes limitrophes savent maintenant que le camp retranché est fermé et qu'ils sont enserrés à l'intérieur. Dans la matinée, des tirs d'artillerie de gros calibre sont entendus. Une étrange atmosphère règne, faite d'espérance mêlée de crainte. Certains commencent à regretter de ne pas être partis. Quelques minutes avant dix-huit heures, des avions marqueurs lancent leurs fusées repères. Ils sont suivis des premiers bombardiers. Pendant deux heures, le sifflement incessant des bombes, leur éclatement suivi du déchirement de l'air qu'il provoque, le fracas des immeubles qui s'effondrent vont se succéder, interrompus par de courtes accalmies entre les six vagues de bombardiers. Tout ce qui peut servir de refuge, les caves, les abris sont secoués par les explosions ; les personnes qui s'y terrent sont paralysées par l'affolement, la peur, l'angoisse. Dans le centre-ville, peu de ces refuges peuvent résister au pilonnage, ensevelissant leurs occupants

sous les décombres. Ceux qui réussissent à s'en extraire, et les personnes qui essaient de fuir hors de cette zone d'apocalypse le font par les rues défoncées, sous la menace des bombes, d'immeubles qui s'effondrent, des chutes de débris enflammés, dans un air irrespirable. Combien sauveront leur vie ? Les bombes incendiaires enflamment les immeubles puis ceux-ci communiquent le feu aux habitations voisines, les quartiers bombardés deviennent un immense brasier. »

Papa était Maire de **La Poterie** après avoir été désigné par la Préfecture à la mort de Monsieur Mouchotte en 1941. Sous l'occupation en effet, il n'y avait pas d'élections. Jusqu'en 1942, le Maréchal Pétain représentait la France vis-à-vis de l'occupant ; les populations lui faisaient plutôt confiance et lui étaient en majorité reconnaissantes d'avoir empêché, en signant l'Armistice, des combats perdus d'avance et bien des pertes militaires et civiles inutiles ...

**Bernard Alexandre** « Le Horsain, Vivre et Survivre en Pays de Caux. »

« Face aux invasions, le comportement des Cauchois et de leurs ancêtres ne devait guère varier à travers les âges ( ...) Quand les Vikings débarquent, détruisant et incendiant tout sur leur passage, le Cauchois préfère se replier, se mucher...

Les nouveaux venus ont le sens du commandement, de l'ordre, de la hiérarchie ... des vertus vivement appréciées par ici.

C'est qu'avant tout les Cauchois veulent vivre en paix et mener à bien leurs moissons. »

« Quelques notes ... le petit conservatoire de Mireille :

**Mon village à l'heure Allemande.**

Copie d'une lettre de **Werner Strätz**, ancien interprète de la Kommandantur, à Monsieur le Maire de La Poterie, en date du 13 MAI 1956 :

« Celui qui vous écrit aujourd'hui, c'est un soldat allemand. Il vous prie de tout cœur de lui répondre, s'il vous plait, car il se sent lié au sort de la commune de la Poterie et de ses habitants ... Je vous prie de m'écrire du sort de plusieurs familles ... Je vivais bien dans votre commune, les gens étaient français mais loyaux et j'ai appris à aimer votre belle patrie. J'ai appris la mentalité des Français et j'ai travaillé à être leur ami. Et je pense encore aujourd'hui que je ne fus considéré comme l'ennemi. »

Le 9 Mai 1994, Wolfgang lui avait écrit une lettre personnelle à l'adresse indiquée sur cette vieille lettre, pensant que Papa ne lui avait pas répondu, dépité par le vol de sa précieuse machine à écrire. (En fait, l'enveloppe portait de la main de Papa un **R/** suivi d'une date, 14/6, signe qu'il utilisait systématiquement pour marquer que le courrier avait fait bien l'objet d'une réponse.) Wolfgang a reçu une lettre de la Mairie de Kiel annonçant que **Monsieur Werner** était mort en 1984.

Fin de l'épisode de « la lettre d'un ami allemand. »

Après la libération de **La Poterie** par les Ecossais, les troupes vont y stationner quelque temps pour se préparer à l'attaque du **Hâvre** : c'est une période exceptionnellement animée pour ce village rural. On peut imaginer l'effervescence qui règne avec la circulation des véhicules militaires, des camions

et des engins qui stationnent dans la cour de la ferme des **Dubuc**. Les officiers ont installé leur mess dans la maison de **Grand-Père** et les soldats distribuent généreusement autour d'eux rations, conserves, chocolat, cigarettes et aussi vêtements, chaussures et même carburant ! Aux yeux des paysans déjà habitués en tant de paix à vivre chichement sans dépenser et sans gaspiller et qui de plus se relèvent de plusieurs années de privations et de rationnement, c'est une période inimaginable d'abondance ... la providence tombée du ciel avec la présence des Alliés !

Je me souviens que **Jean** avait reçu d'un G.I. un stylo à réservoir de couleur verte avec une pompe qui fonctionnait comme un piston et que certains soldats Américains donnaient aux enfants les insignes en cuivre indicatifs de leur régiment ou de leur arme ...

Par contre, j'avais été très marqué par un voyage en car au **Hâvre** que **Papa**, Maire de la Commune de la Poterie, avait organisé pour les scolaires afin qu'ils prennent conscience de l'étendue des destructions consécutives aux bombardements. Les photographies rassemblées dans le livre « L'enfer du Hâvre » que je recevrais en prix des années plus tard au Lycée, donnent une idée du spectacle qu'offrait à nos yeux cette ville dévastée. Petit paysan, j'avais surtout été frappé par la magie de ce premier déplacement à bord d'un autocar ... et je n'aurais jamais imaginé qu'on puisse se transporter aussi loin de son lieu d'habitation. Il y aurait donc un autre monde au-delà de mon horizon et le retour de la paix ne va pas tarder à me le faire découvrir ... A moins que cette impression de traverser l'espace sur un tapis volant ne remonte en fait à la date du déménagement au moment du retour de la famille au **Hâvre** ...

#### L'ENFER du HAVRE **Wikipedia**

- « Les Allemands ont occupé **Le Havre** à partir du printemps 1940, avec une garnison qui a compté jusqu'à 40 000 soldats. Ils l'ont transformé en base militaire et aménagé la *Festung Le Havre*, ligne de casemates, blockhaus et batteries d'artilleries. Ce dispositif était intégré au mur de l'Atlantique. Pour les Havrais, la vie quotidienne fut difficile à cause des pénuries, de la censure, des bombardements et de la politique antisémite : ainsi, le maire **Léon Meyer** est contraint de quitter son poste à cause de ses origines juives ; de nombreux Havrais quittent la ville. La résistance Havraise s'est constituée autour de plusieurs noyaux comme le *groupe du lycée du Havre* ou encore celui du **Vagabond Bien-Aimé**. Ces groupes ont participé au renseignement des Anglais et à des actions de sabotage en vue du débarquement du 6 juin.

Pendant la Seconde Guerre Mondiale, **Le Havre** subit 132 bombardements ; mais les destructions les plus importantes surviennent les 5 et 6 Septembre 1944 lorsque les Alliés bombardent le centre-ville et le port pour affaiblir l'occupation nazie. L'objectif était de faciliter le ravitaillement et la progression des troupes alliées débarquées trois mois plus tôt en Basse Normandie. Le bilan des bombardements est lourd : 5 000 morts, 80 000 sans-abris, 150 hectares rasés, 12 500 immeubles détruits. Le centre-ville est réduit en gravats. Le port n'avait plus que quelques sections de quais intacts. 350 épaves gisaient au fond de l'eau et la rade ainsi que l'estuaire étaient minés. »

Quelques notes ... le petit conservatoire de **Mireille**. »

« J'aimais faire comme les grands : c'est ainsi que de ma propre initiative, à trois ans, sans rien demander à personne, je me rendis seule chez le cordonnier M. **Picot** à la

sortie du bourg sur la route de **Bruneval** ; une autre fois, j'ai ramené un gros pain de trois livres de chez le boulanger. Je suivais les aînés à l'école et l'institutrice accepta de me garder ... Je voulus aussi suivre **Josette** l'intrépide qui venait de sauter par-dessus une tranchée, mais ne parvins pas à enjamber l'obstacle et tombai au fond ... Je redoutais les alertes, effrayée par les avions qui volaient en rase-mottes ou à l'idée d'avoir à coucher dans la cave ... Le véritable danger viendra finalement de mon frère **Pierre** qui me lança une brique à la tête ... agression attestée encore de nos jours par une cicatrice au front.

**Grand-Mère** était toujours là où on avait besoin d'elle, soignant les plaies et consolant le petit blessé en larmes ... ou affairée au baquet posé sur son trépied à la grosse lessive du Lundi avec son gros savon de Marseille et le bleu Reckitt à portée de main sur la planche, debout devant la buanderie où on se lavait dans une immense baignoire en zinc. Il fallait tirer l'eau de la citerne, la transporter dans des seaux ou des brocs et la faire chauffer au feu de bois dans le « bouillot » (chaudière de la buanderie) ... Un beau jour, des obus perforants traversèrent le mur de la buanderie et du garage ... Heureusement, ce n'était ni un Lundi, jour de lessive, ni un week-end, où on se lavait de la tête au pied dans la baignoire. L'avion volait en rase-mottes, **Roger** pouvait apercevoir le pilote dans son cockpit. Un obus a traversé le toit de la maison de **Grand-Père** dans laquelle l'école avait provisoirement installé ses locaux. J'étais avec les enfants et l'institutrice réfugiés dans la tranchée, morte de frayeur. **Grand-Mère** me réconforta d'une bonne lampée de Calvados ... Le même jour, précise **Roger**, un autocar à l'arrêt de **La Poterie** avait été mitraillé et les victimes civiles transportées à la maison pour recevoir les premiers soins. Un architecte, Monsieur **Lelaumier**, avait été gravement blessé au ventre.

Un soldat, allemand, je crois me souvenir, m'avait fait cadeau d'un petit bracelet dont j'ai perdu la trace par la suite ... mais peut-être était-ce plutôt un soldat Ecosais.

L'Eglise organisait des processions autour du village et j'ai même joué Sainte-Thérèse-de l'Enfant-Jésus lors de la venue d'une mission. Je crois me souvenir que **Jean** jouait lui le rôle de l'Enfant Jésus dans ce « mystère » représenté dans le chœur de l'Eglise de **La Poterie**.

L'expression « Tu n'es pas le Doyen de **Criquetôt** » que Papa utilisait pour gronder l'enfant qui n'attendait pas que Maman soit servie pour commencer à manger fait allusion à la gourmandise de ce personnage lors d'un banquet organisé dans l'immense salle à manger de la **Poterie** dont la table géante était surmontée d'une lourde suspension en cuivre avec son abat-jour en opaline. »

### **Julien Guillemard « L'Enfer du Havre : 1940-1944 »**

25 Avril 1944 : Dans la journée, nombreuses alertes sans suite pour nous, mais non pour les environs, où les blockhaus et les voies ferrées sont bombardés, les trains et les auto-cars, même des camions portant drapeau blanc, sont mitraillés. Dans celui du **Havre** à **Etretat**, 13 tués à **La Poterie** et de nombreux blessés, lors de son arrêt ... Il semble évident que quelque chose se prépare, enfin !

Papa, Président du Comité de Libération, ne fut pas réélu après notre déménagement au Havre et, malgré son dévouement envers ses « administrés » à cette période difficile et les risques qu'il avait pris pour défendre leurs intérêts, il fut néanmoins accusé de « collaboration » peut-être par ceux-là même qui avaient le plus « traficoté » sous l'occupation. La plainte finit au panier ...

## DEUXIEME EPOQUE

La maison que la famille va réintégrer au Havre début 1946 impasse Jean Bouin, à deux pas du **Stade de la Cavée Verte**, se trouve dans la partie haute de la ville qui fut épargnée par les bombardements aériens car elle n'abritait aucun objectif stratégique. Compte tenu de la violence, et de la fréquence des bombardements, et du manque de précision de la recherche des objectifs stratégiques, c'est presque un miracle.

### Julien Guillemard « L'Enfer du Havre : 1940-1944 »

Un avis pathétique du Maire **Pierre Courant**, (1) dans « Le Petit Havre » du 26 (Mai 1942), suppliant presque les mères de famille de partir : « Notre printemps et notre été seront rudes. **Le Havre** et sa banlieue sont menacés de plusieurs dangers. Si touchante que soit votre affection pour votre ville, elle ne doit pas vous faire oublier les périls que peuvent encourir vos familles ... Ne nous laissez pas devancer par les événements qui peuvent éclater soudain. Il reste au **Havre** près de 10.000 enfants sur les 25.000 qui fréquentent l'école. Mon devoir est de vous dire que c'est beaucoup trop ... »

(1) « Nous avons enfin un nouveau maire : M. **Pierre Courant**, avocat, jeune et réfléchi, homme de valeur très estimé. Je crois qu'il peut se préparer à passer des nuits blanches ! Parce qu'il n'y avait pas d'empressement : il a été désigné. »

Mais, rue Jean Bouin, suite à un arrêté de réquisition, le rez-de-chaussée sera occupé pendant six mois par la famille **Rault** dont la maison a été détruite par les bombardements avant qu'elle ne soit relogée dans les baraquements en tôle laissés par les Américains dans la forêt de Montgeon. Ce pavillon de cinq pièces va donc héberger pendant un semestre deux familles qui, à elles deux, comptent huit enfants ! Et il faudra bien vaille que vaille retrouver le train-train d'une vie ordinaire.

« Quelques notes ... le petit conservatoire de **Mireille**. »

« Je n'ai aucun souvenir de notre déménagement au **Hâvre**, en dehors de cette odeur particulière (le gaz ?) dans la maison Impasse Jean Bouin. »

### **Document : Jean Bouin**

**Jean Bouin** (1888-1914) fut le premier athlète français à être officiellement recordman du monde en course à pied, l'une des plus importantes vedettes du sport français avant la Grande Guerre. Sa mort au champ d'honneur lui vaut de ne pas être oublié entre les deux Guerres et nombre d'enceintes sportives sont alors baptisées de son nom. (Certains décrivent une mort glorieuse en chargeant les lignes ennemies au cri de "Vive la France !", d'autres évoquent une erreur de tir de l'artillerie française.)

Tous les garçons sont inscrits au Lycée du Hâvre rue Ancelot, sauf **André** qui fréquente l'Ecole Maternelle dans la même rue à partir de l'année 1949. Ma première Rentrée au Lycée en « classe enfantine » ne passe pas inaperçue, paraît-il ! « Cris et déchirements, » amplifiés par l'écho sous les arcades de la Cour d'Honneur du Lycée, ameutent le voisinage, y compris la grand-mère de mon parrain qui passait justement à ce moment précis. Le changement de vie n'avait guère été préparé pour ce petit sauvageon venu de sa campagne, la vulgarisation des ouvrages de psychopédagogie n'en était pas encore à envahir les devantures des libraires en Europe !

**Biographie** Jacques François Ancelot (1794-1854) : Né au Havre, le 9 janvier 1794. Il fut conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal et bibliothécaire du roi. Poète, romancier, auteur dramatique, il échoua une première fois à l'Académie contre **Victor Hugo**, et fut élu le 25 février 1841.

Une autre péripétie scolaire restera gravée dans les annales de cet honorable établissement : en classe de 9<sup>ème</sup>, parfaitement conscient d'avoir été victime de l'arbitraire d'un instituteur despotique et brutal, je lui avais rendu la monnaie de sa pièce en le faisant tomber du haut de son estrade (chute plus douloureuse et humiliante pour son amour propre que pour son physique) alors qu'il se déplaçait avec sa bouteille d'encre rouge à la main. Renvoyé dans mes foyers, condamné à garder la chambre, mais sûr de mon bon droit, j'ai obstinément refusé de lui présenter mes excuses ... La situation se trouvant

inexorablement bloquée par mon silence, il accepta de faire lui-même le déplacement jusqu'à la maison ; mais cette démarche de sa part n'ébranla en rien ma fermeté. Etrangement, l'administration préféra alors me laisser regagner ma classe « sans autre forme de procès » si ce n'est que lorsque Monsieur le Proviseur, flanqué du Censeur et du Surveillant Général vinrent proclamer solennellement les résultats du trimestre, mon Tableau d'Honneur fut déchiré brutalement en deux d'un geste particulièrement théâtral devant tous mes camarades.

Une trentaine d'années plus tard, Chef-d'Etablissement à **Caudebec-en-Caux**, j'appris de la bouche d'un enseignant du collège dont je venais de prendre la direction, que cet instituteur avait exigé et obtenu le renvoi du frère de cet enseignant à la suite d'un incident du même ordre jamais parfaitement élucidé. La scolarité de cet enfant en avait été définitivement compromise.

Personnellement, j'eus la chance l'année suivante de « tomber » sur un excellent pédagogue, Monsieur Isaac, humain et chaleureux, ouvert aux méthodes modernes d'enseignement, et qui avait pour objectif non seulement la réussite scolaire de l'élève mais également l'épanouissement des petits bonshommes qui lui étaient confiés.

Les filles vont au Lycée de Filles rue Baudin : jupes, chaussettes blanches, pas de maquillage, le port du pantalon serait considéré comme un blasphème, une usurpation d'identité, et même vraisemblablement soupçonné d'être un monstrueux signe de perversité.

#### « Quelques notes ... le petit conservatoire de **Mireille**. »

« Pour nous rendre au Lycée de Jeunes Filles rue Baudin, Josette et moi faisons souvent la route en courant car nous partions toujours à la dernière minute et arrivions « pile » avant que le concierge ne ferme le portail. Il fallait obligatoirement porter une blouse bleu ciel avec des galons bleu foncé. Une fois, il a refusé de me laisser rentrer : je ne portais pas de socquettes dans mes sandales. C'était une très belle journée de Juin, j'en ai profité pour sécher les cours. »

Tous les enfants sont externes et rentrent le midi à la maison pour le repas : rue Thiers, Place Thiers, Funiculaire ou escaliers et rue de Montivilliers pour ceux qui se font de l'argent de poche comme ils peuvent, rue Lestorey de Boulogne. Papa aussi rentre chaque midi à pied du bureau de la Torrification Duparc et Roussel, 9 rue Casimir Delavigne, empruntant à peu de choses près le même itinéraire ... en fumant sa gauloise (un des rares moments de détente qu'il s'autorise et un petit plaisir qui n'entraîne pas trop de frais.)

**Document** Un chemin de fer funiculaire (inauguré le 19 août 1890, fonctionne à l'aide d'un câble qui fait descendre une voiture alors que l'autre monte) permet aux voyageurs se rendant du **Havre** à **Sanvic** de s'épargner une ascension pénible pour atteindre le sommet du coteau d'**Ingouville**.

**Document** La famille Lestorey de Boulongne, négociants établis au **Havre** 16 rue Dauphine, avait reçu de Louis XV ses lettres d'ennoblissement. Deux petits-fils de celui-ci sont morts à **Sanvic** dans la propriété du Vornier. 1) Benjamin Lestorey de Boulongne, mort le 24.03.1800 à 37 ans et 2) Marie Prosper Lestorey de Boulongne, né au Havre le 16.02.1756, négociant, membre du Conseil Général de la Préfecture et juge au tribunal de commerce du **Havre** mort en 1809. La propriété, 12 rue Horace Vernet, le « Manoir de la Ferme du Vornier » (« Vornier » serait une corruption de « Hornier ») passe ensuite à Benjamin-Etienne Lestorey de Boulongne, demeurant à Boulogne.

Chaque repas est présidé par **Papa** assis en bout d'une table à allonges dite « à l'Italienne » fabriquée sur mesures par un menuisier ; les parents, les 7 enfants, la bonne, **Bernadette**, assis qui sur des chaises, qui sur des tabourets, s'alignent de part et d'autre dans cette cuisine déjà occupée par un fourneau surmonté de sa hotte avec sa barre en cuivre, deux bas de buffet et une glacière !

La discipline va de soi, l'autorité des parents s'impose comme une évidence, le repas se déroule dans le calme, le silence se fait au moment des informations à la radio, (et des émissions de « La Voix de l'Amérique, » ou encore de « La Minute de Saint-Granier » qui vient relayer sur les ondes la leçon de morale quotidienne en classe.) A cette époque, « les enfants bien élevés doivent être vus et non entendus, » ils parlent peu en présence des grandes personnes qui n'échangent que des propos sérieux et ils n'ont pas à intervenir dans la conversation des adultes, à moins d'y être invités.

En fin d'après-midi, après les cours, chacun rentre directement à la maison. Maman vient chercher à la sortie du Lycée les deux garçons les plus jeunes après avoir fait les courses à pied avec son cabas et son filet à provisions chez les commerçants attitrés : l'épicerie chez **Travers**, les fruits et légumes chez **Ripol**, la pharmacie chez **Dufresne**, et la viande à la boucherie de la rue Mozart où officie avec majesté Monsieur **Lepage** ! La réputation irréprochable de ces commerçants avec pignon sur rue justifie la fidélité indéfectible de la clientèle. Quant à la choucroute de chez **Lefèvre**, elle sera par définition inégalable. Et pourtant, la publicité commence à pointer le bout de son nez avec ses slogans (encore un mot américain !) qui vont progressivement se substituer à la « réclame » de bon aloi pérennisée qu'elle était par l'ancienneté du fournisseur respectueux de la tradition de sa boutique ou de sa marque.

Ce ravitaillement se trouve abondamment complété après la Libération avec les produits ramenés de la ferme de Tocqueville-les-Murs dont Papa est propriétaire et qu'il laisse exploiter par la famille **Ebrant**, encore une source d'alimentation saine et naturelle garantie d'origine contrôlée, écologique avant l'heure. Les fermiers célébraient « la queue de la moisson » par un grand repas de clôture offert à tous les « batteurs » et « aoûtés » (ouvriers saisonniers embauchés pour les moissons et voisins venus donner un coup de main) ; la famille du propriétaire était invitée à ce festin pantagruélique, le « **kaodai**, » pour lequel les agriculteurs mettaient un point d'honneur à servir les meilleurs produits de leur exploitation. (Le terme « kaodai » que je n'avais pas oublié (la reconnaissance du ventre !) est cité par B. Alexandre.

Signe des temps : notre réserve de nourriture entreposée à la cave fera l'objet d'un cambriolage avec effraction, un fait-divers qui choquera les riverains de l'impasse (les voleurs avaient utilisé une pelle à charbon pour prendre du beurre dans un grand pot en grès !) La vie de l'impasse ne sera le cadre que d'un seul autre incident quand, dans un accès de folie, un pauvre bougre surnommé

« Tête de Cheval » lacèrera d'un coup de couteau le bras de son voisin, Monsieur **Martin**.

En attendant l'avènement, une génération plus tard, de la société de consommation, l'esprit est à l'économie et à une gestion saine, réfléchi et contrôlée des dépenses : **Maman** tient scrupuleusement son Livre de Comptes où elle inscrit quotidiennement ses dépenses pour justifier la bonne utilisation de l'argent du ménage. Economies de bouts de chandelle ? Apprentissage du sens de l'épargne : on économise les allumettes (comme à l'époque où elles étaient frappées d'une taxe à la vente), en utilisant un morceau de papier-journal plié serré, fidibus improvisé, pour enflammer le gaz lorsqu'un des becs de la cuisinière fonctionne déjà ! Pour les vêtements, la couturière fait, défait ou refait les ourlets lorsque les vêtements passent de l'un à l'autre des enfants qui, de plus, n'en finissent jamais de grandir.

La couturière a donc fort à faire et vient régulièrement à la maison. La blanchisseuse, Madame **Bourre**, une brave femme à la forte carrure, m'impressionne car j'ai entendu dire qu'elle faisait la « toilette des morts » (Voilà qui m'apprendra à surprendre les conversations qui ne sont pas destinées aux oreilles des enfants de mon âge). Le Mercredi, c'est son jour et au milieu de son bain de vapeur, elle règne sans partage sur la lessive hebdomadaire tout en veillant à alimenter le four de la buanderie ... car à l'époque du coton-roi, on se devait de faire bouillir le linge pour le rendre plus blanc. La bonne travaille à plein temps à la maison, y est logée et nourrie, et l'une d'elle tombera « enceinte, » mais voilà encore un sujet qu'on n'abordera pas en présence des enfants ...

Le Dimanche, **Papa** ou un des garçons ouvre les huîtres (les mois en « **R** » seulement) et les **Grands-Parents** nous rejoignent pour le repas du midi. **Grand-Mère** confectionne des friands à la saucisse ou aux rillettes, un régal. **Mireille** apprendra la recette. Mais **Grand-Mère** vient aussi régulièrement à la maison en semaine, à pied par la rue Clément Marical depuis les Quatre-Chemins, pour aider sa belle-fille, mère de famille nombreuse.

Les enfants ont tous été baptisés et vont à la messe ... jusqu'à l'année de leur Confirmation.

#### Lettre de **Michel** Saunier, parrain de Pierre, à sa Maman

Jeudi le 6 Mars 1941

Ma Chère Maman,

Mardi, il y a neuf jours, nous avons baptisé petit **Pierre**. Tu penses que c'était une grande fête à la maison. Je vais te raconter cette journée. Le matin, nous nous sommes levés en même temps que **Georges**. Nous n'avons pas mangé car nous avons été à la messe pour communier. **Simonne**, **Roger** et moi, nous nous sommes confessés. Nous avons servi la messe, **Roger** et moi, et tous les trois nous avons communié.

De retour à la maison, nous avons mangé, puis nous nous sommes habillés en Dimanche. Quand nous sommes redescendus de nos chambres, M. le Curé était arrivé et ma tante lui a présenté la marraine et le parrain, **Simonne** et moi.

Tout le monde descend endimanché, **Roger**, **Jean**, **Mireille** et aussi **Michel Dubuc** qui est de la fête.

La cérémonie commence. Le prêtre dit toutes les prières. **Simonne** et moi nous répondons. Il fait les onctions sur le front, sur la nuque et sur le menton et nous allumons les bougies de l'autel que nous avons installé sur la grande table recouverte d'une nappe

blanche. La petite table sur laquelle était posée une cuvette contenant de l'eau bénite remplaçait les fonts baptismaux. M. le Curé donne du sel à **Pierre**, puis il verse de l'eau bénite sur la tête. **Pierre** est baptisé. Ma tante demande à M. le Curé de dire une prière pour ce petit garçon dont le papa est prisonnier ; ce petit garçon, c'était moi. Ma tante offre du café à M. le Curé et du Savoie en guise de dragées. M. le Curé nous appelle et nous donne du Savoie. En partant, il nous a embrassés.

Après, nous avons mangé des oeufs avec des pommes de terre et le Savoie.

L'après-midi, **Jeannette** nous a conduits à **Etretat**. Tout le monde a voulu venir. **Mireille** aussi qui est montée en poussette, chacun conduisant la voiture à son tour.

En revenant, j'avais mal aux pieds. Heureusement M. **Dubuc** revenait aussi d'**Etretat** où il était allé chercher du charbon pour les Allemands, mais sa voiture était vide. **Jeannette** lui a demandé s'il voulait des voyageurs. Il voulut bien. Tout le monde est monté en charrette sauf **Simonne** qui est restée pour pousser la voiture à **Mireille**.

Quelle belle journée ! Ton petit garçon qui t'embrasse bien aussi que Grand-Père et Grand-Mère, « la grosse et la petite. »

Michel

### Lettre de **Simonne**, marraine de Pierre, à sa cousine

Lundi 3 Mars 1941

Chère Cousine,

Au matin, **Maman** vient me réveiller, me disant : « Lève-toi, c'est l'heure et c'est aujourd'hui le baptême de **Pierre**. » Je me lève, m'habille, ne déjeune pas car **Michel**, **Roger** et moi allons à la messe et communions. Arrivant près de l'église et ne voyant pas M. le Curé, nous partons à sa rencontre lorsqu'il arrive par l'autre chemin. Il célèbre la messe, nous communions, puis nous assistons au catéchisme et récitons nos leçons. Ensuite nous nous dépêchons de rentrer à la maison car nous avons faim et nous déjeunons. Je monte ensuite à ma chambre pour mettre ma robe et mes souliers vernis.

M. le Curé arrive car le baptême a lieu à la maison dans la salle, M. le Curé ayant jugé qu'il faisait trop froid pour sortir **Pierre**. Dans la salle, la grande et la petite table étaient recouvertes de nappes blanches ; notre petit autel y était dressé et une cuvette représentant les fonts baptismaux contenait l'eau bénite.

Mes petits frères et sœurs s'alignent sur un rang. Tandis que **Michel**, le parrain, et moi, la marraine, nous nous mettons à côté de M. le Curé autour de **Grand-Mère** qui tient **Pierre**. M. le Curé lit les prières, nous répondons ; **Michel** tenait un cierge, M. le Curé fait les onctions, nous allumons les petites bougies de l'autel. M. le Curé dit au parrain et à la marraine de tenir **Pierre** qui reçoit le sel en faisant la grimace, mais ne pleure pas. Le prêtre lit de nouvelles prières, puis il baptise **Pierre** en lui versant l'eau bénite sur la tête : **Pierre** pleure.

Nous récitons le « Souvenez-vous, » puis nous prions tous, **Mireille** aussi, pour **Raymond**, pour les prisonniers et pour la France.

Nous mettons **Pierre** dans son berceau, il a faim et il boit. Il est midi, M. le Curé boit un café au lait et mange un délicieux Savoie fait par **Grand-Mère** en guise de dragées et il nous raconte quelques petites histoires. Puis M. le Curé et **Michel Dubuc**, notre invité, s'en vont.

Nous mangeons, soupe, œufs, pommes de terre, fromage et Savoie. L'après-midi, nous allons à **Etretat** avec **Mireille** dans la poussette, chacun la roulant à son tour, mais à **Etretat** nous ne trouvons rien. Au retour, **Roger** et **Michel** montent dans le banneau de M. **Dubuc** qui revenait à vide, car ils avaient mal aux pieds, tandis que je reste avec **Maman** pour pousser la voiture à **Mireille** et j'en profite pour me faire couper les cheveux et faire les commissions à **La Poterie**.

Quel beau jour de baptême ! Il faisait beau temps, ce fut un jour de baptême bien réussi !

Ta petite cousine qui t'embrasse bien,

Simonne.

Le service à l'église Saint-Michel semble parfois bien long et le sermon interminable malgré l'éloquence du curé en chaire. Le jeune paroissien peut se laisser tenter par le démon, oublier l'argent réservé à la quête au fond de sa poche et se retrouver, comme par miracle, sur le Boulevard Maritime à humer l'air du large et à rêver du « nouveau monde » d'où reviennent ces paquebots transatlantiques qui franchissent les jetées. Il redécouvre sans en avoir conscience une forme de méditation :

« Homme libre, toujours tu chériras la mer. La mer est ton miroir. Tu contemples ton âme. » (Charles Baudelaire).

J'ai la chance d'avoir comme aumônier au Lycée du Havre l'Abbé **Marina** qui cherche prudemment à nous faire comprendre que l'église peut être plus proche des préoccupations des fidèles et plus soucieuse des difficultés de la vie réelle. Il n'hésite pas à nous faire réfléchir sur les textes sacrés, à en rechercher par nous-même le message caché ou à aborder des sujets d'actualité. Il accepte bien volontiers que je fréquente comme louveteau les « Eclaireurs Unionistes, » ce qui me permettra de retourner à **La Poterie** faire un camp avant la vente de cette propriété au Docteur **Storksén**. (1955).

J'ai fait ma communion solennelle en l'Eglise Saint-Michel du Havre le 17 Mai 1951 après avoir suivi avec assiduité les cours de catéchisme du Jeudi matin et effectué une « retraite » de quelques jours au Château de Tancarville. Mon parrain, **Michel Saunier**, se trouvait alors au service militaire à Coblenche dans un Régiment d'Infanterie des Troupes Françaises d'Occupation en Allemagne (TOA) au sein duquel il était détaché au service-photo ; il n'hésita pas à sauter dans un train malgré le refus de son capitaine de lui accorder une permission pour venir accompagner son filleul lors de cette cérémonie qui réunissait toute notre famille.

La « Messe de Minuit » était pour les enfants l'occasion de vivre une expérience exceptionnelle : au lieu d'aller au lit avec le coucher du soleil, ils s'habillaient « en dimanche » avant de traverser la ville illuminée par les réverbères pour aller admirer la « Crèche » et assister au service religieux. Au retour, divine surprise ! ils découvraient à la lueur des guirlandes électriques les cadeaux, jouets et friandises, déposés en leur absence dans les chaussures au pied du Sapin de Noël.

Lettre de **Pierre** à son parrain Michel Saunier

Le Havre, le 30 Décembre 1950

Cher Parrain,

J'espère que tu es en bonne santé et que tu t'habitues à la vie militaire.

A Noël, nous avons été invités chez Grand-Père avec tes parents et tes grands-parents. J'espère que tu as passé un bon Noël. Comme cadeaux, j'ai eu un cinéma, des bêtes et des boîtes de mécano avec lesquelles je fais des engrenages pour des engins tournants. Maman est tombée et s'est fait une entorse en allant à la Messe de Minuit.

Je pense que tu as passé un bon Noël et je te souhaite une « Bonne Année. »

Pierre

P.S. Pour l'entorse à Maman, le docteur a dit qu'il n'y avait rien de grave. Je termine ma petite lettre en t'embrassant bien fort.

Les Communions Solennelles, Noël et Pâques, le Jour de l'An étaient des occasions pour les **Roussel**, les **Turet** et les **Saunier** de s'inviter mutuellement à tour de rôle chez les uns et chez les autres.

Le Dimanche après-midi, une fois sur deux, match de football à la Cavée Verte (l'équipe locale, le HAC, remporte de brillants succès en Première Division) ; lorsque le HAC est en déplacement, promenade à pied sur le Boulevard Maritime, à Sainte-Adresse ou dans les rues du **Hâvre**. Si l'équipe locale joue « à l'extérieur » un match dont l'issue sera déterminante pour son classement, (ou son maintien en Première Division), il sera « radiodiffusé » et la famille écoutera religieusement ce reportage regroupée autour du poste de TSF (Télégraphie-Sans-Fil) en priant pour la victoire de l'équipe « bleu-ciel-bleu foncé. » La fin d'après-midi peut être consacrée à une partie de croquet en famille quand les plus grands ne jouent pas à la belote.

Repères Historiques : « Le H.A.C. : Les débuts du club. » « Fondé très certainement en 1872, le Havre Football-Club, c'était alors son nom, pratique jusqu'aux années 1890 un sport appelé « Combination » mélangeant football et rugby : ballon rond mais usage des mains. Or, à cette date, la distinction entre football et rugby est déjà clairement établie. Le Havre FC peut à la limite revendiquer le titre de plus vieux club de rugby de France, mais pas celui de football. Le club loue, dès 1884, une vaste étendue de terrain situé près de l'église de Sanvic, commune proche du Havre. La première enceinte havraise mythique se dresse là : Sanvic. Les fameuses couleurs ciel et marine sont adoptées en 1891, en hommage aux universités d'Oxford et de Cambridge. »

La vie se déroule calmement avec une régularité de métronome : le jardin aussi est ordonné et bien entretenu, mais les enfants peuvent y jouer aux billes, à la « butte, » tourner à vélo dans l'allée autour de la pelouse, jouer au ballon (mais gare au maladroit qui l'envoie chez le voisin), ou au jokari. (Dans le feu de l'action, au cours d'un match acharné, **Mireille** avait laissé sa raquette lui échapper des mains : le missile improvisé, véritable soucoupe volante en bois dur, avait franchi le mur pour atterrir de façon fracassante dans les carreaux d'une fenêtre de la maison mitoyenne ! Action d'éclats ... suivie d'éclats de voix ... et d'éclats de rire, mais plus tard et seulement en cachette par prudence !) Le jardinier qui a engazonné la pelouse vient occasionnellement tailler les poiriers en espalier ; iris, hortensias et lilas fleurissent le jardin taillé au cordeau. Les filles apportaient un bouquet de lilas blanc ou mauve à leur institutrice.

Au Hâvre, les enfants de la bourgeoisie sont envoyés au Lycée dès le plus jeune âge. On peut y rentrer tout jeune enfant en classe de 12<sup>ème</sup> pour en sortir avec le Diplôme de Bachelier de l'Enseignement Secondaire. Les effectifs des classes restent très stables, on redouble peu, on ne réoriente guère, la population n'est guère mobile et on n'intègre que rarement des nouveaux à la rentrée : je crois avoir toujours retrouvé les mêmes camarades d'une année sur l'autre et découvert comme nouveaux visages que le fils du nouveau pasteur protestant et celui d'un receveur des Postes.

Au Lycée, chacun poursuit ses études avec plus ou moins d'acharnement et de réussite en fonction de son tempérament ou du déroulement de sa scolarité

antérieure : Les aînés ont connu les changements d'établissements inévitables en période de guerre : **Simone** et **Roger** ont été scolarisés à La Poterie et ont obtenu respectivement le « Certificat d'Etudes Primaires » le 12 Mai 1943 et le « Diplôme d'Etudes Primaires Préparatoires » le 17 Juin 1942. Le DEPP, Diplôme d'Etudes Primaires Préparatoires, examen national qui donnait accès au Cours Complémentaire, avait été institué par le Gouvernement Pétain et fut supprimé à la Libération. Suivra une période de Cours par Correspondance puis l'inscription à La Roncière, école religieuse privée, à **Criquetôt-l'Esneval**. **Simonne** et **Roger** sans attendre de passer le baccalauréat s'insèrent dans la vie active :

**Simonne** comme Monitrice d'Education Physique commence avant même d'être majeure sa carrière d'auxiliaire au Bon Pasteur avant d'être ballottée au gré des rentrées scolaires de suppléance en suppléance dans les départements de Seine Inférieure, du Calvados, de l'Orne et de l'Eure.

**Roger** rentre comme « commis-de-dehors » à la Torréfaction Havraise en Avril 1950 avant d'être appelé « sous les drapeaux. » La durée de la conscription est alors de seize mois. **Roger** portera l'uniforme de l'Armée de l'Air de Janvier 52 à Juin 53 et accomplit son service militaire comme « pompier de l'armée de l'air » à Cazeaux (Gironde) puis à Reghaia (Algérie) où il participera comme figurant avec son unité au tournage d'un film comique avec **Jean Richard** « Les Cochons n'ont pas d'Ailes » que nous verrons en famille au cinéma « Le Palace » près du Rond-Point. Deux années plus tard éclatent en Algérie ce qu'on prendra l'habitude d'appeler par euphémisme « les évènements. »

**Roger**, délaisse le Football pour un sport encore méconnu en Normandie, le RUGBY, qu'il pratiquera activement de 1948 à 1955 !

Les aînés tentent de s'émanciper malgré les pesanteurs de la société de l'époque : **Simonne** s'affiche volontiers en pantalon et se retrouve un beau jour au commissariat de Sainte Adresse pour contrôle d'identité après s'être promenée en maillot de bain (bikini ?) sur le Front de Mer ! Quelle audace pour l'époque (1949) ! C'est **Roger** qui se dévouera pour aller la rechercher et la sortir du mauvais pas où elle s'était imprudemment fourrée. Sa belle assurance et son caractère un peu vif l'ont fait inculper de « rébellion à agents. » C'est avant tout contre le carcan d'une société étriquée qui étouffe sa vitalité débordante qu'elle n'hésite pas à se rebeller.

Les parents veillent à la bonne réputation de la famille et une bonne « explication » « entre quatre-z-yeux » vient vite remettre les choses en place.

Et pourtant, elle « fréquente » comme on disait à l'époque et se fait remarquer trop souvent en compagnie d'un joli garçon qui rêve de devenir aviateur et s'engage dans l'Armée de l'Air. Cette idylle restera malheureusement sans lendemain ... Quelques années plus tard, en 1955, alors que la famille a retrouvé **La Poterie** pour les vacances d'été, nouvelle péripétie de notre « féministe en herbe » qui ne va pas manquer de provoquer en retour stupeur et réprobation : l'un des jeunes gens qui accompagnait **Simonne** pour une virée à bicyclette se serait foulé la cheville sur une plage près d'Antifer. Devant l'impossibilité où il se trouvait donc de rentrer à vélo, toute la joyeuse petite bande de copains et de copines, pour ne pas abandonner la malheureuse victime, avait passé la nuit « à la belle étoile » près du Phare d'Antifer dont les éclats ne permettront jamais de faire pleinement la lumière sur cette bien ténébreuse affaire ! On imagine sans peine à quel point les parents furent scandalisés par cette inconduite, mais rien ne transpira en dehors du cercle familial, et les plus jeunes enfants n'entendront jamais parler ouvertement par la suite de cette curieuse (més)aventure ...

Les **ROUSSEL** vivent en vase clos et reçoivent peu en dehors de la famille ! On ne va jamais plus loin qu'entr'ouvrir sa porte aux étrangers. Politique bien Normande du « chacun chez soi ! »

Le respect de la vérité oblige cependant à faire état d'au moins une exception, en dehors des Fêtes de Famille (Noëls, Jours de l'An, Communions) avec la famille **Saunier** : la visite de la Tante de Belgique Jeanne et de son mari **Ferdinand**, toujours tiré à quatre épingles ; après le décès de son mari, la Tante Jeanne reviendra à plusieurs reprises au **Hâvre** où elle séjournera dans un hôtel du bord de mer. Je me souviens de l'année où elle se fit conduire jusqu'à l'impasse Jean Bouin dans une somptueuse limousine américaine par son médecin de famille ... En 1956, elle nous recevra, **André** et moi, chez elle dans la banlieue de Bruxelles pendant que nos parents étaient invités par les Brasseries Ekla. Un courrier de Papa daté du 6 Août 1963 fait état de sa visite à **Aubervilliers** : « Nous avons parmi nous depuis huit jours notre Tante de Belgique qui est tout simplement formidable pour ses 81 ans. » Cette Tante Jeanne était la marraine de **Mireille**.

Autre invité : réception en 1948 dans le cadre d'un échange linguistique organisé par le Lycée du correspondant anglais de **Roger**, l'impayable **Peter** qui reviendra une seconde fois lorsque **Jean** fut à son tour reçu dans sa famille à **Southampton**. La présence de ce correspondant fut l'occasion de visiter en voiture les sites touristiques de la région.

La méfiance atavique du Normand n'incite guère non plus à fréquenter ses voisins qu'on se contentera donc de saluer poliment lorsqu'on les croise dans l'impasse : mais je me souviens d'avoir été invité par la voisine d'en face, Madame **Sellier**, à venir cueillir des cerises ou des bigarreaux chez elle, et à ma grande surprise, d'y avoir été autorisé. Mais la prudence doit conseiller de ne jamais rien accepter d'autrui au risque de se retrouver « l'obligé » de quelqu'un d'étranger à la famille.

**Jean** manifeste déjà un tempérament plutôt artistique et s'épanouit dans le dessin et la peinture pendant que **Josette** « bosse » avec acharnement pour obtenir son baccalauréat. Très motivée pour ses études et décidée à réussir, elle va même jusqu'à se procurer pour mettre toutes les chances de son côté un stimulant intellectuel, le « maxiton, » assez courant chez les jeunes de l'époque (on se droguait pour réussir en ce temps là, pas pour « planer ») ; en même temps, soucieuse de sa silhouette un peu trop enrobée à son goût, elle entreprend sans avis médical une cure d'amaigrissement radicale. Un séjour en

maison de convalescence dans les **Vosges** recommandé par le médecin de famille, le Docteur Prieur, et un psychiatre, le Docteur Raimbourg, la remettra suffisamment en forme pour qu'elle puisse entreprendre à Paris ses études de kinésithérapie.

Avec les parents, **Mireille** et **André**, nous l'avons accompagnée en Alsace en 1952 pour un séjour en Maison de Repos, « Les Trois Epis. » Nous voyageons par le train en seconde classe et avons droit au tarif " Familles Nombreuses " ; cette cure aura été aussi le prétexte de vacances pour les cadets de la famille, succession d'étapes touristiques, culturelles et gastronomiques.

« Quelques notes ... le petit conservatoire de **Mireille**. »

«C'était la première fois que je voyais la montagne, et le Grand Ballon d'Alsace dans les nuages était très impressionnant.»

Il ne faut pas sous estimer non plus l'efficacité et la précision des préparatifs : itinéraire, horaires, correspondances, l'étude de l'Indicateur CHAIX est plus qu'un stimulant intellectuel pour **Papa**, c'est un témoignage de confiance dans l'ordre du monde et la bonne ordonnance de la société. Il faut encore prévoir la coordination avec les transferts par autocar comme lors d'un autre voyage purement d'agrément celui là dans le sud-ouest : l'autocar CITROEN repeint à neuf d'un jaune éblouissant peine à gravir les cols et manœuvre laborieusement les virages en épingle à cheveux de Cauterets à Luz-Saint-Sauveur avant de nous déposer à Lourdes pour finalement nous amener à Saint-Jean-de-Luz (Marché à la criée au thon) et à Biarritz. Papa possédait une double expérience acquise sur le terrain des déplacements : le cyclo-tourisme et le démarchage commercial, et la programmation des voyages était donc d'une précision irréprochable.

Lettre de **Papa** à Michel Saunier

Havre, le 30 Décembre 1950

Cher Michel,

(...) Ici le travail abonde ! Dehors ou dedans car le signataire doit prendre la route tous les mois ! Après une semaine en Savoie courant Novembre, ce fut une semaine dans le Jura en Décembre et une semaine chez les Auvergnats en Janvier est au programme. Il serait temps que les jeunes fassent la relève ! (...)

Amitiés

GRoussel

Mais le train, curieusement, se déplace aussi dans « l'espace-temps » cher à Einstein et illustre pratiquement et concrètement la « loi de la relativité » : pour preuve, lors des déplacements, je ne dois surtout pas oublier de répondre au contrôleur que j'ai moins de 14 ans ...même si ce « pieux » mensonge démenti par mes anniversaires offusque ma dignité d'adolescent. Mais les adolescentes des années 50 se heurtent à des difficultés autrement plus sérieuses ...

En raison des inquiétudes provoquées par son état et de la farouche détermination de **Josette** qui ne cède devant rien, les parents doivent apprendre à composer avec cette nouvelle génération d'adolescents. Résistance, Rébellion, Ambition de réussir à tout prix, Volonté d'épanouissement personnel et de Dépassement de Soi, elle manifeste avec force son individualisme et son désir de se libérer des modes de pensée étriqués à ses yeux du milieu provincial ambiant. Ainsi, non seulement elle aborde des études au-delà du Baccalauréat, mais encore elle se trouve parée à mes yeux de petit provincial de l'aura de la « vie parisienne. »

La volonté farouche de devenir masseur-kinésithérapeute est une vocation parfaitement sincère et sérieuse solidement ancrée chez notre jeune bachelière : il ne peut s'agir en aucun cas d'une tentative pour se soustraire par la ruse à la surveillance des parents ou d'un prétexte pour échapper au milieu familial. Cette orientation professionnelle n'est pas non plus le fruit du hasard : Deux des professeurs d'Education Physique du Lycée du Hâvre, MM. **Le Goff** et **Abervé**, exercent cette profession et l'un d'entre eux a ouvert un cabinet en face de la maison de **Grand-Père** rue François Millet. De plus, la profession est en train de se structurer et la création toute récente d'un Diplôme d'Etat vient reconnaître et consacrer l'efficacité de cette forme de thérapeutique.

Après deux années d'études à l'Hôpital des Enfants Malades de Paris, où pratique et théorie sont conduites de pair dès le début même de la formation, **Josette** décroche son Diplôme d'Etat de Masseur Kinésithérapeute en 1956 alors qu'elle n'a pas encore atteint l'âge légal de la majorité fixé alors à 21 ans. Trop jeune pour être autorisée à exercer une profession libérale, elle est recrutée par le Centre de Rééducation pour Poliomyélitiques de Saint-Fargeau-Ponthierry (Seine-et-Marne) où elle met à profit cette expérience pour s'orienter vers une spécialisation dans ce domaine. Après avoir arraché à ses parents une déclaration d'émancipation qui l'autorise à habiter Lyon, et alors qu'elle y exerçait à l'hôpital, Josette présente sa candidature à un poste nouvellement créé au Centre Hospitalier de **Moulins** dans le service de rééducation qui doit y être ouvert, une épidémie de Poliomyélite s'étant déclarée à Moulins. Sa nomination dans ce poste lui permettra lors des séances de rééducation dans la piscine à Nérès-les-Bains de mettre en pratique l'expérience acquise à Saint-Fargeau. Les patients sont transportés de Moulins à Nérès-les-Bains (63 km) en ambulances ou en taxis.

Au cours d'une soirée chez une infirmière de l'hôpital, en 1957, **Josette** rencontre un « rappelé » de Tunisie et d'Algérie et c'est « le coup de foudre réciproque » concrétisé par un mariage le 22 Septembre 1958 à Brou-Vernet. Sorti « Major de sa promotion » en 1959, **Gérard Léger** ouvre un Cabinet de Kinésithérapie rue Berthelot à **Moulins**, puis rue des Coûtelières où le couple s'installe avant de faire construire à **Bressolles** en 1965. Une maison de rêve pour y élever trois enfants : **Catherine** (23 Mars 1960), **Laurence** (30 Octobre 1962) et **Véronique** (11 Décembre 1964), les premières petites filles de la famille.

**Mireille**, à la différence de son aînée, travaille avec constance et discrétion sans faire de bruit et sait se faire apprécier pour sa gentillesse et sa serviabilité au quotidien ; **Pierre** et **André** feront jusqu'en 1955 leur scolarité sans interruption au Lycée du Havre, établissement fréquenté par les enfants de la « bonne » bourgeoisie de la ville : cette « élite » peut y faire sa première « rentrée » en culottes courtes dès la classe de 12<sup>ème</sup> (équivalent de la Section des Petits de l'Ecole Maternelle) pour en sortir en costume-cravate Baccalauréat en poche. (Le censeur n'a pas l'habitude de plaisanter quant à la tenue vestimentaire ou à la coupe de cheveux ; l'ombre du duvet d'un simple soupçon de moustache vous ferait refuser l'entrée de son établissement.)

La pédagogie évolue avec une meilleure appréhension du développement de la psychologie de l'Enfant et de l'Adolescent sous l'influence des Etats-Unis ; de plus, au sein d'une famille nombreuse comme la nôtre, les cadets profitent de l'expérience de leurs aînés qui leur transmettent naturellement au quotidien aussi bien les méthodes de travail qu'une imprégnation progressive des nouvelles notions à acquérir. Il est plus facile de s'épanouir dans le système scolaire élevé dans un milieu où le travail intellectuel, les connaissances et la culture sont valorisés et où l'apprentissage des langues étrangères ou la résolution des équations du second degré semblent faire intégralement partie des rites de passage pour franchir la frontière qui sépare le monde de l'enfance de celui des adultes.

Il en va de même de l'acquisition par l'apprentissage sur le tas des automatismes de la vie quotidienne, comme la maîtrise de la pratique du vélo, par exemple. L'initiation à la natation se fait de la même façon pendant les vacances d'été à la plage devant le casino Marie-Christine : nul besoin des leçons tarifées d'un maître-nageur, j'apprends « la brasse » grâce aux conseils de **Josette** et **Mireille** après avoir attendu prudemment la fin de la digestion en construisant

un château de sable ou en creusant un bassin pour y faire évoluer un voilier miniature. Ensuite « bain de soleil » sur les galets, mais gare aux taches de mazout qu'il faudra faire disparaître en frottant avec du beurre. Naturellement, on descend à la plage à pied depuis la Cavée Verte ; au retour, avant de remonter la rue Clément Marical, on s'autorise un petit goûter chez **Grand-Père** rue François Millet.

La famille **ROUSSEL** valorise une alimentation saine selon les critères de l'époque, manger « riche, » et privilégier la bonne cuisine au beurre et à la crème fraîche ; les « tickets de rationnement » sont oubliés ! Evidemment, ce régime ne garantit pas aux filles la ligne « mannequin, » mais à cette époque règne un préjugé répandu contre les maigres : ne pas avoir « bonne » mine est interprété soit comme un symptôme de mauvaise santé voire de faiblesse de constitution, soit comme un signe de pauvreté ou pire, de vie dérégulée. Il faut afficher une mine épanouie, de bonnes joues roses et quelques rondeurs bien placées !

« Le petit Echo de la Mode » du « petit conservatoire de Mireille »

« Dans les « Carnets de Bébé » des enfants les « Tableaux des Pesées » étaient scrupuleusement tenus à jour et la courbe des poids soigneusement établie sur un graphique. A l'adolescence, Josette et moi allons commencer à nous préoccuper nous-mêmes de notre silhouette ... Papa nous faisait monter au bureau sur la balance avec laquelle il pesait les sacs de café ! Je dois dire qu'on souffrait des réflexions des uns et des autres. On finissait par avoir des complexes au point de toujours refuser de jouer au Volley-Ball en shorts lors des compétitions ou encore en maillots de bain avec les « cracks » à la plage. Malgré cela, entraînée par Monsieur Abervé et Madame Delarue, notre équipe du H.A.C était « championne de Normandie ! » Entraînement une fois par semaine, et souvent matchs Jeudi et Dimanche. De plus, dans le jardin, nous nous lancions le défi de réussir cent passes consécutives ! Mes études en ont souffert ! En outre, nous passions nos après-midi d'été à jouer avec les équipes masculines ; on en oubliait l'heure (surtout si on se payait l'apéritif avec l'argent du funiculaire amassé sous à sous) et Papa nous guettait à la fenêtre de la cuisine. Cela allait plutôt mal ... mais c'était de très belles vacances, avant notre départ pour Aubervilliers. »

Bien se porter est une préoccupation prise très au sérieux et les carnets de santé des enfants, en particulier des bébés, sont scrupuleusement tenus à jour. La Sécurité Sociale instituée par **De Gaulle** à la Libération ne couvre ni les chefs d'entreprise ni leur famille. La maladie coûte cher et ferait rater l'école (notre taux d'absentéisme doit être voisin de zéro !). On appelle rarement le médecin de famille qui à l'habitude de nous « suivre, » le **Docteur Prieur**, regard sévère et moustache stricte. La sage-femme du coin de la rue peut aussi venir à la maison pratiquer les vaccinations exigées par la médecine scolaire.

« Une malheureuse fausse note ... le petit conservatoire de Mireille »

« **Abus de confiance** : Un jour, Maman me dit qu'elle m'emmène au Marché de Gonneville pour m'offrir quelque chose ... et je me retrouve à la Clinique de Criquetot-l'Esneval pour me faire opérer des amygdales. Je me suis débattue quand j'ai compris la ruse ! »

**P.S.** Mireille très honnêtement avoue ne pas être sûre de la réalité historique de cette anecdote. Elle me semble au contraire tout à fait vraisemblable car c'est avec le même genre de « boniment » qu'on m'a conduit chez le **Docteur Lanos** au **Hâvre** pour l'opération des amygdales ou des végétations. **Grand-Mère** m'avait offert au retour (à pied bien entendu depuis le centre-ville) un petit jouet bon marché en plastique (déjà, le plastique ...)

En dehors des maladies infantiles dont nous faisons tous l'épreuve à tour de rôle, les enfants **ROUSSEL** sont en bonne santé et d'une constitution robuste. La vie au plein air et les activités physiques sont de règle : d'abord, aucune dispense de cours d'Education Physique au Lycée et participation encouragée aux sports collectifs pratiqués dans le cadre de l'Association Sportive scolaire (les chaussures à crampons sont onéreuses, mais on déniche toujours pour les cadets une paire de grolles abandonnée quelques années plus tôt par un aîné qui grandit trop vite). **Simonne** se passionne pour la basket avec son club, « l'Amicale Juliette Dodu. » **Roger** préfère la Natation et s'entraîne régulièrement le soir dans la piscine du bassin du Commerce (1946-1947) ; le Dimanche, à partir de 1948, il pratique régulièrement le Rugby avec une bonne bande de copains : sa carrure le fait jouer  $\frac{3}{4}$  centre, 2<sup>ème</sup> ligne puis pilier.

Pour les vacances d'été, de 1946 à 1955, la famille opère un repli à **La Poterie**, et à force d'ingéniosité et d'huile de coude, les aînés nivellent le sol devant le garage, récupèrent des poutres, les plantent en guise de poteaux pour y tendre un filet de pêche ... et les tournois de volley-ball se déroulent maintenant non-stop sur ce terrain improvisé !

#### « Quelques notes ... le petit conservatoire de **Mireille**. Rétrospective :

« Je garde un excellent souvenir de ces Dimanches d'été où toute la famille, André dans sa poussette, descendait en suivant à pied le petit chemin de la plage d'Antifer pour un pique-nique ou partait en randonnée sur la falaise en passant par la Chambre des Demoiselles. La plus belle surprise était de se voir offrir une pâtisserie chez Lecoer, le salon de thé d'Etretat. »

Nos parents n'avaient jamais eu l'occasion d'apprendre à nager : Si **Maman** restait prudemment sur le bord, **Papa** n'hésitait pas à s'aventurer de façon intrépide dans les vagues malgré la présence d'un courant plus ou moins violent selon les marées. J'ai appris à nager au **Hâvre** dans le Bassin du Commerce : le moniteur du Club Nautique Hâvrais m'attachait une sorte de ceinture autour de la taille et me plongeait dans l'eau suspendue à une potence. Après cette période d'apprentissage plutôt humiliant, j'étais enfin lâchée « en solo, » mais avec des bouchons de liège attachés autour des hanches ... L'expérimentation pratique du fameux Principe d'Archimède finira par donner assez de confiance en soi pour se jeter à l'eau sans ces « bouées » et faire ses longueurs de bassin en nageant comme des grenouilles « la brasse. »

Ces souvenirs des « vertes années » à la Poterie furent assombris par un horrible fait divers : la mort des deux enfants de voisins étouffés sous le sable lors d'un éboulement dans une carrière dans la ferme de M. Victor Jan ; toute notre famille assista à l'enterrement.

**(N.B.** Grand-Père nous avait montré à **Etretat** derrière la pâtisserie Lecoœur dans une rue étroite une petite maison basse en pierres où habitait un **Monsieur Jouan** « de la Secrète » précisait-il en baissant la voix. Peut-être un parent de la première épouse d'Amable Batard qui épousa en secondes noces Marie Pascaline Leroux, Veuve Lapert, notre arrière-grand-mère paternelle.) Note de Pierre.

### Document : Conservatoire du Littoral : :

La Valleeuse d'Antifer est une voie sur laquelle cheminaient les exploitants de galets ("ramasseurs d'galayes") et les pêcheurs pour accéder au littoral. Ce site possède un riche passé d'évènements historiques. Outre son cadre paysager quasiment vierge d'aménagement qui lui offre un caractère sauvage très fort, la Valleeuse d'Antifer dispose de richesses naturelles qui lui confèrent un intérêt national voire international. Cette propriété sauvage est protégée par la falaise et le débouché de l'estran. Le site est également renforcé par la présence de la Pointe de La Courtine. L'intérieur de la Valleeuse, avec ses pelouses et boisements aux contours peu marqués, peu rectilignes, constitue un îlot naturel en avant du plateau cultivé et bâti. Les caractéristiques du milieu coïncident avec les trois grandes unités écologiques que sont le boisement, le vallon ouvert et la mer, qui abritent une faune et une flore riche et diversifiée.

La bicyclette est une activité physique pratiquée par tous les membres de la famille à tous les âges jusqu'au moment du départ du **Hâvre** en 1955 : c'est d'abord un jeu qui occupe les enfants, et le Parc de **La Poterie** devient vite un terrain d'aventure avec des circuits aussi élaborés que les étapes du « Tour de France » avec en prime quelques improvisations qui relèvent plutôt de l'acrobatie et des techniques des cascadeurs. Le « vélo » peut magiquement se transformer en motocyclette pétaradante grâce à deux pinces à linge astucieusement réglées pour que les rayons viennent frapper un simple bout de carton en déclenchant un vacarme assourdissant peu apprécié malheureusement des amateurs de sieste ou des lycéens qui planchent sur leurs problèmes de mathématiques.

En dehors de ces intermèdes musicaux, le vélo est un sport pratiqué gratuitement par plaisir et soif de liberté, mais n'oublions pas son rôle irremplaçable à l'époque comme moyen de transport déjà pratiqué par la force des choses pendant la guerre : Quand la famille séjournait à **La Poterie** après la Libération, Maman se rend au Marché de Gonneville-la-Mallet (5 kilomètres) à bicyclette chaque semaine, et elle confiera qu'elle redoutait de croiser les convois de soldats américains au point de se cacher en dehors de la route à leur approche. Les Allemands avaient la réputation (vraie ou usurpée) de rester très « korrekt, » galants et prévenants vis-à-vis des femmes. Mais le simple fait de circuler à bicyclette pouvait faire l'objet d'une interdiction de l'occupant :

### **Julien Guillemard** « L'Enfer du Havre : 1940-1944 »

Encore un attentat au Havre le 18 (Juin 1942) : « Trois cyclistes ont tiré sur deux soldats allemands dont l'un a été grièvement blessé. Défense d'avoir une bicyclette, même à la main, entre 20h. du soir et 8h. du matin »

Et en Juin 44, des Allemands avaient réquisitionné le vélo de **Maman** qui s'en revenait du marché et s'était ainsi vue dans l'obligation de rentrer à pied jusqu'à **La Poterie**. Avec la complicité d'un mécanicien du garage à vélos de la troupe installé à Beurepaire, **Roger** parviendra à récupérer l'engin saisi, et de son propre aveu, battra tous les records de vitesse établis sur ce trajet pour le ramener à sa légitime propriétaire sans faire de mauvaises rencontres.

Pendant de nombreuses années, les vacances d'été se passeront en famille à **La Poterie** : **Grand-Père** et sa **Panhard** (modèle 37) ou sa **Matford V8** (modèle 39) conduira les femmes et les plus jeunes enfants, les adultes iront à bicyclette entraînés par **Papa** qui avant son mariage avait pratiqué le cyclotourisme avec son frère et d'autres « aficionados » de ce sport, sillonnant l'hexagone en émaillant ce périple du franchissement de certains cols : le Galibier, le Tourmalet, l'Aubisque, n'étaient pas les moindres de leurs exploits. Les « amateurs » n'hésitaient pas à rivaliser avec les « forçats du Tour de France, » dont nous suivions religieusement chaque été en famille les étapes, l'oreille collée au poste de TSF. **Papa** avait-il contracté cette passion pour la « Petite Reine » avec son beau-père **Alexandre Turet** dont nous savons par **Michel** qu'il participait dans sa jeunesse à des courses cyclistes avec son beau-frère **Joseph Saunier**. Le « Journal de Sotteville » du 9 Août 1896 fait état de leur inscription à un Championnat de Vitesse.

Les aînés se voyaient offrir des engins flambant neufs au fur et à mesure de leur croissance et la maison se trouvait bientôt dotée d'une véritable écurie de « demi-course » au guidon recourbé comme les montures des coureurs.

Installé en voisin à quelques kilomètres à vol d'oiseau de **La Poterie**, un « cycliste » reçoit le Prix Nobel de Littérature en 1947, **André Gide** :

« Cuverville est la demeure de l'oncle maternel de Gide, Emile Rondeaux. Sa fille Madeleine en hérite en 1890 et épouse Gide en octobre 1895 à la mairie du village (le mariage religieux se déroule au temple d'Etretat et est décrit au début de « L'Immoraliste. »

Gide y passe quelques semaines d'été chaque année, depuis ses premières années jusqu'à 1938 principalement, année de la mort de Madeleine. Il circule en vélo dans les alentours (pour visiter ses amis Laurens à Yport), assiste au feu d'artifice à Criquetot, y compose une partie de son « Journal » et reçoit ses amis pour converser, se baigner, jouer au tennis : Valéry, Copeau, Martin du Gard, Maurois, Jacques Rivière, Charles du Bos et bien d'autres. L'écrivain y sera inhumé (religieusement à la demande de la famille de Madeleine) le 22 Février 1951.»

Les plus jeunes héritaient des bécanes des anciens, tout comme de leurs chemises et de leurs tricots, de leurs chaussettes et de leurs chaussures, de leur culottes et de leurs pantalons, etc... On ne s'en plaignait pas, on n'y trouvait rien à redire, et même on était plutôt fier de se voir ainsi reconnaître comme l'égal pour ainsi dire d'un plus grand. Les vêtements passaient de l'un à l'autre et la couturière passait à la maison pour faire, découdre ou repiquer les ourlets en fonction des essayages ... Les adolescents ignoraient les tendances de la mode, méprisaient ceux qui s'en souciaient (l'élégance ne devait concerner que les filles, affirmaient-ils avec une moue de mépris) ... seule l'importation par le biais des « westerns » des « blue-jeans » des cow-boys d'outre-atlantique, héros virils s'il en fut, venus du Nouveau-Monde, viendra uniformiser l'accoutrement de ceux qu'on n'appellera plus que les « teen-agers. »

Jazz, (« musique de nègres ! »), Coca (« Chimique avec un goût pharmaceutique, comment peut-on aimer ce truc ? »), Lucky Strike ou Camel

(« On leur fera bientôt fumer du foin ! »), cette fois c'est l'American Way-of-Life qui débarque ... avec dans son sillage l'invention d'une étape nouvelle dans le passage de l'enfance à l'âge adulte : L'adolescence ! Mais quelle génération, ils vont finir par oser réclamer de l'argent de poche, ma parole !

En 1955, Frank Ténor fonde avec Daniel Filipacchi l'émission « Pour ceux qui aiment le Jazz » que les adolescents suivent l'oreille collée à une chaîne de radio périphérique qui apporte un souffle nouveau sur les ondes, « Europe 1 » mais à grand renfort de « spots » publicitaires.

En dépit de ce vent de nouveauté qui commence à souffler, la vie continue à se dérouler d'une façon apparemment sereine, calme, douce et tranquille. 1954 : "Brave new world."

Les adolescents de l'époque vénèrent des héros qui ont décroché la gloire en incarnant le courage et l'audace : ils servent de modèles ou d'exemples pour l'édification morale de la jeunesse. Nous sommes encore bien loin des « idoles » lancées à grand renfort de battage médiatique et de matraquage sur les ondes pour l'adoration imbécile de leurs « fans » (terme d'autant plus suspect qu'il est emprunté au vocabulaire anglo-saxon.)

Qui figure dans ce panthéon, version mise à jour du « De Viris Illustribus » :

**Marcel Cerdan**, Champion du Monde de Boxe des Poids Moyens (1947) ; **Thor Heyerdhal** qui a traversé le Pacifique sur un radeau de bambous, le *Kon-Tiki* (1947) ; **Pierre Clostermann**, pilote de chasse, auteur du « Grand Cirque » (1948) ; **Frison-Roche**, alpiniste, auteur de « La Grande Crevasse » (1948) ; **Kurt Carlsen**, le Capitaine Courageux, qui refuse en 1951 d'abandonner son navire « *Flying Enterprise* » en perdition à 350 kilomètres des côtes Anglaises dans l'Atlantique (le bateau transportait un combustible nucléaire, le Zirconium, pour le *Nautilus*) ; **Alain Bombard**, médecin, qui a traversé l'Atlantique sur un radeau pneumatique de son invention (1952) ; **Norbert Casteret**, spéléologue, explorateur du Gouffre de la Pierre Saint-Martin (1952-1953) ; le **Commandant Cousteau**, réalisateur du « Monde du Silence » (1955)

En 1955, **Louison Bobet** a remporté son troisième Tour de France, exploit sans précédent.

En 1952, la France entière suit avec émotion la construction du Barrage de Tignes pour laquelle un village de 500 habitants va être noyé sous les eaux après transfert forcé de la population, dynamitage des maisons et même exhumation des morts du cimetière.

Autre rançon du progrès : Le 2 Décembre 1959, la rupture du Barrage de Malpasset entraîne la mort de 400 personnes à Fréjus.

Mais quelques jours avant Noël en 1953, le Havre en liesse apprend le nom du nouveau Président de la République : le 23 Décembre, **René Coty**, né au Havre en 1882, est élu Président de la République au 12ème tour de scrutin ; les 27 et 28 Juin 1954, ayant été élu pour la première fois au Havre quarante-sept ans auparavant, il consacre bien naturellement la première visite officielle de son septennat à la ville du Havre. Le Président se livre à la célébration des hommes illustres de sa ville natale : de **Félix Faure** à **André Siegfried**, de **Dufy** à **Armand Salacrou** et de **Braque** à **Raymond Queneau**, mais la simplicité et la familiarité de son retour parmi les siens lui gagnent la sympathie et l'estime de tous ses concitoyens. **René Coty** avait été en 1910 l'avocat du syndicaliste **Jules**

**Durand** dans une affaire qui inspira cinquante ans plus tard **Salacrou** pour sa pièce « Boulevard Durand. »

« Dans les attributions étroites que la Constitution lui donnait, le Président Coty se conduisit avec finesse et dignité, devenant vite très populaire dans le cœur des Français. On fut frappé de l'exclamation de son épouse lorsqu'elle apprit l'élection de son mari : « Et dire que je viens de rentrer mon charbon pour l'hiver ! », phrase qui lui valut le mépris des snobs et l'affection du peuple. Elle se montra d'ailleurs extrêmement charitable pendant son court passage à l'Élysée (elle mourut dès 1955) au point qu'on vit bien des braves gens verser des larmes. » (Wikipedia)

Grande voix de la radio, **Frédéric Pottecher** commentera régulièrement les faits divers dont trois hors du commun défrayeront la chronique en s'étalant sur des décennies sans que leur mystère ne soit jamais définitivement élucidé.

En Juillet 1947, **Guillaume Seznec**, gracié par décret du **Général de Gaulle**, rentre en métropole après plus de vingt ans de détention. Malgré l'absence de cadavre, de preuves, de mobile et d'aveu, il avait été inculpé pour assassinat et condamné en 1924 aux travaux forcés à perpétuité et envoyé au bagne en Guyane.

En 1957, le président de la République **René Coty** commue la peine de mort de **Gaston Dominici** en travaux forcés à perpétuité. Trois ans plus tard, en 1960, le **Général de Gaulle** lui accorde sa grâce complète, et il recouvre la liberté. **Gustave Dominici** avait été condamné à mort en 1954 comme auteur du meurtre des époux Drummond à Lurs en Août 1952, sans cependant que la preuve irréfutable de sa culpabilité puisse être définitivement établie.

Une autre affaire riche en rebondissements et en « coups de théâtre » va faire les gros titres à la « une » de « Détective » ou de « Radar, » les hebdomadaires « à sensation » de l'époque : Mais bien qu'elle soit accusée en 1949 d'avoir empoisonné douze personnes dont elle a hérité et qu'on ait retrouvé des traces d'arsenic dans les corps exhumés, **Marie Besnard**, elle, sera acquittée en 1961.

Ces trois affaires restent parmi les plus mystérieuses de la vie judiciaire. Elles sont également bien « dérangeantes » et le public commence sérieusement à s'interroger et finit même par douter du bon fonctionnement de la justice ...

Si la possibilité d'une erreur judiciaire passionne à juste titre l'opinion publique, par contre c'est à l'unanimité que le bon public condamne sans appel et surtout en refusant de les voir deux films « à scandale, choquants, révoltants » : en 1954, « Le Blé en Herbe, » film de **Claude Autant Lara** tiré d'un roman de **Colette** publié en 1923 et « L'Amant de Lady Chatterley » de **Marc Allégret**. (Une version non expurgée de ce roman de D.H. Lawrence écrit en 1928 ne sera publiée en Angleterre qu'en 1959).

**Témoignage** : Une adolescente scandaleuse revendique le droit au bonheur ...

En 1954, la France retrouve le goût du bonheur. Une jeune romancière, **Françoise Sagan**, lui offre « **Bonjour Tristesse**, » premier best-seller d'après guerre. Un condensé d'immoralisme et de gravité légère. »

**Le Monde** 11/12 Juillet 2004

L'actualité ne peut ignorer que de sombres nuages s'amoncellent à l'horizon et que le monde va entrer dans une ère de bouleversements, de remises

en cause, dont on n'imagine guère la portée : On suit avec inquiétude à la Radio le dénouement de la Bataille de Diên-Biên-Phu, tragédie qui permet de monter en épingle aux yeux de la jeunesse le dévouement exemplaire des infirmières et l'héroïsme de nos soldats victimes du « piège » tendu par les Viets. Une autre « guérilla » se profile déjà sur un théâtre d'opération moins éloigné de la métropole, l'Algérie, et malgré la crainte de voir participer à cette nouvelle guerre d'indépendance qui n'ose pas dire son nom les appelés du contingent, ou les « classes » à peine libérées, parler de l'émancipation des peuples est absolument « tabou » et ne pourrait relever que du « bourrage de crâne » des suppôts de « l'anti-France. » Président du Conseil en 1954, **Pierre Mendès-France**, pourtant élu député de l'Eure en 1932, le plus jeune député de France à l'époque, cristallise la haine de groupes où l'antisémitisme reste virulent. Le film d'**Alain Resnais**, « **Nuit et Brouillard** » sera réalisé en 1955 et diffusé à partir de 1956. Les termes génocide, holocauste ou "shoah" restent inconnus ou incompris du grand public.

En 2005, **Marie Darrieussecq** écrira : « Nous sommes confrontés aux grands silences qu'entretient ce pays. Le grand sujet de ma génération, ça a été la Shoah ... Notre tâche, c'est de sauver l'Histoire. » Evoquant le « règne » de **François Mitterrand**, elle s'inquiète de voir son pays s'accommoder si facilement de « longues périodes d'ambiguïtés, » comme si « La France ... n'était pas à l'aise avec l'Histoire. »

Avant « les étranges lucarnes, » la Télévision, qui va réduire le cercle de famille à un demi-cercle en face de la « lanterne magique, » c'est l'œil vert du poste de radio que l'on consulte pour vérifier et affiner le réglage, éliminer les parasites et la friture, tout en orientant avec doigté l'antenne d'intérieur posée sur le Poste-Récepteur de TSF ...

« La Minute » de Saint-Granier » et les émissions de la « Voix de l'Amérique » ne contribuent guère à l'évolution des mœurs, à la compréhension d'un monde en plein bouleversement avec l'émergence du Tiers-Monde, à l'assimilation des idées nouvelles qui interpellent, ou à la tolérance vis à vis de ceux qui osent ne pas partager l'idéologie dominante. Heureusement les adolescents n'ont pas à exprimer d'opinions politiques « avant d'avoir fait leur service militaire ! »

Revue de Presse : Nous étions abonnés au journal quotidien « Le Hâvre, » achetions également « L'Equipe » et exceptionnellement « Paris Match » ; mais les « nouvelles » nous parvenaient essentiellement par la Radio : « Cher-z-auditeurs, veuillez écouter notre Bulletin d'Information » ou grâce aux « Actualités » qui précédaient le documentaire en première partie de spectacle au cinéma.

Date historique, j'achète mon premier journal alors que je suis en classe de 9<sup>ème</sup> grâce à l'insistance de mon instituteur Monsieur **Isaac** ; « scoop, » il publie la première photographie de la terre vue de l'espace, un cliché réalisé en 1946 grâce à une fusée V2 qui monte à une altitude de 130 kilomètres. « La terre est bel et bien ronde ! » et l'ère de l'exploration spatiale s'ouvre ...

Précisément, **Roger**, libéré de ses obligations militaires en 1953, et déjà entré dans la vie active, se voit reconnaître le privilège d'avoir « voix au chapitre » au moment des prises de décisions. Et il se trouve que l'Armée de l'Air lui a reconnu les aptitudes pour conduire un véhicule à essence ! Apprenti conducteur peut-être un peu trop précoce dix années auparavant, en 1943, avec la complicité de Grand-père et en dépit de la réticence de ses parents, **Roger** avait brillamment réalisé un demi-tour de piste « plein-pot » dans l'allée autour de la pelouse de **La Poterie** avant de perdre le contrôle de la Panhard pour emboutir une aile dans un acacia en sortie de virage. Original et parfois

excentrique, mais toujours prêt à pardonner « un écart de conduite » chez les autres, **Grand-Père** n'avait pas cherché à dramatiser cette sortie de route !

Une page se tourne Impasse Jean Bouin : bientôt la pelouse est engazonnée de façon toute Britannique car le jardin a été amputé de la superficie nécessaire à la construction d'un garage pour une 4 CV Renault aussitôt confiée à **Roger**. **Papa** a son permis depuis longtemps (1922), mais n'a jamais conduit et ne conduira jamais. S'est-il jamais autrement expliqué sur cette bizarrerie sinon pour confier qu'après avoir renversé accidentellement la voiture d'une marchande des quatre-saisons, il avait tiré sur-le-champ de « cette rencontre malencontreuse » la leçon qu'il valait mieux dans l'intérêt de tout le monde que par prudence il renonce à reprendre le volant.

Et par un beau Dimanche ensoleillé, nous voilà partis pour visiter avec notre 4 CV étincelante, rutilante, éblouissante de tous ses chromes, le Parc Zoologique de Clères.

En 1955, la 4 CV cèdera la place à une berline plus spacieuse, une 203 Peugeot version familiale avec ses strapontins. J'ignore si à l'époque on aurait utilisé le mot « break. »

« Voyage au Centre de la Terre » par **Mireille**

« Un jour où nous étions en visite à la Droguerie Saunier 6 rue de Verdun, Marie insista pour nous montrer sa nouvelle voiture remise dans le garage au fond de la cour ; elle m'encourageait à avancer dans le noir pour atteindre l'interrupteur naturellement installé à l'opposé de la porte. « Patatras ! » le sol s'est brusquement dérobé sous mes pas et j'ai disparu dans la fosse de graissage ! En rentrant à pied à la maison depuis le « Rond-Point, je n'ai pas osé me plaindre de la moindre douleur alors que mon genou me faisait horriblement souffrir et me rappelle encore quelquefois aujourd'hui cette « sombre » histoire d'exploration souterraine ... »

Autre nouvelle concession au progrès : vers 1954, installation du téléphone à la maison, manifestement plus pour des raisons professionnelles que pour se faciliter la vie : l'appareil est quasiment « tabou » et son usage restera exceptionnel en dehors des communications liées aux sérieuses préoccupations posées par l'avenir de **Papa** et de **Roger** dans la Société Duparc-Roussel.

La civilisation des loisirs aurait-elle frappé ? En tout cas, les choses évoluent : **Josette** aura bientôt 20 ans, elle aussi peut maintenant être considérée comme responsable, et elle est autorisée en 1954 à m'emmener avec **Mireille** passer quelques jours en Italie dans le cadre d'un voyage organisé avec séjour sur le Lac Majeur et excursion à Venise ! Elle saura se montrer digne de cette délégation d'autorité et de responsabilité et mériter la confiance qu'elle inspire.

« *Premiers émois* ... le petit conservatoire de **Mireille** : *Confidences*. »

« Aviez-vous remarqué que nous nous arrêtons souvent, Josette et moi, à la fenêtre qui était dans les escaliers et qui donnait sur le Stade de la Cavée Verte ? On épiait la sortie des équipes de football du H.A.C. Quand on apercevait un joueur pour qui on avait un faible, on demandait à Maman si elle avait besoin qu'on aille faire les courses ... et on

cherchait à se faire remarquer par Ruminski, Christiansen, ou Watebled. Josette avait réussi à faire la connaissance de ce dernier et avait même « séché » un après-midi pour aller au cinéma avec lui ! Escapade sans suite ! Moi, Papa et Maman me tenaient à l'œil car un énergumène de 24 ans, rencontré à la plage, m'envoyait des lettres enflammées par l'entremise de Simonne. Manque de chance : Maman l'avait aperçu près du Lycée et s'était persuadée qu'il avait rendez-vous avec moi. Toute la soirée, j'ai donc été soumise à la question ... J'avais 12 ans en 1950 et je pense que ce jeune homme était détraqué. »

Mais la suite prouvera qu'en dépit des efforts des adultes pour sauver à tout prix les apparences, et préserver les enfants de la brutalité de l'existence en société, la vie n'est pas forcément « un long fleuve tranquille ... »

### **TROISIEME EPOQUE**

## **Psychologie**

### **« Changement de Domicile »:**

« Le déménagement est un des grands traumatismes de la vie parce qu'il soulève des émotions, bien plus que des objets et de la poussière ... Les experts de l'âme, en effet, le répète à l'envi : avec le deuil ou le divorce, le déménagement constitue l'un des plus violents traumatismes qu'il nous est donné de vivre ... Comme si la perte des repères habituels, de ce qui constituait jusque là la normalité de l'habitat, entraînait temporairement une confusion mentale à laquelle on ne s'attendait pas ... La succession des habitats scandera les grands moments de la vie, sous le signe de la rupture ou du renouveau ... Sorte de seconde peau (individuelle ou collective) dans laquelle chacun projette sa propre image, notre habitat est ainsi façonné de nos désirs et de nos angoisses, de nos rêves et de nos désillusions. Ce sont eux que nous chamboulons – souvent à la hâte – lorsque nous déménageons. Un moment émotionnel intense, accompagné de l'espoir que ce soit mieux qu'avant, ou du regret de ce qu'on a perdu. »

**Le Monde** (Catherine Vincent, 26 Mai 2004)

Le Normand serait une créature énigmatique éventuellement tentée par les voyages même jusqu'au bout du monde, mais en restant toujours fondamentalement et profondément attaché à sa terre, à ses racines, à ses origines.

Une chose pourtant est certaine ... un nouvel environnement ne viendra en rien modifier son caractère. Il passe pour taciturne, « l'est pas ben causant, » c'est un « taiseux » qui juge sévèrement celui qui a la parole trop facile et se saoule de grandes phrases. « Grand diseux, petit faiseux ! » auquel il préférera « Grand faiseux, petit diseux ! » Le silence n'est pas à ses yeux le signe de la timidité, le mutisme une manifestation d'un manque de confiance en soi. Tout au contraire, il ne ressent nul besoin de prouver quoi que ce soit à ceux qui l'entourent, il est pleinement satisfait d'être ce qu'il est et fier de ce qu'il a fait, réalisé ou acquis. Il ne connaît pas les affres du doute et il est difficile de l'imaginer se laissant gagner par l'angoisse métaphysique ... Quant aux sentiments, il serait inconvenant de les manifester par des gestes, des expressions, et à plus forte raison par des paroles !

Le « secret de famille » est une institution et démêler l'écheveau des non-dits, des silences, des secrets est une gageure, un pari impossible à tenir, un défi que nul ne peut relever. D'ailleurs l'entreprise est condamnée d'emblée, ou pire encore, ressentie et vite dénoncée, comme une menace, une agression, une source potentielle de danger ou de drame. « A quoi bon remuer tout cela ? ... on ne voit pas bien ce qui pourrait en sortir de bon. ! »

Masque ? Cuirasse ? Carapace ? ou forme primitive de sagesse, mélange de silence, de dissimulation, de secret et d'oubli ... force tranquille qui ne se montre pas, ne cherche pas à s'imposer ... ne suscite ni opposition ni résistance ... et poursuit discrètement son petit bonhomme de chemin sans rien demander à personne ... sinon qu'on le laisse tranquille se débrouiller à son idée ... et triompher discrètement, en toute (fausse-)modestie, sans tapage, sans se faire remarquer ...

Même si « les faits sont têtus, » la vérité, c'est évidemment « ce qu'on ne dit pas ... » et des pans entiers de l'existence, souvent les plus personnels, les plus intimes, qui ne seront jamais abordés et surtout pas devant les enfants, peut-être avec les meilleures intentions du monde, « pour les protéger ... » « Seulement, je vous ai prévenu : c'est menteur comme un Normand qui se tait ... » prévient aimablement le Père Bernard Alexandre qui sait observer ses paroissiens.

**Bernard Alexandre** « Le Horsain, Vivre et Survivre en Pays de Caux. »

« Le patois d'ici n'est pas une langue mais une « façon de dire » qui souvent, manque de r... En fait la phrase cauchoise est un long silence ponctué seulement de quelques mots... quand ce n'est pas d'un seul. Et ce seul mot semble encore trop long à celui qui le prononce. Alors, il l'étête ou l'équeute. C'est selon – et même il « maquillonne » souvent le peu qu'il en reste... Si bien que, parfois, il est quasi impossible de savoir si, vraiment, le mot a bien été dit... »

Certains locaux, avec malice, y voient l'influence du climat et des entrées maritimes, pluie, « crachain, » brume, brouillard : « Cheu nô, le fond de l'ai é frais, douilla... Vô ouvrai l'bouch' é vô buvai d'liau ! »

Cette pratique est dangereusement contagieuse et on risque de se laisser vite convertir « au point de préférer aujourd'hui l'image allusive à la vérité pure, le geste au mot : bien à la manière des paysans cauchois. »

**Grand-Mère** est née **LAPERT (Marguerite, Charlotte, Ernestine)** et on évoque quelquefois des membres de sa famille qui sont horticulteurs ou maraîchers à Sanvic. On passe devant une plaque à leur nom sur une porte percée dans le haut mur de silex qui protège leurs jardins en descendant à la plage à pied par la Cavée verte. Née à Harfleur le 17 Juillet 1877 (l'année même où Gambetta somme le Président de la République Mac-Mahon de « se soumettre ou de se démettre »), **Marguerite Lapert**, se marie au Hâvre le 5 Février 1901 avec **Auguste Henri ROUSSEL** (né à Ancretteville-sur-mer le 3 Décembre 1875) avec lequel elle exploite une épicerie 5 rue de la République, près de l'Eglise de Sanvic ; elle va perdre son mari âgé de 28 ans le 31 Octobre 1904 après qu'il lui eût donné deux enfants, **ALFRED**, né en Novembre 1901, et **GEORGES** né le 23 Octobre 1902.

**Généalogie** : Un nom, une histoire - Aujourd'hui : **ROUSSEL**

Patronyme : ROUSSEL. A l'origine, un roux. Une couleur de cheveux qui a donné naissance à bien des familles du Nord... Les 60 000 ROUSSEL que compte la France sont en effet regroupés dans le Nord et le Pas-de-Calais. L'implantation du nom s'effiloche ensuite le long de la Manche, avec deux points forts : la Seine-Maritime et l'Ille-et-Vilaine. L'apparition du nom sur un acte d'état-civil français est antérieure à 1891. Autres noms de même origine : Roussin, Roussot, Roussotte, Rousseau (Le Havre-Pressé 03/12/2002 ; document communiqué par **Roger**.)

Curieusement, je n'ai jamais entendu **Grand-Mère** évoquer le souvenir de son premier mari ... ni même vu à la maison une photographie de ce dernier, notre grand-père paternel, décédé à la fleur de l'âge. **Papa** avait deux ans à la mort de son père et ne me semble pas non plus avoir jamais évoqué sinon son souvenir, du moins ce qu'il connaissait à travers ce qu'on aurait pu lui confier. Discretion et pudeur normandes ?

**Grand-Mère** va se remarier le 4 Juin 1910 avec **Alexandre TURET**. L'épicerie connaît une période de grande prospérité pendant la Première Guerre Mondiale où elle compte parmi ses clients les soldats anglais cantonnés sur le Stade Langstaff voisin. Papa racontait qu'il allait régulièrement y livrer les bidons de lait. Du 22 Octobre 1913 au 30 Juin 1916, il est scolarisé au Lycée du Havre de la sixième à la troisième ; c'est un très bon élève comme l'atteste son Livret Scolaire, apprécié pour son sérieux et son travail ; il brille en Mathématiques (classé 2<sup>ème</sup> d'une classe de 20 élèves en Troisième), en Physique-Chimie, en Histoire Géographie et en Morale.

Son frère aîné, **Alfred**, Auguste, Eugène, décède à l'Hôpital Beaujon rue de Courcelles à Paris le 4 Janvier 1935 ; il est âgé de 33 ans et meurt des suites d'une pneumonie et au cours d'une crise de Delirium Tremens Le service religieux sera célébré en l'Eglise Saint Philippe du Roule.

Il se serait laissé entraîner à boire par des collègues de bureau et aurait même fréquenté une personne peu « recommandable » selon les critères de l'époque. Dans mon souvenir, seul **Grand-Père Turet** osait aborder ce sujet douloureux et délicat, ce qui ne manquait pas d'entraîner un silence gêné voire réprobateur. Mais il existait un portrait photographique d'**Alfred** adulte et des photos de l'époque où il sillonnait la France avec **Papa** et une bande de copains en pratiquant le cyclo-tourisme.

**Document** : La commune de Sanvic, commune très ancienne aurait été bâtie, bien avant l'an mil par une colonie saxonne. Au XVI<sup>e</sup> siècle, les protestants y avaient élevé un temple qui, lors de la révocation de l'Edit de Nantes, en 1685, fut démoli par la jeunesse havraise.

« **Grand-Père** » **Turet**, né le 1<sup>er</sup> Février 1877 au Havre, venait du Grand-Quevilly. Entré très tôt dans la vie active, il avait essayé différents métiers avant de se lancer dans l'importation et la torréfaction de café vert. Il fonda une première entreprise de torréfaction en association avec Monsieur **Léon Delamare**, mais les deux partenaires décidèrent rapidement de se séparer en raison de l'incompatibilité de leurs caractères. **Delamare** s'installa comme transporteur portuaire et **Grand-Père** déménagea son usine au 9 rue Palfray où il continua à spéculer au marché à terme des cafés du **Havre** ... des petits lots qui devinrent plus importants par la suite. Le 4 Juin 1910, Monsieur Alexandre Louis Paul Turet épousa Marguerite Lapert, que le décès de son époux avait laissée veuve avec deux enfants. La guerre de 1914-1918 permit à son entreprise de prospérer, l'usine de torréfaction fonctionnant jour et nuit pour fournir les armées stationnées au **Havre**, ce qui lui permit de fonder une société d'importation indépendante de son activité de torréfaction à la même adresse : « Turet and Co, » puis « Turet & Duparc » et enfin « Duparc & Roussel. » Il y avait également une filiale nommée « Société Cafetière Havraise. » Et voilà de quoi expliquer que **Grand-Père** ait eu les moyens de se retirer rapidement des affaires pour gérer en bourse ses actifs acquis. D'autant plus qu'il avait installé son beau-fils **Georges** comme associé dans la « Société Duparc & Roussel » qu'il avait créée alors que **Papa** était encore trop jeune pour prendre sa succession.

**Grand-Père** se mua sinon en pionnier du moins en globe-trotter et visita en touriste non seulement de nombreuses régions de France mais également la Suisse et même l'Afrique du Nord en 1929 avec son beau-frère **Joseph Saunier**. La « Talbot décapotable » fut embarquée à Marseille le 23 Avril et sur l'autre rive de la Méditerranée entama son périple à travers l'Algérie et les Villes Impériales du Maroc avant d'effectuer la traversée Tanger-Gibraltar pour ramener ses passagers en Europe à la découverte de l'Espagne, de Séville à Madrid, puis jusqu'à Saint Sébastien avant de regagner la France un mois après le départ.

## Journal de Voyage en Espagne : Lettre de **Joseph Saunier**

« ... Cette brave Talbot nous a emmenés convenablement dans cette brousse sauvage Espagnole car si les villes sont belles, la campagne et les villages sont horribles et miséreux, Vive notre Algérie et le Maroc. Madrid, ville grandiose, mais rien à voir avec notre Paris, même pas Séville ... »

N-B : Joseph Saunier avait effectué de 1896 à 1899 un Service Militaire de trente-six mois en Algérie à Cherchell, l'ancienne Césarée, superbe cité antique plus ou moins bien conservée située à environ 90 kilomètres d'Alger.

## D'après notre correspondant « Salon de l'Automobile » **Roger**

« Grand-père venait quelquefois nous rendre visite à Aubervilliers à l'Automne pour se rendre au Salon de l'Automobile. Grand collectionneur de voiture, on le verra successivement au volant d'une Citroën B 12, d'une Citroën C 4, de la première Traction-Avant 7/9 à circuler au Havre en 1936, d'une Renault Monaquatre, d'une Panhard-Levassor, puis après la guerre d'une Fiat 1100 cm<sup>3</sup>, d'une Matford, d'une MG, d'une BMW Cabriolet coque en plastique (révolutionnaire !), d'une nouvelle Bugatti et finalement d'une 4 CV qui finira sa course en 1961 dans un lampadaire de la rue Demidoff, accident qui compromettra l'état de santé d'un vieillard toujours particulièrement alerte et vigoureux à 84 ans. »

## Lettre d'**Alexandre Turet** à son neveu **Michel Saunier** sous les drapeaux :

Mardi 18.12.1950

Mon Cher Michel,

J'ai bien reçu tes lignes et très heureux de te savoir en bonne santé et bien placé pour ne pas te sentir malheureux. Ici, nous allons tous bien, et chez tes parents également, ta grand-mère étant prise comme d'habitude avec son emphysème hivernal.

Georges est à voyager dans l'Est jusqu'à Samedi, Jeannette est partie avec lui Dimanche matin pour passer la journée à Paris, ils ont été au Parc des Princes voir le match Racing et le lendemain matin, il a pris le train pour Dijon et l'Est, ils étaient contents de la partie de Football du Parc, et le soir, après un bon dîner au « Roi de la Bière, » ils sont allés passer la soirée au Théâtre Mogador où le spectacle unique & parfait les a ravis. Jeannette est allée conduire Georges au train à 8 h Lundi matin, et elle est rentrée au Havre à 5 h où tout le monde l'attendait, tu le comprends, Vendredi. Je vais chercher le dindon à la campagne et Lundi, tous réunis, nous penserons à toi en dégustant le « phénomène » avec bien entendu quelques bonnes bouteilles.

Pour toi, tu n'auras pas le bonheur d'être avec nous, mais nous penserons bien à toi, je remettrai à ta mère un bon billet habituel (je l'ai prévenue) et tu pourras ainsi agrémenter ton éloignement.

Pour la voiture Matford, voilà ce qui m'est arrivé ; en rentrant le soir, j'ai ramassé un bout de fil de fer, qui s'est mêlé à la pédale d'accélération, le moteur s'est emballé ; j'ai voulu l'arrêter en tirant sur le bouton « Contact » mais celui-ci m'est resté dans la main, ce qui m'a empêché d'arrêter la mécanique qui s'est emballée d'où bielle sautant, traversant le carter inférieur d'alu, le vidant instantanément dans le garage. J'ai refait souder un morceau et maintenant je remonte.

J'ai acheté (pour éviter de manquer de voiture quand une réparation devient nécessaire une petite « court vite » de la marque Fiat, mais fabriquée aux usines mères de Turin.

Le Directeur du Casino du Havre et d'Etretat était devenu vendeur de cette voiture, étant obligé de se livrer d'une Vedette ; personne ne savait que sa voiture Fiat était à vendre, et j'en ai profité en saisissant l'occasion. Il voulait 480 mille, sur 1 million 850 mille francs en 1947 ; finalement, après essai à 135 km/h sur le plateau du champ d'aviation de Bléville, j'ai eu la « tinette » à 250 mille, il faut dire que comme tombereau d'ordures, elle est un peu là, saleté repoussante de boue, etc. etc., jeu formidable dans les amortisseurs dont un s'est détaché en vitesse (135) et ferrailage du même coup. La remise en état est déjà presque terminée et après la vidange du moteur, j'ai l'impression que j'aurai un bon petit « coucou, » avec soupapes par en dessus, culasse en métal léger et suspension Mercedes, licence de l'ingénieur Français de RAM, formée de deux gros cylindres à l'avant renfermant de l'huile et des ressorts à boudins, comme la Lancia Italienne qui est une merveille de suspension AV bien que délicate.

Et voilà les nouvelles, dès que j'aurai la notice, je te l'enverrai.

A Turet

Quel enthousiasme ! Quelle passion ! Un tel amour de la mécanique échappe totalement à Papa qui reconnaît bien volontiers lui-même ne pas être un « as du volant :

Lettre de **Papa** à Michel Saunier :

Havre le 30 Décembre 1950

Cher Michel,

(...) Par contre, les voitures de marques étrangères (« Achetez Français ! ») sont des objets de musée, à moins qu'avec son tempérament de brocanteur pour ne pas dire chiffonnier, le propriétaire n'entende les vendre en pièces détachées, ce qui serait peut-être le meilleur moyen de rentrer dans son argent.

Il compte vraisemblablement te monter un fonds dans cette spécialité puisqu'il avait déjà rêvé de ce genre de négoce il y a plus d'un lustre pour ton Père et ton Grand-Père (...)

GRoussel.

L'enthousiasme pour la nouveauté, l'innovation technique, le prototype « dernier modèle, » peut parfois entraîner un emballement intempestif ; la décision prise dans la précipitation doit parfois entraîner un ajustement et la négociation d'une sortie honorable :

**Michel Saunier** : Du Signataire du Bon de Commande au Titulaire de la Carte Grise.

« L'apparition d'un modèle aussi révolutionnaire que la Rosengart LR 500 ne pouvait manquer d'attirer l'attention de mon oncle Alexandre, toujours à l'affût des dernières inventions. Prudents par nature, les Saunier étaient davantage portés à considérer avec méfiance le lancement de procédés à la pointe du progrès.

Et pourtant, le 4 Novembre 1933, les Contributions Indirectes établissent le « Permis de Circulation » n° 486 au nom de Saunier Joseph, droguiste, 6 route Nationale au Havre, pour une automobile « Rosengart Type LR 500 » immatriculé 7125 XA 5 ! Acquisition d'autant plus surprenante que ce véhicule dans sa version « deux portes » se prête mal au transport et à la livraison de marchandises, au point qu'il faudra en modifier le coffre ! De plus, donner l'impression d'encourager l'économie Allemande pouvait être fort mal interprété !

Les Saunier fascinés par un modèle d'avant-garde ? Mon oncle Alexandre redoutant le « qu'en dira-t-on » ? Voilà deux hypothèses bien peu vraisemblables l'une comme l'autre ... »

### **Document : « GAZOLINE : Vivre au Quotidien la Voiture ancienne :**

En décembre 1932, Lucien Rosengart dévoile alors la Supertraction LR 500, 9 CV, la première traction avant française, dérivée de l'Adler Trumpf Jupiter allemande. Elle est destinée à conquérir une clientèle d'élite. Trop proche de l'Adler allemande, cette auto est restylée pour le salon de Paris 1934 afin de concurrencer la Traction 7 Citroën lancée six mois plus tôt. Mais la voiture de Rosengart, malgré les commentaires élogieux de la presse, est un échec commercial. »

N.B. Rosengart utilisait de nombreux brevets Allemands et utilisait alternativement des motorisations Adler ou Citroën selon les modèles.

### **Histoire : La Résistible Ascension d'Artuto Ui.**

« Adolf Hitler accède à la Chancellerie d'Allemagne le 30 Janvier 1933. En quelques mois, de Janvier à Juillet 1933, la République de Weimar bascule dans la dictature et la terreur. »

### **Michel Saunier : Finalement, mon oncle Turet aura sa TRACTION AVANT**

« Quelque mois après l'achat d'une automobile Rosengart par son beau-frère, mon oncle Alexandre obtiendra lui aussi le privilège de s'asseoir au volant d'une « Traction Avant » bien Française celle là, une Citroën 350 Type 7-A immatriculée 1650 X A6, série qui correspond à la période Mars 1934-Juin 1935. Ce véhicule, avec lequel mes parents et Georges et Jeannette Roussel partirent en vacances en Bretagne vers le 15 Août 1934, attira bien des curieux sur son passage.»

Papa s'était marié le 31 Août 1929 au **Hâvre** avec **Jeanne René LAUNÉ** née le 9 Août 1910 au **Hâvre**, mais élevée à **Paris** : après le décès de son père, marin-pêcheur, sa mère s'était remariée avec **Monsieur FOUQUET** qui vivait à Paris : En 1927, **Maman** était domiciliée rue de Turbigo à Paris, suivait des cours de dactylographie à l'Ecole Pigier et pratiquait le basket avec un club, « L'Alsacienne Lorraine de Paris. »

Je ne sais pas si Maman a jamais raconté à ses filles les circonstances de sa rencontre avec Papa ... Encore une fois, manifestation de pudeur, de discrétion ?

Nous n'avons jamais connu que notre grand-mère paternelle, **Marguerite LAPERT** épouse **Roussel** remariée après le décès de notre grand-père paternel avec **Alexandre Turet**. **Maman** n'évoquait jamais ses parents jusqu'au jour où je lui fis part du désir de l'institutrice de **Matthieu**, mon second fils, de nous voir réaliser un arbre généalogique. **Maman** déclara qu'elle ne voyait pas bien l'intérêt de ce travail scolaire avant de confier « qu'au moins elle avait été reconnue par ses parents. » Phrase bien énigmatique que la lecture de l'Acte de Naissance élucida :

« Du onze Août 1910 à midi, Acte de naissance de Jeanne Renée du sexe féminin née le neuf de ce mois à deux heures du soir en cette ville de père et mère inconnus. Ainsi déclaré, dressé par nous, Conseiller Municipal Officier de l'Etat civil délégué sur la déclaration faite par Madame Vatinel née Louise Varnière, sage-femme âgée de vingt quatre ans demeurant au Hâvre qui a assisté à l'accouchement en présence de Eugène Varnière , sans profession, âgé de vingt-six ans, demeurant à Fréville (Seine Inférieure) et de Elisa Le Gac, sage-femme, âgée de trente quatre ans demeurant à Sanvic (Seine Inférieure) et après lecture la déclarante et les témoins ont signé avec Nous la présente. Acte fait double. »

Cet acte porte en marge :

« LAUNÉ Renée Jeanne Père et Mère inconnus. Reconnu par **René François Emmanuel Launé** et par **Emma Lucienne Eugénie Lefèbvre** ses père et mère, suivant acte reçu en cette mairie le 9 Septembre 1910. »

**Launé René François Emmanuel** né en 1884 figurait sur les rôles des **Inscrits maritimes**. Maman disait qu'un de ses parents avait navigué sur la « Belle Poule, » goélette qui avait ramené les Cendres de Napoléon (1839/1840).

Le 26 mars 1834 fut baptisée la troisième « Belle Poule. » En novembre 1840, alors commandée par François d'Orléans, Prince de Joinville, elle ramena les cendres de Napoléon de l'île Sainte Hélène jusqu'à Cherbourg. Le gouvernement avait affrété le vapeur Normandie pour transporter le corps de Cherbourg jusqu'au **Val de la Haye**, en Seine. La goélette « Belle Poule » actuellement en service actif a été lancée en janvier 1932. On l'a vue à Rouen en 1989 pour les " Voiles de la Liberté " et en 1994 pour " l'Armada de la Liberté ".

Il y a effectivement une colonne commémorative sur les bords de la Seine devant le restaurant.

Maman avait une demi-sœur de 13 ans sa cadette, **Georgette FOUQUET**, née à Paris (10<sup>ème</sup> arrondissement) le 23 Février 1923, reconnue presque un an plus tard le 5 Janvier 1924 à Paris (3ème Arrondissement) par sa mère Madame **Emma Lucienne Eugénie LEFÈVRE**, puis par Monsieur **Jules Hippolyte FOUQUET** le 1<sup>er</sup> Février 1926. **Georgette** fut finalement légitimée par le « mariage subséquent » de Monsieur **Jules FOUQUET** et Madame **Emma LEFÈVRE** contracté à Paris le 13 Février 1926. Au décès de ses parents, **Georgette** fut recueillie par son oncle **Eugène LEFÈVRE** qui habitait Joinville-le-Pont, et après le décès de ce dernier en 1933 par sa demi-sœur et son mari. Elle avait alors 10 ans et sa demi-sœur mariée depuis 4 ans venait de mettre au monde à dix mois d'intervalle deux enfants, un garçon et une fille, **Simonne** et **Roger**, âgés respectivement d'environ 2 et 3 ans. **Georgette** suivit sa scolarité jusqu'à l'âge de 16 ans à l'Institution du Sacré Cœur rue Aristide Briand au Havre qu'elle quitta en 1939.

**Georgette** suivit les pérégrinations de la famille, l'exode, le retour au Havre puis à **La Poterie** où elle aidait Maman et Grand-Mère à faire « tourner » une maisonnée de cinq adultes, six enfants, sans compter **Michel Saunier** qui y était accueilli, rejoint pendant le siège du Havre par sa mère **Marie** et ses Grands-Parents, **Joseph** et **Angéline**.

**Georgette** avait fait la connaissance d'un Ecossais du détachement au repos dans la ferme **Dubuc**. Cette liaison resta sans suite au départ de ce dernier. Après sa majorité (elle avait soufflé ses 21 bougies en 1944), elle décida de s'émanciper et de quitter **La Poterie** ; elle sera emmenée par Grand-Père chez sa sœur **Angelina Saunier** qui l'a recueillie avant son départ pour Paris.

« Quelques notes, le petit conservatoire de **Mireille** : Cendrillon des Temps Modernes. »

« Je revois **Georgette**, qui pour moi était la bonne. Je la voyais toujours travailler, faire le ménage, laver la vaisselle et quelquefois se faire rabrouer par Grand-Père ou Papa. ... Elle avait une petite chambre mansardée sous les toits. Comment a-t-elle quitté la maison ? Mystère ? Papa l'aurait rencontrée un Dimanche à Etretat avec un soldat noir américain et l'aurait giflée ... Lui a-t-il demandé alors de quitter la maison ? Je n'ai jamais pu en savoir plus ... »

**Mireille** (suite) : La répartition des tâches entre garçons et filles au sein de la famille.

« Le matin, les filles faisaient les lits des garçons et les leurs. Le soir, elles ciraient les chaussures des garçons à la cave après avoir fait leurs devoirs. Elles mettaient la table, lavaient la vaisselle (Josette lavait et j'essuyais et nous profitions de ce moment pour nous raconter nos histoires de filles.) Elles pouvaient encore avoir à faire le ménage, laver les pavés et cirer les parquets quand il n'y avait pas de bonne à la maison. Il leur fallait aussi quelquefois faire les courses en veillant bien à ramener la monnaie que Maman vérifiait scrupuleusement avant d'inscrire les dépenses dans son Livre de Comptes. Je m'étais

spécialisée dans la confection des friands, des pissaladières, des mille-feuilles et des diplomates, Simonne dans celle des pommes de terre au chocolat. De plus, avec Josette, nous devions souvent nous occuper d'André, le plus jeune de nos frères et quelquefois aussi repasser le linge. »

Quant à l'existence de **Georgette**, je n'oserai pas aller jusqu'à affirmer que je l'ignorais totalement, mais je ne l'ai jamais entendue qu'évoquée allusivement avant le décès de **Papa** le 26 Juillet 1969. **Georgette** tenta alors de renouer avec **Maman** avec qui elle fit quelques voyages à l'étranger avant qu'à nouveau les relations ne s'espacent. Elle décèdera à Issy-les-Moulineaux le 31 Mars 2001 à l'âge de 78 ans.

#### « Quelques notes ... le petit conservatoire de Mireille. »

« J'ai tenté en vain de parler de Georgette avec Maman lors de nos promenades dans Paris, mais elle se mettait en colère et refusait d'aborder le sujet. Nos parents ne parlaient jamais de leur enfance ni de leur jeunesse. Et Grand-Mère avait toujours l'air triste comme accablée par un fardeau trop lourd sur ses épaules ... »

Les grossesses, les accouchements, les naissances relevaient décidément des sujets dont on évitait de parler ... liés de trop près sans doute à l'autre grand « tabou » : la sexualité. « Les filles en sauront toujours bien assez ! » La malédiction originelle est une fatalité acceptée avec résignation de toute éternité : « Tu enfanteras dans la douleur ! » L'éducation sexuelle, la contraception, la prévention des maladies dites « honteuses, » ne peuvent intéresser les jeunes filles de bonne famille ... d'ailleurs leurs mères en savent à peine plus long ... Ni la recherche du plaisir, ni celle de l'épanouissement de l'individu, ne sont à l'ordre du jour.

En 1928, le Docteur Ogino détermine la période fertile du cycle ovarien. Cette méthode aléatoire de contraception est reprise dans le livre « Au service de l'Amour » de J. Carnot dont la première édition remonte à 1939. **Papa** en a soigneusement recopié les recommandations pratiques sans que je puisse déterminer la date de l'édition consultée ; ses notes portent de sa main à côté de la mention du titre la remarque « pour curés, » autre manière de signaler que cet ouvrage a bien reçu l'imprimatur, je suppose.

Extraits :

« Généralement, les femmes sont malades, non à cause des enfants qu'elles ont, mais à cause de ceux qu'elles n'ont pas (...).

Si, malgré votre foi et votre courage, des raisons graves paraissent s'opposer à de nouvelles naissances à votre foyer, soyez d'une entière loyauté pour juger, en conscience et devant Dieu, de ce qu'il faut faire. *Il n'y a qu'une seule réponse honnête à cette question : s'abstenir des relations conjugales, dans la mesure où c'est nécessaire. User du mariage contre nature, c'est toujours enfreindre l'ordre naturel et la loi divine et c'est pécher. Aucun motif, si grave fût-il, ne peut l'autoriser.*

Peut-on limiter l'usage du mariage aux seuls jours stériles (méthode dite : d'Ogino) ? — Rechercher systématiquement les époques où, par suite de circonstances physiologiques, l'acte conjugal ne peut produire son effet naturel, c'est risquer de causer de graves dommages non seulement à la société, pour qui le mariage est institué, mais même aux époux. On ne peut donc adopter cette pratique sans raisons proportionnées aux graves risques

qu'elle comporte. En ces cas, il y a lieu de consulter un médecin consciencieux. »

La carte de la « Fédération Nationale des Familles Nombreuses » encourage patriotiquement à la natalité « Tant valent nos Foyers, Tant vaudra la France » et la Célébration de la « Fête des Mères » (officialisée par Décret le 25 Mai 1941 par le Maréchal Pétain) récompense les mamans de leurs peines et de leurs sacrifices ; les enfants rédigent des compliments de leur plus belle écriture, prennent de bonnes résolutions pour aider à la maison et décoorent leur rouleau de papier de dessins tricolores :

Compliment de **Josette** à sa Maman à l'occasion de la Fête des Mères :

« Chère Maman,

Je travaillerai pour toi, Chère Maman, toi qui m'a soignée, qui m'a appris à faire mes premiers pas, qui m'a nourrie, qui m'a appris à parler, même à sourire.

Maintenant que je suis plus grande, je te promets de bien travailler à l'école, de ne plus te désobéir, et pour que tu te fatigues moins, je t'aiderai dans le ménage ; je t'éviterai des voyages inutiles que je pourrai faire et je ferai tout ce que je pourrai pour toi.

Ma Chère Maman, je t'embrasse bien affectueusement.

Le 3 Juin 1945

**Josette** »

En 1929, l'année même où est célèbre le mariage de mes parents, **Freud** déjà « célèbre » pour avoir écrit en 1920 « Au-delà du principe du Plaisir » publie « Malaise d'une Civilisation » où il dénonce la chape de plomb que « la religion, la morale civilisée, » bref toute l'idéologie dominante de la « bonne » société de l'époque, font peser sur l'enfant. En 1934, à Berlin, les nazis brûlent ses livres ... Les bien pensants n'avaient pas attendu cet autodafé pour étouffer son cri d'alarme ...

Bien sûr, il est hors de propos d'exagérer ou de dramatiser la part d'ombre que l'on peut retrouver jusque dans l'histoire des familles qui ont mené la vie même la plus banale possible. Le non-dit, délibérément caché, soigneusement dissimulé ou simplement tu, jamais abordé, reste aussi irréductible qu'inévitable. Il évite de pratiquer ces mensonges qu'on qualifie parfois de « pieux » auxquels on a recours pour épargner les âmes « sensibles » des enfants.

« Fruits des accidents ou des hasards de l'existence, d'une lâcheté passagère ou d'une volonté d'épargner aux descendants la souffrance, l'opprobre ou l'exclusion dus aux troubles du passé, ces vérités enfouies ... sous forme de non-dits ou de mensonges, ces secrets ont longtemps été liés à des questions de morale (fille-mère, adultère, divorce...) ... que la société moderne juge bien moins sévèrement. Mais ils gardent toute leur ampleur sur les questions de filiations ... de même que sur les interdits absolus (viol, inceste). (Serge Hefez)

Ce psychiatre dans ce bref extrait d'un article du journal « Le Monde » du 22 Mai 2004 omet dans cette liste non-exhaustive d'autres « vérités » encore qui

n'étaient pas jugées « bonnes à dire » pour la réputation d'une famille honorable : les problèmes de santé, les maladies mentales, l'alcoolisme, le jeu, les suicides, la folie ou simplement la dépression passagère, sans parler des « maladies honteuses, » de certaines « déviances, » ces « mœurs particulières » dont on ne parlait qu'à voix basse, ou encore les pauvres « brebis galeuses » vite condamnées par les bien-pensants pour une peccadille de jeunesse et sans lendemain, etc...

Mais l'opprobre menaçait également ceux qui n'avaient pas réussi sur le plan professionnel ou avaient été victimes d'un revers de fortune, d'une entreprise qui avait mal tourné ou d'un changement de situation ...

### **Secret d'Etat ... un silence assourdissant**

« Pendant c'temps là moi j'vis à Aubervilliers  
C'est un p'tit coin perdu au bout d'la misère  
Où l'on a pas tell'ment d'questions à s'poser  
Pour briffer fait bosser mon 'tit père. »

(« Monsieur Tout Blanc » de **Léo Ferré**, 1949  
Chanson Interdite par le Comité d'Ecoute de la Radiodiffusion Française)

Aubervilliers est une ville ouvrière de la « banlieue rouge » ; sa population cosmopolite compte une forte communauté d'origine nord-africaine victime de la rivalité sanglante qui oppose les partisans de Messali Hadj du Mouvement National Algérien (MNA) et ceux du FLN (Front de Libération Nationale). La lutte sanglante et fratricide qui oppose ces deux clans entraîne de nombreux règlements de comptes en pleine rue. Un algérien sera exécuté d'une balle dans la tête sur le trottoir à deux pas de notre porte. Le quartier sera quadrillé par les Gardes Mobiles pendant cette guerre qui n'ose pas dire son nom et qu'on baptise officiellement « d'évènements » ou « d'opérations de pacification et de maintien de l'ordre. » La pratique de la torture est officialisée : Le Parti Socialiste a voté les « pleins pouvoirs » et le Parti Communiste se soucie fort peu de la condition de ces prolétaires originaires de ces colonies en lutte pour leur indépendance. L'horreur du massacre de la « nuit noire » du 17 Octobre 1961 sera totalement occultée par la presse ; la répression sauvage de la manifestation pacifiste de Charonne le 8 Février 1962 ne fera pas l'objet d'une enquête. Les auteurs et les commanditaires de l'enlèvement de Ben Barka à Paris le 29 Octobre 1965 ne seront jamais clairement identifiés. Le principal suspect, Figon, est retrouvé « suicidé » à deux pas de la Place de l'Etoile.

« L'Histoire est devenue un mystère mais les mystères se vengent » écrit **Marguerite Duras**. « Secret-Défense, » « Sûreté de l'Etat » ou « Intérêt suprême de la Nation, » toute tentative pour révéler la vérité et ameuter les consciences est vite étouffée.

Ni les manœuvres Nord-Africains qui travaillent à l'Entrepôt, ni la femme de ménage Tunisienne qui nous a fait découvrir un plat qui semblait encore à l'époque tout à fait exotique sous nos latitudes, le « couscous, » ne feront jamais la moindre confidence sur la difficulté de leurs conditions de vie quotidienne.

Et nous abordons maintenant un autre grand secret : l'argent, les revenus, les biens, la fortune ... Le secret bancaire est jalousement gardé au sein de la famille !

Il est bien évident que les parents étaient très réticents à aborder les questions d'argent ... et par exemple, mon père refusa tout net de me remettre un double de sa déclaration de revenus pour me permettre d'obtenir une bourse d'études ... Cette inquisition de l'administration sur un sujet « tabou » relevait du « totalitarisme d'état » !. De même, n'était jamais abordée devant les enfants toute affaire pouvant avoir impliqué un lien avec la Justice.

Le silence est d'or ... mais il est vrai que la « période grise » de l'Occupation, autre tabou, ne se prêtait guère à une explication simple devant les plus jeunes qui n'avaient aucune expérience de la complexité de la situation à l'époque et qui auraient été naturellement enclins à porter des jugements sans appel en fonction de la version « héroïque » de l'Histoire réécrite a posteriori par les vainqueurs.

Par ailleurs, ce qu'il fut convenu d'appeler « l'Affaire **Duparc Roussel** » illustra douloureusement le fait que la « Justice » sanctionne non pas le bon droit d'un plaignant, mais la subtilité des manœuvres du plus cynique des deux adversaires pour entraîner par la ruse la défaite de l'autre partie sans enfreindre la loi. Papa accepta de voir transformer la SARL « **Duparc-Roussel** » en Société Anonyme afin d'obtenir le statut de salarié et de faire ainsi bénéficier les siens des avantages sociaux tels que la Sécurité Sociale et les Allocations familiales. En 1952, **Duparc** accepta ce changement de statuts de la société sous réserve d'être l'actionnaire majoritaire et, alors que **Roger** se trouvait « sous les drapeaux, » (15.01.52- 30.06.53), il « noyauta » le Conseil d'Administration avec des membres de sa famille ou des employés à sa solde et manœuvra pour priver **Papa** de son mandat et finalement le congédier. Libéré de ses obligations militaires, **Roger** refusant de partir de son plein gré fut à son tour congédié six mois plus tard pour « indiscipline et manque de production, » prétexte fallacieux qui fut dénoncé au Conseil des Prud'hommes. **Papa**, convaincu à juste titre de son bon droit, s'obstina à plaider pendant des années sans jamais réussir à convaincre le tribunal de la perfidie des procédés de son associé.

En Juillet 1955, j'ai 15 ans ... et je ne suis pas peu fier de venir de passer avec succès mon Brevet et d'avoir remporté en Classe de Troisième le Prix d'Excellence pour la troisième année consécutive au Lycée. Tout à mon euphorie, je ne soupçonnais nullement les bouleversements qui se préparaient ! Ma vie allait basculer du jour au lendemain et pourtant je n'ai rien vu venir. Aucun soupçon ne m'avait effleuré, aucune information n'avait filtré, je n'avais aucun pressentiment ... encore une fois, culte du secret ou volonté de ne pas perturber la tranquillité d'esprit de celui qu'on nommerait aujourd'hui un « ado » et qu'on traiterait déjà en adulte.

En dehors du fait que **Papa** à son retour du bureau était de plus en plus taciturne, pour ne pas dire accablé par les vexations quotidiennes qu'il subissait, et préoccupé par son avenir et celui de sa famille, la vie semble suivre son petit bonhomme de chemin ... Peut-être aurais-je dû attacher plus d'importance au fait que **Papa** avait ramené une machine à écrire à la maison, passait beaucoup de temps dans le salon à travailler et à téléphoner, se rendait régulièrement à Paris ... L'ordre des choses me semblait immuable, et la mobilité professionnelle comme phénomène de société n'était pas encore devenue une notion communément admise ni d'ailleurs acceptée socialement comme honorable. D'où certainement aussi pour **Papa** la tentation de ressentir ce revers de fortune, ce coup du sort, comme un échec même s'il conservait intacte sa combativité et faisait preuve dans l'adversité de ce que les psychologues baptisent aujourd'hui « résilience. »

Le changement de cadre de vie va s'opérer en un tournemain. Déménagement, installation dans l'appartement au-dessus de l'Entrepôt 32 rue Bordier à Aubervilliers, acheté à un Berrichon, M. **Thidet**. La Rentrée Scolaire se fait dans la foulée, « tambour battant, » au Lycée Voltaire (Avenue de la République, Paris XIème) la même semaine. La veille du jour de la Rentrée, **Josette**, déjà « parisienne » depuis plusieurs années pour ses études de kinésithérapie, nous fait reconnaître, à **André** et à moi, l'itinéraire pour se rendre à pied jusqu'à la station « Porte de la Villette » avant de nous initier au monde souterrain des lignes et correspondances du réseau « Métropolitain » jusqu'à la

station « Père Lachaise. » Une « première » pour ces petits provinciaux projetés brutalement dans la vie de la capitale ... si « innocents » et désemparés que je ne sais même pas orthographier sur mes fiches d'inscription le nom de ma nouvelle commune de résidence : **A.U.B.E.R.V. I. L. L. I. E. R. S**

La ville tirerait son nom d'un domaine agricole (*villare*) détenu par un certain Albert ou Aubert. Aubervilliers n'apparaît pas dans les archives avant 1060. Le village est jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle peuplé d'agriculteurs. La proximité des marchés de Paris favorise la culture maraîchère. La Révolution industrielle et l'expansion de Paris changent radicalement la ville. Les industries s'installent au bord du canal, tandis que les ouvriers viennent habiter la banlieue, moins chère que la capitale. Depuis, Aubervilliers est une ville multiculturelle où cohabitent de nombreuses nationalités.

#### « Quelques notes ... le petit conservatoire de **Mireille**. »

« Je ne me souviens guère de notre déménagement à Aubervilliers qui, pourtant, devait être une opération de grande envergure ... Ce n'est pas de gaieté de cœur qu'on quitte Le Havre, la plage, les copains et copines, les souvenirs ... pour une banlieue déshéritée comme Aubervilliers. »

Le changement de cadre de vie est brutal et les épreuves à surmonter sont considérables faute d'initiation aux nouveaux repères. J'ai quitté le Premier Cycle pour le Second Cycle, je dois m'intégrer à une nouvelle classe où je n'ai aucune chance évidemment d'apercevoir une tête connue, d'ailleurs je n'ai pas eu la moindre occasion de rencontrer un garçon de mon âge depuis mon arrivée dans la région parisienne.

Je rappelle pour mémoire qu'à cette époque les lycées ne sont pas mixtes, et les camarades de classe issus du quartier de la République ou de Belleville n'ont qu'une très lointaine ressemblance avec les fils de la « bonne » bourgeoise du Havre. Ils sont à mes yeux beaucoup moins « scolaires, » c'est à dire qu'on peut les définir essentiellement comme individualistes, mûrs, adultes, ouverts au monde extérieur : ils fument, lisent le journal, parlent « politique », s'habillent de façon moins uniforme, disposent d'argent de poche, s'intéressent au cinéma, vont au théâtre ... et disparaissent pendant les récréations pour aller boire en vitesse un « expresso » au « Café de la Poste » voisin ...

Le Lycée Voltaire accueille dans ses locaux l'IDHEC, Institut des Hautes Etudes Cinématographiques et certains de mes professeurs sont des spécialistes de l'histoire du septième art ; le Ciné-Club du Lycée du Havre avait déjà

auparavant initié quelques élèves à l'appréciation des chefs-d'œuvre de ce nouveau media.

Autre difficulté majeure à surmonter, le niveau, dont je me rends compte dès que les professeurs rendent les premiers devoirs corrigés : les copies du brillant élève du Lycée du Havre sont sévèrement notées ... et annotées de commentaires parfois blessants particulièrement décourageants pour l'avenir. Il me faudra un bon trimestre à travailler d'arrache-pied pour comprendre les nouvelles règles du jeu ... l'uniformité du système scolaire héritée des réformes de Jules Ferry ne se traduit pas forcément par l'harmonisation des exigences d'un établissement à l'autre. Leçon utile à retenir pour l'avenir ... d'un futur enseignant qui ne gardera pas rancune au système de ces humiliations.

La vie quotidienne dans l'appartement d'Aubervilliers est rythmée par les allées et venues des camions. Les livreurs démarrent très tôt le matin avec leur cargaison de casiers d'eaux minérales, de bières et de jus de fruit. Le plastique n'a pas encore envahi notre environnement, les caisses sont en bois et les bouteilles en verre, d'où la nécessité de navettes pour récupérer dans les cafés et les épiceries les verres consignés. Les journées peuvent être interminables, et les opérations au départ et à l'arrivée des « 2 tonnes cinq Renault » s'accompagnent inévitablement du contrôle des chargements, et leur retour, en fin de journée ou en début de soirée, de la vérification des factures et du montant des recettes avec des livreurs qui fonctionnent au « ballon de rouge ». L'approvisionnement se fait « en vrac » par semi-remorques ou par wagons entiers et de nombreuses manipulations sont indispensables pour stocker la marchandise puis la conditionner en casiers pour la livraison aux détaillants.

L'entrepôt produit également une « limonade-maison » très prisée des consommateurs des cafés musulmans. L'astreinte pour le « patron » est permanente et en période de pointe quand la chaleur s'abat sur Paris, **Papa** met lui-même la main à la pâte et fait appel aux « volontaires désignés » pour faire face à ce « coup de feu. » Les étudiants pratiquent l'alternance, le stage en entreprise avant la lettre ! **Jean** a appris à tirer la limonade ... mais la limonade peut avoir un caractère « explosif » et la bouteille faire ses « mauvais coups » par en dessous, lui entaillant la jambe malgré le capot de sécurité de la machine. Ce qui n'émeut guère les durs-à-cuire, des manœuvres « bruts de décoffrage, » mais cependant plutôt « bons gars, » autour de lui. « C'est le métier qui rentre ! » **Jean** en reste « soufflé » mais moins que le jour où dans une raffinerie de la banlieue de **Rouen**, une explosion le projettera du haut du wagon où il contrôlait la pression du gaz. Malheureusement, cet accident du travail lui laissera des séquelles ... mais ne pouvait le dissuader de se livrer à la pratique du « tennis, » sport qu'il affectionnait particulièrement.

Roger est « sur le pont » et son statut de « fils du patron » lui confère plus d'obligations que de privilèges. Son « permis de conduire militaire » est vite converti en « permis poids lourds » et il vit bientôt au même rythme que les livreurs. Sa carrure et son entraînement de rugbyman ne le préservent pas des douleurs lombaires liées à la pénibilité des tâches de manutention. Les conditions de travail dans ce domaine professionnel n'exigent que « la force des bras, » le brasseur-limonadier est une « brassier, » par définition, celui qui loue ses bras à la journée ... et les journées sont longues ... Et dans cette « banlieue rouge, » le « prolétaire » est plutôt fier de ne vivre que de son travail ... même si le « parti » omniprésent dénonce chaque jour dans « l'Humanité » son exploitation.

« - (Nos paroissiens ) n'admettent qu'une règle qui résume toute leur philosophie : faire son devoir ...

Je sais ... mais si notre « devoir » était de tenter de vivre heureux ? Seulement, voilà, à Vattetot, on ne veut surtout pas se poser cette question ! ... On refuse la vie parce qu'on ne s'y sent pas à l'aise. »

A deux pas de Paris, il n'y a que les « boulevards des Maréchaux » à traverser, difficile de profiter des charmes de la ville-lumière ! **Papa** et **Maman** s'offrent quelquefois un spectacle d'opérette au Châtelet ou à Mogador où triomphent à tour de rôle Georges Guétary ou Luis Mariano, le récital d'un chanteur en vogue, ou une pièce de Théâtre de Boulevard. Le Dimanche après-midi peut nous retrouver au « Parc des Princes » pour un match de football ... surtout si le HAC est en déplacement à Paris.

#### « Quelques notes ... le petit conservatoire de **Mireille**. »

« Heureusement, Paris est à notre porte, les spectacles, l'Olympia, Bobino, Le Châtelet, les grands magasins et les promenades dans les beaux-quartiers ... J'accompagnais Maman quand elle allait faire du « shopping,. » ou André qui faisait du patin à roulettes sur les quais de la Seine ... Une de mes camarades de classe du Lycée a réussi à faire ses débuts au théâtre dans une pièce de Tchekhov ... sa brève carrière se terminera tragiquement par un suicide...»

**Roger** se lasse vite de sa condition d'esclave des « temps modernes. » De plus, l'avenir de cette branche de la distribution semble incertain : Très vite, il se rend compte que ses chances de réussite professionnelle à long terme, il aurait intérêt à aller les chercher dans d'autres domaines d'activité où ses qualités personnelles lui permettraient de faire ses preuves, de s'épanouir et de réussir.

Les relations se tendent à la maison, l'atmosphère est lourde de menaces, le dialogue est ponctué d'éclats de voix qui alternent avec des silences pénibles ... **Papa** est déçu car dans son idée il était persuadé d'avoir fait le maximum pour ses enfants et envisageait qu'il était implicitement et définitivement acquis que **Roger** lui succèderait automatiquement après une période de partenariat ... comme **Grand-Père**, je suppose, lui avait mis le pied à l'étrier ... L'implicite, c'est ce qui n'est pas exprimé, encore une variante du silence en quelque sorte ... source de bien des malentendus !

**Roger** n'avait d'ailleurs pas abandonné ses liens avec **Le Hâvre** où il a rencontré la jeune femme qui deviendra son épouse, **Yvette Jannin**, secrétaire à la Brasserie Paillette, entreprise en plein centre-ville dont les vapeurs de fermentation de houblon parfument le ciel du **Hâvre** en alternance avec les raffineries de Gonfreville-l'Orcher. La décision irrévocable de l'aîné des garçons de s'installer définitivement au **Hâvre** ne va pas manquer de provoquer des discussions animées qui fatalement dégénèrent vite en explications orageuses : son départ précipité entraîne un véritable drame familial où, comme il se doit, chacun campe fièrement sur ses positions sans céder d'un pouce.

Le mariage de **Roger** et d'**Yvette** a lieu au **Hâvre** dans la plus stricte intimité en l'absence des **Roussel** (à l'exception de **Simonne** et **André**) le 10 Août 1957, mais heureusement, comme toujours en pareil cas, les choses finiront par

s'arranger et les relations familiales un temps menacées seront finalement renouées grâce à une médiation par « **Grand-Père** » Turet.

La forte personnalité de **Roger** et son aptitude à établir de solides relations basées sur la confiance lui permettront rapidement de se faire une « belle » situation comme « cadre commercial extérieur » au service de la Raffinerie Antar qu'il quittera en 1988 en « congé d'attente de retraite » jusqu'à son soixantième anniversaire le 29 Mai 1991. Son installation au **Hâvre** est définitive et il continue sans relâche à se livrer systématiquement à l'exploration des recoins les plus secrets de la Normandie ... à la recherche de toutes les bonnes adresses de petits restaurants ou de fournisseurs de produits du terroir.

Comme dans la célèbre chanson composée en 1836 sur le bateau qui le ramenait de Rouen à Sainte Adresse par un Rouennais, Frédéric Bérat, « Ma Normandie, »

Quand tout renaît à l'espérance, Et que l'hiver fuit loin de nous, Sous le beau ciel de notre France, Quand le soleil revient plus doux, Quand la nature est reverdie, Quand l'hirondelle est de retour, J'aime à revoir ma Normandie C'est le pays qui m'a donné le jour.!	J'ai vu les champs de l'Helvétie, Et ses chalets et ses glaciers ; J'ai vu le ciel de l'Italie, Et Venise et ses gondoliers. En saluant chaque patrie, Je me disais : aucun séjour N'est plus beau que ma Normandie ! C'est le pays qui m'a donné le jour.
--	---

Il est un âge dans la vie  
Où chaque rêve doit finir,  
Un âge où l'âme recueillie  
A besoin de se souvenir.  
Lorsque ma muse refroidie  
Aura fini ses chants d'amour,  
J'irai revoir ma Normandie !  
C'est le pays qui m'a donné le jour.

malgré cet interlude parisien, comme **Roger**, finalement **Simonne**, **Jean**, **Mireille**, **Pierre**, et leurs parents eux-même finiront par choisir de retrouver, certains pour quelque temps, d'autres définitivement, la Normandie et ses pommiers en fleurs.

D'Aubervilliers, on partait parfois le Dimanche pour rendre visite à nos grands-parents. **Roger** en profitait pour aller retrouver **Yvette**. Nous faisons un pèlerinage nostalgique sur le Boulevard Maritime. L'un de ces voyages avait failli se terminer tragiquement en 1956: La 203 familiale quitta malencontreusement la route un beau matin dans la descente de Bolbec alors que **Roger** reconduisait **Grand-Mère** qui était venue retrouver quelques jours son fils à Aubervilliers et **Jean** se retrouva hospitalisé à la clinique de Gruchet-le-Valasse avec une jambe cassée.

D'autres voyages étaient teintés de tristesse quand il fallait accompagner un parent à sa dernière demeure : **Grand-Mère** décède le 31 Août 1956 à l'âge de 79 ans, un an après notre départ du Hâvre, **Grand-Père** le 14 Décembre 1961

**Etat civil Décès :** Le Havre Mardi 4 Septembre 1956

M. Alexandre TURET, son époux ; M. et Mme Georges ROUSSEL, ses enfants ; Simonne, Roger, Jean, Josette, Mireille Pierre et André ROUSSEL, ses petits-enfants ; M. et Mme Joseph SAUNIER, ses beau-frère et belle-sœur ; M. et Mme Raymond SAUNIER, ses neveu et nièce ; M. et Mme Michel SAUNIER, ses petit-neveu et petite-nièce ; la famille et les amis, font part du décès de

Madame Alexandre TURET

née Marguerite LAPERT

survenu le 31 Août 1956, dans sa 80<sup>e</sup> année munie des Sacrements de l'Eglise. Les obsèques ont eu lieu le lundi 3 Septembre en l'église Saint-Vincent-de-Paul, dans l'intimité.

7 rue François Millet, Le Havre

32 rue Bordier, Aubervilliers.

**Grand-Mère** en voyage emmenait avec elle le drap qu'elle avait choisi comme linceul et avait préparé au crayon sur une feuille arrachée d'un Livre de Comptes le brouillon de son faire-part de décès avec la mention « L'inhumation a eu lieu dans l'intimité. Pas de cérémonie et pas de deuil » et la répartition de ses bijoux : « Mon sautoir et quatre chaînettes pour Jeannette, Simone, Josette, Mireille. Voilà mes dernières volontés. Marguerite. »

Grand-Père a ajouté à l'encre rouge sur une autre liste de bijoux placés dans un coffre : « Toutes les bonnes depuis la bossue et la femme de ménage Arlette ont surpris Mme Turet cachant ces papiers. »

**Simonne** : La carrière itinérante de **Simonne** comme auxiliaire d'enseignement d'EPS lui fait sillonner la Normandie au gré des nominations : Eu, Brionne, Bernay, Alençon ... Lasse de cette existence nomade, elle renonce imprudemment à tout espoir de titularisation et, après une opération délicate de la vésicule biliaire, sur les conseils d'une amie, se lance dans le démarchage et la publicité. Cette nouvelle carrière où elle ne rencontrera que déboires et déceptions l'entraîne en Bretagne, d'abord à Rennes puis à Saint-Georges-de-Chesné où elle décèdera le 7 Août 2000. Elle avait fêté ses soixante-dix ans un mois auparavant aux « Forges de Paimpont » en compagnie de **Pierre** et **André**, faisant preuve là encore de son indomptable joie de vivre. Consciente de son rôle d'aînée et naturellement dévouée, elle s'était fait un devoir de revenir régulièrement à **Rouen** pour accompagner la fin de vie de **Papa** et les derniers jours de **Maman**. A sa demande, ses cendres furent dispersées près du Phare d'Antifer ... émouvant dernier témoignage d'attachement à la Normandie.

**Jean** avait fait une brève apparition au Lycée Voltaire, mais il choisit finalement d'opter pour l'enseignement par correspondance afin de se préparer pour une carrière proche de la nature dans les « Eaux et Forêts. » Il abandonne sans remords la banlieue parisienne pour le cadre champêtre et gallo-romain de Lillebonne où finalement, son Diplôme d'Architecte en poche, il laissera son témoignage, la Maison de la Culture, édifiée selon ses plans. C'est également en Normandie à Rouen qu'il choisira de faire célébrer son mariage avec **Françoise Neveu** le 1<sup>er</sup> Juillet 1963. Le repas de noces aura lieu à « L'Ecu de France, » une

demeure historique, dont la prestigieuse façade à colombages domine la Place du Vieux Marché, où Jeanne d'Arc fut brûlée vive le 30 Mai 1431.

Mes deux garçons, **Thomas** et **Matthieu**, assistèrent à mes côtés le 27 Mai 1979 à l'inauguration par le Président de la République, Valéry Giscard d'Estaing, de la moderne Eglise Sainte Jeanne d'Arc.

« Son architecte, Louis Arretche, a voulu renouer avec la tradition de beaucoup de vieilles églises normandes en donnant à l'édifice la forme d'un bateau renversé : il a pour cela retrouvé les principes de la construction navale traditionnelle et la structure en bois reste apparente au-dessus de la nef. L'extérieur, résolument moderne, évoque la mer avec une couverture d'écailles en ardoises ou en cuivre. »

### **Croquis, Esquisses et Portraits Jean**

« Un architecte naît ...

Dès ma plus tendre enfance, à La Poterie, la passion pour construire et inventer faisait partie de mes jeux favoris. Je me souviens de mes premières constructions de blockhaus à base de terre argileuse implantés sur le talus situé derrière la maison, près du noyer.

Michel Dubuc participait activement à ces architectures de terre.

Ces volumes abritaient, à l'intérieur, des soldats de plomb, des canons, et, à l'extérieur, en guise de camouflage, étaient recouverts de terre peinte et de filets.

Afin d'étendre nos activités, nous avons mis en chantier « le » téléférique bricolé à l'aide d'une vieille caisse en bois et d'une roue de trottinette. L'engin se déplaçait en équilibre sur un câble fixé près de la porte du grenier, au-dessus du garage, et était censé alimenter en vivres et en munitions les blockhaus situés à environ 60 mètres.

Je pense que ces jeux d'enfant ont contribué à ma passion pour la création.

Plus tard, lors de ma scolarité au Lycée de Garçons, je « brillais » essentiellement en cours de gymnastique et en cours de dessin ...

Après le baccalauréat et le service militaire (28 mois « galère » en raison de la guerre d'Algérie, -limite objecteur-) j'ai rejoint Le Havre. Je suis entré à l'Education Nationale en qualité de « pion » et me suis « lancé » dans les études d'architecture.

Après avoir fait la place dans diverses agences havraises, j'ai présenté mon diplôme et j'ai ouvert mon agence. »

Fasciné par la mer, **Jean** pourra contempler le mouvement des navires et des paquebots depuis son appartement du Quai de Southampton (réalisé dans le cadre de la Rénovation du **Hâvre** orchestrée par **Augustin Perret** à qui Michel Ducruet, artiste amoureux de la ville, rend un hommage vibrant pour avoir su

garder son âme à une cité reconstruite de fond en comble, « porte océane de l'Ancien Monde sur le nouveau. »

« Je n'aime pas les villes fermées, tenues par un passé et un avenir trop lointain... Le Havre était un port quand les équipages passaient une semaine à l'escale, que les transatlantiques peuplaient le nouveau monde, que mille troquets et cent hôtels de petites fortunes y entretenaient l'amour et la conversation, qu'il y avait des quais et de la brume... Les Anglais l'ont rasée, les avions et les conteneurs ont chassé les équipages. Personne en ville qui attende un paquebot pour l'Amérique... Les dockers sont invisibles. Les ferries pour l'Irlande et Portsmouth ont disparu. Dommage, je trouve qu'Augustin Perret n'a pas raté son coup. Sa machine urbaine fonctionne. »

Jean abandonnera ce sémaphore pour s'offrir le luxe de contempler chaque jour, depuis son balcon Boulevard Maritime, les dernières lueurs du coucher de soleil qui, à l'horizon, sombre dans la mer, « route qui marche, » selon le mot d'**André Siegfried**, « géographe de la France et du monde, » qui ne se lassait pas lui non plus d'admirer une des plus prestigieuses baies au monde.

Josette avait choisi de vivre à l'intérieur des terres, plus près du Massif Central que de la côte, mais Etretat restait à ses yeux un lieu privilégié pour venir régulièrement se ressourcer avec son époux ; et depuis son décès le 18 Janvier 2004, en se recueillant sur sa tombe au cimetière de Bressolles, on retrouve gravé dans le marbre l'Aiguille de calcaire et « cette arche imposante qu'on appelle la Porte d'Aval et qui s'élance du haut de la falaise, ainsi que la branche colossale d'un arbre, pour prendre racine dans les rocs sous-marins » (**Maurice Leblanc**). Paysage impressionnant ! L'audace insensée de l'architecture grandiose imaginée par la nature seule avait déjà fasciné **Claude Monet** qui avait tâtonné pendant des années pour chercher à rendre la grandeur gothique des croisées d'ogives de la Cathédrale de **Rouen**.

**Mireille** est inscrite au Lycée de Filles « **Honoré de Balzac**, » Porte de Clichy dans le XVII<sup>e</sup> Arrondissement de Paris ; après avoir obtenu la première partie du Baccalauréat, elle passe finalement avec succès le BREVET SUPERIEUR de CAPACITÉ et devient institutrice. Elle avait déjà exercé à Saint-Pourçain-sur-Sioule dans l'Allier, mais son infidélité à la Normandie aura été de courte durée car elle exerce bientôt à Aumale, à **Lillebonne** et enfin au **Havre** de 1963 à 1966 à l'Ecole Brossolette. Mais à la suite d'un stage d'Enseignement Audio-Visuel à Montpellier, elle décroche grâce à cette formation un emploi au Canada où elle s'installera définitivement et se mariera le 10 Décembre 1969 avec **Wolfgang DEUSSING**.

A la retraite, les parents la rejoindront à l'occasion de l'Exposition Internationale de Montréal en 1967. Et **Pierre** qui a épousé une de ses collègues institutrice la retrouvera à l'occasion de stages d'été au Québec plusieurs années consécutives.

**André** quitte le Lycée Voltaire Baccalauréat en poche en 1963 et après des études d'Anglais à **Nanterre** et un stage d'Assistant Français à **Manchester** en 1967/1968, il est reçu au concours de recrutement des Conservateurs de Bibliothèques. Nommé à Rennes, il se marie le 28 Décembre 1974 à **Treffendel**

avec **Margaret Streat**, d'origine Ecossaise, Professeur des Beaux Arts et Céramiste qui crée et vend ses œuvres inspirées des légendes celtiques à la « Poterie de Brocéliande. » Grâce à la magie de l'Enchanteur Merlin et à l'appui du Roi Arthur et de Chevaliers de la Table Ronde, la rivalité entre Bretons et Normands s'est évanouie ...

Normand, mais seulement d'adoption, lui, **Pierre** quittera l'Université de la Sorbonne et les sortilèges de la « vie parisienne » pour épouser le 31 Août 1970 à l'Hôtel de Ville du **Hâvre** une collègue de **Mireille** rencontrée à **Paris**, **Suzanne Pellan**, Directrice d'une Ecole Maternelle aux Sapins, un quartier difficile de **Rouen**. Le repas de noces a pour cadre « Le Vieux Sapin » à Villequier, où le 4 Septembre 1843, **Leopoldine**, fille de **Victor Hugo**, se noya accidentellement dans la **Seine** alors qu'elle se rendait chez son notaire à Caudebec en Caux. Agée de dix-neuf ans, elle s'était mariée le 15 Septembre de la même année avec Charles Vacquerie. Le poème "Demain dès l'aube" (Les Contemplations - Livre IV – XIV – daté du 3 septembre 1847) que nous avons tous appris par cœur à l'école primaire évoque le pèlerinage annuel que l'intrépide marcheur qu'était **Victor Hugo** effectuait entre Le Havre et le cimetière de Villequier.

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne  
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.  
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.  
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,  
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,  
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,  
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,  
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,  
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe  
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

**Pierre**, après avoir enseigné dix années consécutives l'anglais dans un Lycée de Rouen, sera nommé Principal de Collège à Caudebec-en-Caux. Il abandonnera six années son petit village rural du Mont-Cauvaire près de **Clères** pour entraîner sa famille sous les cocotiers dans une île de l'Archipel de la Société (Polynésie Française) avant de réintégrer un poste de la Rive Gauche de Rouen. Dans le sillage de ses deux surfeurs de fils, **Thomas** et **Matthieu**, nés à **Rouen**, il terminera sa carrière sur la Côte Atlantique, non pas en Gironde où il vit le jour pendant l'exode, mais dans les Landes.

Après avoir été expropriés d'Aubervilliers pour des raisons d'urbanisme, (cessation d'activité le 17 Juillet 1963), **Papa** et **Maman** s'installèrent à Herblay dans un coquet petit pavillon d'une paisible commune de Seine-et-Oise qui dominait un méandre de la **Seine**... Le 6 Août 1963, définitivement libérés de la charge de l'Entrepôt d'Aubervilliers, ils peuvent partir le cœur léger pour des

vacances bien méritées à Sperlonga, station balnéaire sur la mer Tyrrhénienne entre Rome et Naples.

Mais après avoir bataillé des années pour récupérer auprès de l'Etat des « dommages de guerre, » ils cédèrent à leur tour à l'appel de la Normandie, et utilisèrent ces fonds pour acheter un appartement neuf à Rouen sur le Cours Clemenceau en 1963. Au terme d'une vie consacrée au travail et à l'éducation de leurs enfants, ils profitent d'une retraite paisible bien méritée, et peuvent enfin disposer de leur temps à leur guise et partir en voyage autour du monde. En 1967, à l'occasion de l'Exposition Universelle de Montréal, ils vont retrouver au Canada Mireille qu'ils avaient encouragée à s'expatrier, **Papa** ayant toujours eu une haute opinion des Canadiens, et ils visiteront le Québec.

**Bernard Alexandre « Le Horsain, Vivre et Survivre en Pays de Caux. »**

« Le vieil instinct hérité de leurs ancêtres vikings, ces aventuriers partis à la conquête de nouveaux mondes, se réveillerait-il ?

J'en viens à me demander si la sombre tempérament cauchois ne serait pas dû – pour une part au moins – à une dualité intérieure insoluble... Un goût du nomadisme contrarié par le sédentarisme profond du Normand enraciné corps et âme à la terre ? »

Je vais découvrir l'appartement du 115 Cours Clemenceau à Rouen sur la rive gauche de la Seine en Juillet 1964 après une année scolaire passée en Angleterre comme Assistant Français dans une Grammar School à Ashby-de-la-Zouch.

**Document** : \_Ashby-de-la-Zouch de Guillaume le Conquérant à Napoléon.

Ce village du Leicestershire, dont la première mention sous la forme « Asoebi » figure dans le Domesday Book (1086), est situé en plein centre de l'Angleterre, c'est un des points les plus éloignés des côtes. Voilà pourquoi pendant les guerres Napoléoniennes, cet endroit fut choisi pour y concentrer les prisonniers Français. Mais plus curieusement encore, au XIème siècle, le manoir d'Ashby avait été offert par Guillaume le Conquérant à l'un de ses plus fidèles compagnons, Hugh de Grantmesnil, à qui le roi n'hésita pas en 1067, une année après la victoire d'Hastings, à confier la responsabilité de son royaume en son absence. Sous le règne d'Henri II, un breton, Alan la Zouche reçut en 1160 ce village d'Ashby en dot et annexa au nom d'origine scandinave « aski » qui signifiait « implantation » le nom de sa famille.

En 1963, seul Français à des lieues à la ronde, je vins à mon tour fouler les traces de ces glorieux compatriotes.

Les armoiries de la ville arborent fièrement une magnifique tête de bœuf, et le plus ancien pub de la rue principale est à l'enseigne du « Bull's Head. »

Le passage des Anglais à Rouen a laissé dans notre inconscient collectif une empreinte profonde, douloureuse, indélébile. Depuis la Gare Rive-Droite, je redescends à pied la rue Jeanne d'Arc, passe devant la façade du Palais de Justice, aperçoit le Gros Horloge, entrevoit la Place du Vieux Marché où les halles abritent une statue de notre héroïne nationale sur le bûcher, arrive jusqu'au Théâtre des Arts et traverse la **Seine** (où furent dispersées les cendres de la « pucelle, » en 1431) par le pont « Jeanne d'Arc » qui débouche sur l'Avenue Jacques Cartier qui va bientôt m'amener Place du Maréchal Foch.

L'immeuble de cinq étages où ont emménagé mes parents est de construction récente et sa façade en quart de cercle domine le Cours Clemenceau et l'Avenue de Bretagne. La porte d'entrée est en verre, et après m'être fait connaître par l'intermédiaire de l'interphone, je me laisse hisser par l'ascenseur jusqu'au troisième étage.

La salle de séjour est « traversante, » la longue fenêtre rectangulaire orientée au Nord permet de découvrir la tour-lanterne de la Cathédrale qui domine « la ville aux cent clochers carillonnant dans l'air » pour reprendre l'expression imagée de **Victor Hugo** qui « sonne » particulièrement juste ; au-delà des toits d'ardoise, on distingue les hauteurs boisées de Mont Saint-Aignan. A mes pieds, au premier plan, le classicisme fonctionnel d'un quartier totalement rénové traversé de larges avenues contraste avec la modernité audacieuse de la Tour des Archives qui surplombe de façon vertigineuse la Préfecture. Au sud, une porte-fenêtre ouvre sur un balcon qui donne sur la Place des Emmurées et le quartier Saint-Sever dont on aperçoit le clocher de l'église.

Le mobilier a fidèlement suivi les différents déménagements de mes parents et constitue comme un résumé chronologique de toute une existence, un diaporama, le décor pour un « flash-back » de l'histoire familiale. Impossible de se sentir dépaysé, on se retrouve tout de suite « dans ses meubles. » La salle à manger 1930 de leur mariage avec sa table à allonges où se réunissait la famille et les invités rue Jean Bouin pour les festins de Noël, de Jour de l'An ou de Communion ; la modeste table « à l'italienne » en bois blanc des repas ordinaires les jours de semaine dans la cuisine. Les meubles en bois fruitier clair du salon de **Grand-Père** rue François Millet, où les enfants n'étaient autorisés à pénétrer que pour les grandes occasions, apportent une touche de lumière et de chaleur. Les fauteuils, le divan, la table ovale, les chaises « raquettes » ont quelque peu perdu de leur superbe dans cet environnement moins prestigieux, moins « magique, » ou est-ce l'effet de la nostalgie ? Les bibelots et photographies de famille ont retrouvé leur place à l'identique sur le dessus en marbre des buffets.

Le mobilier Henri II de La Poterie s'est trouvé dispersé ...au moment de la vente de la propriété ou du déménagement d'Aubervilliers à Herblay. Le grand buffet double-corps à corniche sculptée surmontée d'une tête de cervidé avait été conçu pour une propriété de campagne ; monstre préhistorique échappé d'une autre époque, sa taille disproportionnée par rapport aux nouvelles normes de hauteur de plafond le condamne impitoyablement à disparaître ; les panneaux sculptés des portes représentaient des trophées de chasse qui me fascinaient enfant. L'immense table de la salle à manger de La Poterie, reposant sur un « tronc » central qui se divisait en quatre pieds sculptés a également été victime de l'évolution de l'habitat, tout comme les chaises Henri II aux dossiers torsadés surmontés de petits motifs sculptés. Les horloges dont le balancier de cuivre rythmaient tels des métronomes l'écoulement du temps de leur oscillation régulière ne pouvaient plus suivre les trépidations frénétiques des temps modernes. Elles ont déclaré forfait ... Plus personne ne se verra confier la mission solennelle d'en remonter les poids en introduisant l'humble clé dans les trous du cadran dont les chiffres romains sont surmontés d'un tympan

représentant une paisible scène de moisson bien dans la veine du peintre Jean-François Millet... « Les Glaneuses » attendent que sonne « l'Angelus. »

Si le mode de vie de mes parents a pu évoluer avec l'époque, leurs « principes » tiennent bon contre vents et marées ; solidement ancrés, ils résistent aux modes et aux bouleversements que connaît la société. L'irruption de la télévision, « la boîte à images, » n'influence guère la représentation qu'en bons « Cauchois, » tout imprégnés de prudence et de méfiance envers les idées générales et le changement, ils se font du monde.

### **Jean Mabire « La Normannité. »**

Avant tout réalistes, les Normands ne sont ni des réactionnaires, ni des révolutionnaires, considérant les extrémismes comme des utopies, et se méfiant des utopies, qui leur semblent à la fois stupides et dangereuses. Ce sont plutôt des conservateurs, qui possèdent à la fois le sens de l'égalité et celui de la hiérarchie, ce qui n'apparaît pas sans quelque contradiction.

Sans illusion sur la nature humaine, ils se défient des rêveries à la Jean-Jacques Rousseau. Pessimistes et sceptiques de nature, ils tiennent à leur liberté, ce qui est somme toute assez fréquent, mais aussi à celle des autres, ce qui l'est moins. Aussi ils gardent le sens des nuances et refusent les fanatismes. Ils détestent les doctrinaires et sont essentiellement pragmatiques. Ils pensent assez volontiers que ce qui est bon, c'est ce qui réussit... (...) Épris d'indépendance, mais amoureux de l'ordre, ils abominent tout autant la tyrannie que l'anarchie. Et la méfiance reste leur grande sauvegarde.

### **Bernard Alexandre « Le Horsain, Vivre et Survivre en Pays de Caux. »**

« - Tout change... C'est le progrès, comme on dit ... (...) »

- Mais d'l'avenir nous ne sommes pouin maît'...En trente-chice les gars chantaient : « Tout va très bin, Madame la Marquise »...Et puis quouai, trois ans après, on partait pour l'front ! Les petits merdailleux qui sont au pouvoir anh'ui, c'est eux qui tranchent : des gens qui ont jamais tenu eun' fourche à deux douais, qui savent pouin trier eun béton d'eun' amouillante ! Vous qui êtes un gars d'la ville, vous essayer d'comprendre ... Eux, pouin ! Ils croient tout savouère parce qu'ils ont fait des études, qu'ils ont lu dans les livres...Seulement, leurs ancêtres n'avaient pouin d'rachines ... nous on est né ichite, la terre nous colle à la piau... Et même si on part, faut qu'on y retourne un jour ou l'autre ...

- Un temps de réflexion et Maître Charles se tourne soudain vers sa femme :

- Dis, la mé, tu t'sentais-ti esclave, té ?

- L'travail tue pas..., répond celle-ci prudemment. »

- Voyez, elle s'en porte pas plus mal...Les jeunes d'an'hui sont sans vézouille.

Ils veulent du rapide, pa du mijoté ... Leur programme est fini avant de commencer ... Toujours plus vite ! Mais pour aller où ? »

Papa décèdera à l'hôpital Charles Nicolle de Rouen le 26 Juillet 1969, alors que le monde entier célèbre le triomphe de la science qui a permis de réaliser un des rêves les plus fous de l'humanité, envoyer un homme fouler le sol lunaire.

### **L'exploit.**

Le 20 juillet 1969, à 21h17 (heure française), le module lunaire Eagle de la mission Apollo XI se pose sur la Lune. L'astronaute Neil Armstrong annonce : « Houston, ici la base de la Tranquillité. L'Aigle a atterri. » La fusée Saturn V transportant le module lunaire et son équipage de trois hommes avait été lancée le 16 juillet de la base de Cap Kennedy (aujourd'hui Cap Canaveral), en Floride. Il se pose en douceur quatre jours plus tard sur la « mer de la Tranquillité. » A 3h56, dans la nuit du 20 au 21 juillet, Neil Armstrong met le pied (gauche) sur la Lune. Un milliard d'être humains suivent l'exploit en temps réel ou presque sur leurs écrans de télévision. A leur attention, Neil Armstrong (38 ans) lâche une phrase vouée à l'Histoire :

« Un petit pas pour l'homme, un grand pas pour l'humanité. »

Maman rejoindra son époux le 3 Mars 1994 et sera inhumée près de son mari au Cimetière du Hâvre.

### **« Les entretiens du Cours Clemenceau » par Suzanne.**

Elle s'appelait Jeanne, Simonne l'appelait Jeannette et les autres, Maman ; pour moi, elle devint vite « Mamy Jeannette » après la naissance de Thomas, puis plus tard celle de Matthieu.

Notre première rencontre a eu lieu à Herblay, Mireille, collègue et amie, m'ayant « entraînée » dans sa famille au retour d'une épopée mémorable en 2 CV (Le Hâvre, Munich, Salzbourg). C'était au Printemps 1964, c'était le soir, tout le monde assis autour de la table pour le repas. Je fus bien accueillie et j'en garde un souvenir très agréable comme une belle fin de vacances. C'était un premier pas vers une nouvelle vie et je l'ignorais au moment, bien que Pierre soit présent ce soir là, ainsi qu'André, Simonne, et votre père.

Souvenir, souvenir ... Notre deuxième rencontre a eu lieu Cours Clemenceau. Je me souviens d'un repas dominical où je fus conviée à venir avec Pierre. Je revois « Mamy » nous accueillant avec sa robe vert-mousse un peu scintillante. Je me souviens de sa présence, de sa distinction, de l'autorité qu'elle dégageait et cependant de sa réserve. Heureuse de la présence de ses enfants comme un jardin de ses fleurs. J'étais intimidée d'être là avec votre père, Simonne, André et peut-être Jean et Roger, je ne sais plus. Mais je crois que c'est ce jour là que j'ai bu mon premier « Picon-Grenadine. »

Nous nous sommes très bien entendues toutes les deux, elle donnait peu de conseils et je ne tenais pas à en recevoir. Mais si j'avais besoin d'aide pour faire une dinde ou saler une terrine, elle était contente que je la sollicite. Notre relation était basée sur la confiance, le respect de ma part et l'affection avec le temps. Nous nous comprenions sans nous parler. Quand Pierre, taquin, demandait à sa mère quelque chose qu'il savait ne pas pouvoir obtenir, (comme les clés de l'appartement réclamées par sécurité, ou le verre de Pascaline gravé d'un « P » comme Pierre,) « Mamy » refusait par souci d'indépendance et d'équité. Nous nous comprenions sans nous parler.

Après une période d'adaptation et de tristesse, « Mamy » se retrouva seule dans son appartement du Cours Clemenceau. C'est alors que je l'ai vraiment connue. Après avoir consacré sa vie et son énergie à la famille, son temps lui appartenait.

« Il devrait y avoir à la fin de chaque vie, une fois que les interdits qui ont étouffé notre jeunesse sont dépassés, quelques années de Printemps gagné.» (Marguerite Duras)

« Mamy » était indépendante mais se savait entourée à distance. Tous, nous venions la voir. Simonne rentrait au week-end. Nous nous rencontrions souvent le Dimanche au Mont-Cauvaire pour partager, au déjeuner, un poulet, ou une tarte aux pommes du jardin, à l'heure du goûter. Je n'ai pas oublié avec quelle effervescence et quelle joie « Mamy » se préparait à accueillir Josette, Gérard et ses petites filles aux vacances de Toussaint. Nous étions invités alors à partager la soupe de poisson à la tête de congre et la terrine de poulet. Elle recevait, élégante, heureuse de cette occasion de s'habiller et de porter ses bijoux

« Mamy » aimait vivre à son idée, s'intéressait à beaucoup de choses, lecture, télévision (actualités ou divertissements), marche à pied jusqu'à ce que ses pieds ne lui permettent plus ses longues promenades, voyages et séjours au soleil ... « Mamy » s'est longtemps préparé de bons petits plats mijotés, même pour un repas dégusté en tête-à-tête avec la télévision, sans que rien ne puisse venir lui gâcher son plaisir, et surtout pas l'appréhension de la pesée lors des visites régulières chez le Dr Delâtre, le cardiologue, où je l'accompagnais avec Pierre.

Et au cours de nos rencontres chez elle, nous bavardions, « Mamy » évoquait ses voyages en compagnie de son mari avec beaucoup de plaisir teinté de nostalgie, le Canada, l'Ecosse, les Lacs Italiens entre autres, ou ses projets de vacances à venir (Baléares, Sénégal, etc ...) ou me contait certains épisodes de sa vie, ses différentes maisons, les anecdotes des uns et des autres ... Je l'écoutais avec plaisir.

Jeanne, consciente d'une vie accomplie, a pu vieillir paisible entourée de ses enfants. Ses souvenirs heureux lui réchauffaient le cœur quand la solitude hivernale se faisait sentir. »

L'arbre généalogique est solidement enraciné en Normandie et les branches les plus récentes « ont tenu la promesse des fleurs » et sont chargées de fruits :  
12 petits enfants :

Catherine, Laurence, Véronique,

Patrick, Jean-François, Anne,

Thomas, Matthieu,

Erwan, Tangi

et sur l'autre rive de l'Atlantique : Marianne et Magali

qui pourront à leur tour, si le cœur leur en dit, venir apporter leur pierre à ce modeste monument élevé en souvenir des parents qui nous ont donné le jour et élevés.

### **Conclusion sous forme de Kaléidoscope**

**« Au chevet de la famille ... les souffrances de ce collectif intime ... »**

« La famille est un refuge. La famille est un piège. Rien ne vaut le bonheur en famille. Famille, je vous hais. La famille va-t-elle bien ? Va-t-elle mal ? D'ailleurs, c'est quoi la famille ? Parce que les liens que nous tissons avec nos parents, nos enfants, notre partenaire amoureux représentent l'un des fondements de notre humanité, mais aussi parce que nos sociétés modernes ont bouleversé le contexte traditionnel de notre vie privée, jamais la famille n'a été placée à ce point au cœur des débats. Jamais on ne s'est tant soucié d'elle, tant chahuté à son propos, ni tant interrogé sur ses états d'âme. »

Le Monde (Catherine Vincent, 9 Juin 2004)

**« Je nais, je meurs, je fais mon temps,  
la poussière d'un satellite,  
un météorite arraché  
dans une immensité sans bornes.  
Lorsque le temps s'éloigne  
et chancelle, un fugitif évanoui,  
quand la cendre obscurcit le ciel,  
quand les constellations s'éteignent...  
d'autres naissent. »**